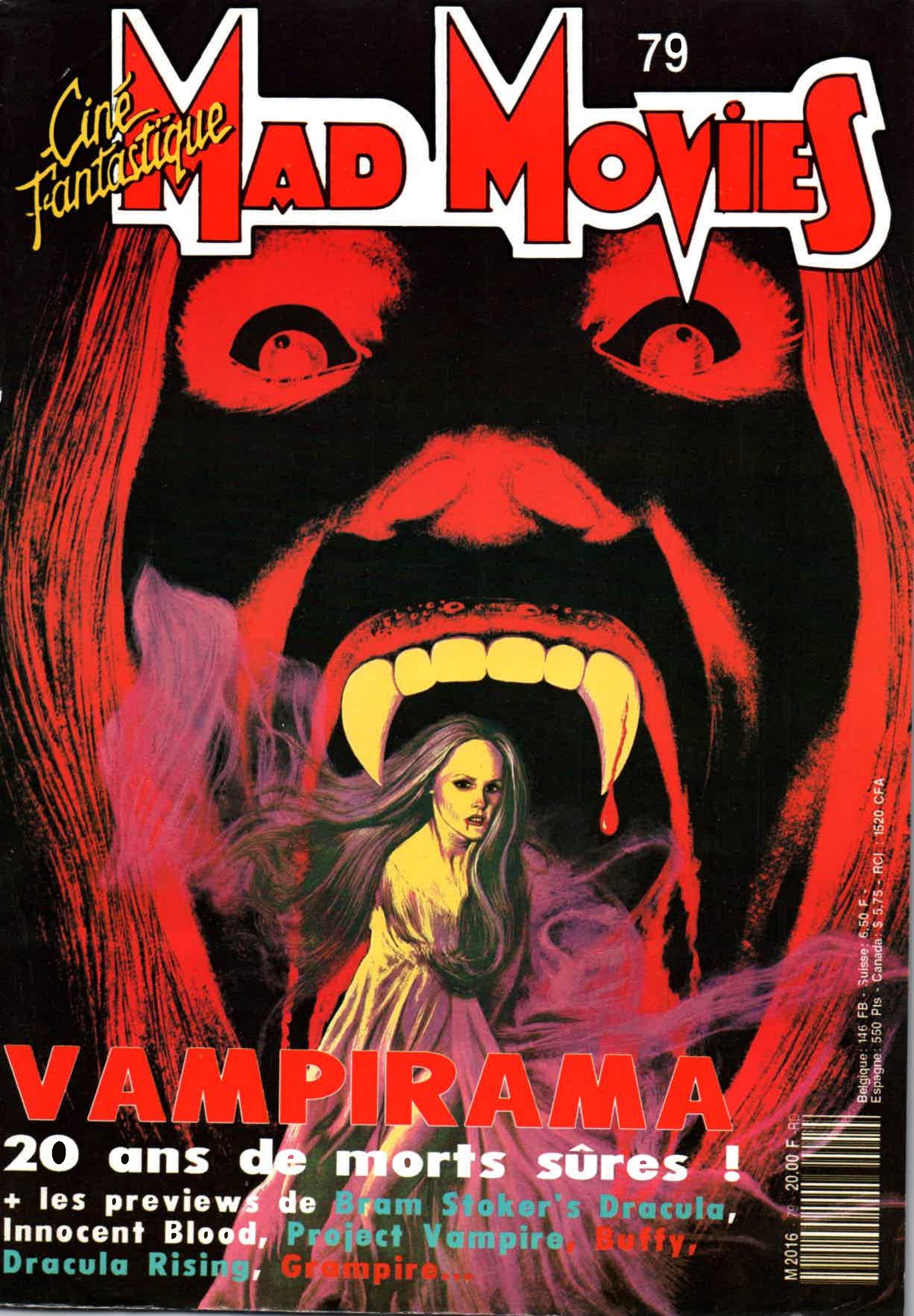

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
79
VAMPIRAMA
20 ans de morts sûres !
+ les previews de Bram Stoker's Dracula, Innocent Blood, Project Vampire, Buffy, Dracula Rising, Grampire...
Belgique : 146 FB · Suisse : 6.50 F · RCI : 1520 CFA
Espagne : 550 Pts · Canada : $ 5.75
M 2016 - 79 - 20,00 F - RD



Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 79. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Albert Glowinski, Eric Godeau, Damien Granger, Margaux Murray, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Cat's, CIC Vidéo, Concorde, Clarice Coufourier, DDA Los Angeles, Françoise Dessaigne, Florence Farel, Jonathan Fernandez, Christophe Jouvet, Jack Ingram, Yolande Michelin, Samantha Myers, Bronwyn Preston, Joëlle Rameau, Sue Rogers, Simon Tams, Isabelle Thissen.

Photocomposition/ Montage : The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure** : Axes. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. Tirage : 90.000 exemplaires. **Dépot légal** : Septembre 1992. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire

4 - Notules Lunaires et Editorial
8 - Dans les Griffes du Cinéphage
10 - Box-office, Abonnements



Les Prédateurs



Nosferatu

12 - Dossier : Vampirama

Un coup d'œil rétro sur deux bonnes grosses décennies de néo-vampires, plus les previews des derniers représentants du genre : **Bram Stoker's Dracula, Innocent Blood, Buffy the Vampire Slayer, To Sleep with a Vampire, Grampire, Project Vampire, Dracula Rising...**
Un dossier aussi pointu que les dents de nos saigneurs chéris.



Brain Dead

38 - Dossier Effets Spéciaux

38 - Entretien avec Nick Davis, ténor de *Introvision*, qui assure notamment les effets de **Darkman** et **Evil Dead III**.

42 - Entretien avec Daniel Borenstein, pilier de *VideoSystem* et créateur des images de synthèse du premier film de Jean Giraud/Moebius, **Starwatcher**.

44 - Entretien avec Richard Taylor, qui plonge avec sa tripaille en latex dans l'enfer du film le plus gore de l'histoire du cinéma : **Brain Dead**.

48 - Hideous Mutant Freekz

Un faux remake taré du **Freaks** de Tod Browning. Entretien avec Alex Winter (réalisateur) et Screaming Mad George (effets spéciaux).



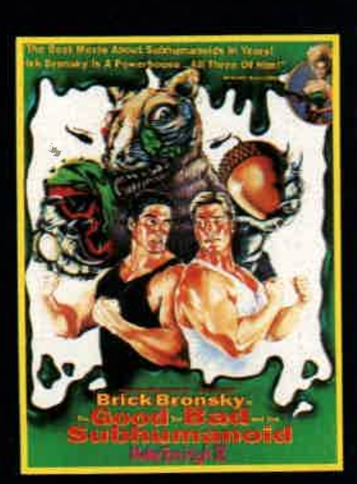
52 - Flash

Le héros qui court plus vite que son ombre déboule dans la lucarne française.

54 - Vidéo et Débats
60 - Ze Mad Rubrik
62 - Courrier des Lecteurs
64 - Mad'Gazine
66 - Les Petites Annonces, Le Titre Mystérieux

NOTULES LUNAIRES

■ Chez *Troma*, le rythme de production s'est nettement ralenti depuis deux-trois ans. L'amateur de n'importe-quoi peut donc se pâmer à **The Good, The Bad and the Subhumanoïd**, **Nuke'Em High III** d'Eric Louzil, ultime séquelle de **Atomic College**. Dans cette gaudriole nucléaire, un athlète méritant du nom de Brick Bronski incarne pas moins de trois personnages différents. Ce sont le gentil et blond Adlai Smith, Dick, son frère jumeau brun, et leur père, le savant déjanté Dr. Slag, fabriquant de mutants s'en allant perturber la paisible existance des citoyens de Tromaville... Bien sûr, tout ceci est bondé de nénettes en tenue de plage, de bave verdâtre, de monstres farceurs. Du *Troma* tout craché. Autre produit du cru, **Frostbiter, Wrath of the Wendigo**, de Tom Chaney, veut en faire beaucoup avec peu de moyens. Après avoir abattu un grand-père borgne sur le seuil de sa cabane au fond des bois, des chasseurs libèrent un monstre de la mythologie indienne, le Wendigo, une espèce de centaure doté des défenses d'un cerf. Monstres, zombies, squelette turbulent, bois hantés... **Evil Dead** n'est décidément pas bien loin.



■ Joe Dante produit et pourrait réaliser pour *Universal* **Kidstuff**, l'histoire d'un père pilote de ligne achetant des jouets ultra-violents à son fiston. Et cela nous rappelle l'histoire de ce gamin demandant à son père de lui acheter pour Noël un véritable pistolet. A force d'insister le père s'écrie : "Non, tu n'auras pas de pistolet. Et d'abord, qui c'est qui commande, ici ?". "Toi", déclare le gosse, "mais si j'avais un pistolet..." (on se fend la poire !) (*ah bon ?*).

THE COVEN



Brinke Stevens , possédée par Satan. Le veinard...

35.000 dollars de budget pour **The Coven** : décidément, Fred Olen Ray ne renie pas ses débuts. Mais ce nouveau fleuron à une filmographie déjà riche bénéficie de la présence de John Carradine, toujours mort depuis son décès, voici deux ans maintenant. Le vieil acteur serait-il revenu d'entre les morts pour poursuivre sa carrière ? Non. Rusé, Olen Ray tourne dans le désordre et sans ligne directrice bien précise quelques scènes avec lui peu avant sa disparition. Il espérait bien glisser les fameuses scènes posthumes dans son récent **Teenage Exorcist**, mais s'était finalement abstenu.

The Coven verra donc John Carradine faire un ultime comeback en sorcier maléfique. Ceci dit, **The Coven**, que son nécrophage de producteur définit comme un "***Rosemary's Baby** vraiment très macabre*", illustre les déboires érotico-sanglants d'une douce enfant découvrant une maison isolée tenue par une donzelle bizarre qui se livre à l'adoration du Malin. Casting impeccable composé des copines de Fred : Monique Gabrielle, Brinke Stevens et Michelle Bauer. Elles se déshabilleront comme d'habitude puisqu'elles sont là pour ça, et nous aussi. Non, je veux dire, nous aussi on est là pour ça...

Editorial

- Rentrée 92, que vois-tu, frère Toullec, à l'horizon fantasticographique ?
*- Je ne vois qu'un Van Damme qui flamboie et une **Arme Fatale 3** qui cartonnoit (excusez la license, c'était pour la rime...).*
*- Non, je voulais dire, dans le genre **SuperCop contre Tortuninjator 3**, par exemple, ou encore **Gorezilla Versus the Traitorous from Maastricht**, enfin des trucs du style, tu sais bien...*
- Dans ce style, je ne vois rien, ô grand chef sublime, nothing but the wide, nada du tout. It's the great catastrophe if you want my advice. Sob, snif and flûte, alors !

Vous pénétrez là de plain-pied (vous noterez au passage que plain, dans l'expresssion plain-pied, s'écrit plain, et non pas plein, et ça c'est des trucs qu'on sait à *Mad Movies*...) dans... De quoi je parlais déjà ? Bon d'accord, et si je recommençais tout ?
Vous l'aurez compris, l'actualité fantastique en cette jolie rentrée septembrionnesque se limite aux débordements convenus d'une **Belle et la Bête** disneyenne et d'un **Esprit de Caïn** signé par un Brian de Palma en perte de vitesse. Seul critère commun, l'humour désormais incontournable, qui recule à mesure qu'on prétend l'approcher. Nous observons là l'institutionnalisation d'un genre progressivement vidé de sa propre substance. Car il ne s'agit bientôt plus pour le fantastique d'explorer l'irréel, mais au contraire de ramener cet irréel au quotidien. Belle contre-performance !
A priori, le fantastique dérange, il suppose l'insoumission aux normes existantes, voire cette transgression d'un ordre social, favorisée par le passage du rationel à l'imaginaire. N'oublions pas qu'il fut, tout comme l'humour, il est vrai, (mais l'humour libre (!) et destructeur, pas celui des flatte-cons), une des armes favorites du mouvement surréaliste, afin de souligner l'absurdité du matérialisme béat et permettre de déboucher sur un véritable dépaysement culturel.
Or ce fantastique-là fait peur dès lors qu'il se voit livré au plus grand nombre. Il doit donc retrouver bien vite le pragmatisme gâteux des valeurs traditionnelles déjà fortement ancrées dans la comédie américaine.
Pas étonnant si **L'Esprit de Caïn** passe alors du thriller d'épouvante (époque **Soeurs de Sang**) au burlesque pas vraiment involontaire, si l'Homme Invisible explore avant tout les gags purement mécaniques d'un état particulier, en réfutant bien fort le mythe initial issu de l'âge d'or du fantastique américain. Si **Le Cobaye** reprend le thème du monstre de Frankenstein, mais à la mode des mondes virtuels.
Et, sans vouloir tomber dans le procès d'intention, n'en sera-t-il pas de même avec la nouvelle génération vampires, les prochains loup-garous (dont un avec Nicholson !), les dinosaures spielbergiens ou même la Créature du Lac Noir, version 93 ?
Dans le *1984* de George Orwell, on fabriquait les livres d'après six intrigues interchangeables passées au kaléidoscope et livrées ainsi au public. Aujourd'hui ce sont les films qui passent à la moulinette normalisante pour un public toujours plus large.
Une seule parade : la vidéo, souvent pourvoyeuse de produits encore libres - et vous noterez à ce sujet l'extension en nos pages de la rubrique vidéo - avant qu'il nous faille rechercher le fantastique ailleurs, hors du genre où il naquit, puis s'essouffla avant de disparaître.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Beaucoup de taff pour Roger Corman, le producteur le plus rapide de la création. Grâce à **FutureKick**, Corman dévoie son poulain de la série des **Bloodfist**, Don "The Dragon" Wilson, et le transforme en chasseur de prime mi-homme mi-cyborg. En attendant le **Dracula** de Coppola, il lance **Dracula Rising** de Fred Gallo, une adaptation du livre de Bram Stoker situé dans la Transylvanie actuelle. Grâce à l'affreux gnome bouffeur de pizzas de **Munchie** de Jim Wynorski, Corman prend une longueur sur **Les Tortues Ninjas 3**. Grâce au **Carnosaur** du très doué Adam Simon (**Paranoïa Sanglante**), il distance le **Jurrasic Park** de Spielberg. Egalement sur cet agenda bien rempli : **Watchers III** et **Tough Cookies** de l'inusable Jim Wynorski... Tous ces titres seront prochainement disponibles en vidéo chez *CIC*.

■ *Le Voyeur* a gardé ce ton passionné qui se perd si fort en ces temps prosaïques. Le n° 6 propose un entretien avec J.P. Bouyxou, un dossier Clint Eastwood, le survol critique 91-92, ainsi qu'un regard sur le fanzinat. 20F (+ 10F Port) à P. Fontaine, 4 bis rue Dussault, 76300 Sotteville-les- Rouen.



UN DON QUI CARTOONE

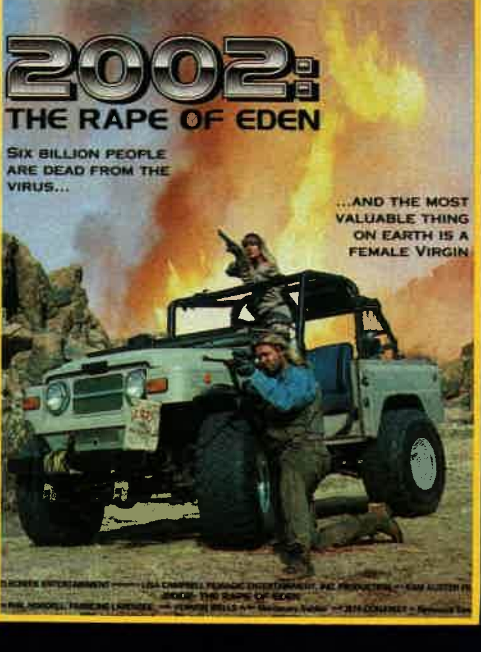
Bide pour le clébard **Charly**, succès relatif pour le coq gaulois de **Rock O Rico**... Bon an, mal an, Don Bluth, depuis ses ateliers irlandais, travaille à des cadences infernales et continue de faire la nique à ses anciens employeurs, les studios *Walt Disney*. Il peaufine en ce moment ses derniers cartoons de long métrage, **Thumbelina** et **A Troll in Central Park**. Le premier, une adaptation d'un conte d'Andersen, narre les aventures amoureuses de Thumbelina, une sorte de Fée Clochette, vivant du pollen des fleurs, et désespérée de n'avoir jamais rencontré un Prince Charmant à sa taille. Séduit par la chansonnette que pousse la belle miniature, le Prince Cornélius déboule à tire d'ailes... Du conte de fées classique pour les tout petits. Don Bluth abandonne un temps le folklore traditionnel pour une aventure féérique plus contemporaine avec **A Troll in Central Park** (ça y est, on va encore marcher dans la merde de Troll !), un endroit vert de New York généralement réservé aux cérémonies démoniaques ou aux réglements de comptes sanglants. Batifole dans la verdure d'une contrée imaginaire un lutin sympa du nom de Stanley. Très différent de ses semblables, il vénère les fleurs dont il crée de nouvelles espèces depuis son laboratoire, une activité formellement interdite par les autorités Troll. Puni, Stanley connaît un exil douloureux à Central Park...
Pour boucler paisiblement son année laborieuse, Don Bluth donne la dernière main à **The Peeble and the Penguin**, lequel relate les aventures d'un palmipède aussi souriant que Gai Luron. Ce n'est certainement pas une réplique du méchant volatile incarné par Danny DeVito dans **Batman le Défi** !

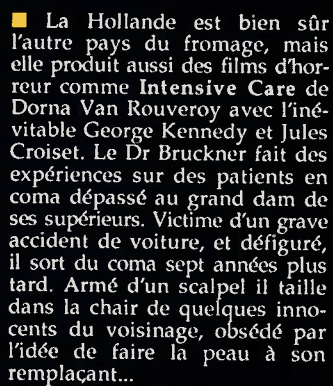


THUMBELINA (haut) et A TROLL IN CENTRAL PARK.



■ le retour d'une certaine morale dans **2002 : The Rape of Eden** ? C'est possible, si l'on en croit le slogan de ce film de Sam Auster : *"Six milliards de gens sont morts du virus... et la chose la plus précieuse est une femme vierge !"* Faut-il y voir une allégorie relative au sida ? Donc, en 2002, quelques femmes ont échappé à ce virus et sont traquées par des chasseurs de prime à la solde de vilains Japonais pour repeupler la Terre. On suppose qu'une fois déflorées, elles attrapent le virus !





■ La Hollande est bien sûr l'autre pays du fromage, mais elle produit aussi des films d'horreur comme **Intensive Care** de Dorna Van Rouveroy avec l'inévitable George Kennedy et Jules Croiset. Le Dr Bruckner fait des expériences sur des patients en coma dépassé au grand dam de ses supérieurs. Victime d'un grave accident de voiture, et défiguré, il sort du coma sept années plus tard. Armé d'un scalpel il taille dans la chair de quelques innocents du voisinage, obsédé par l'idée de faire la peau à son remplaçant...

■ Spielberg, à travers sa compagnie, *Amblin*, annonce **Nuclear Family**, une version familiale de **Toxic** sur un scénario de Blake Snyder et James Haggin. Une famille développe des superpouvoirs après avoir campé près d'un site de déchets nucléaires. Il renonce, en revanche, à la réalisation de **Plastic Man** au profit d'un certain Brian Spicer. Sinon, il se confirme qu'il produira pour *Amblin* une version live du dessin animé **Mister Magoo** avec l'incroyable Danny de Vito dans le rôle titre. Encore un beau challenge en vue.

■ La séquelle qu'on ne pensait pas, souhaitait pas, n'osait pas, n'espérait pas voir (rayer les mentions inutiles) : **Psycho Cop II**, également titré **Psycho Cop Returns**, de Rif Coogan avec Bobby Ray. Plus satisfait de son titre que de son film, le réalisateur s'est promis de faire mieux cette fois-ci. Soyez sympa laissez-lui quelques illusions, même si les nôtres sont perdues...

■ Vous feriez confiance, vous, à une boîte de production qui s'appellerait *Sandollar* ? Il le faudra pourtant bien, car ils annoncent une nouvelle version du **Portrait de Dorian Gray** d'Oscar Wilde, avec un scénario d'Harold Pinter. Ils auront fort à faire pour surpasser la version de 1945 réalisée par Albert Lewin.

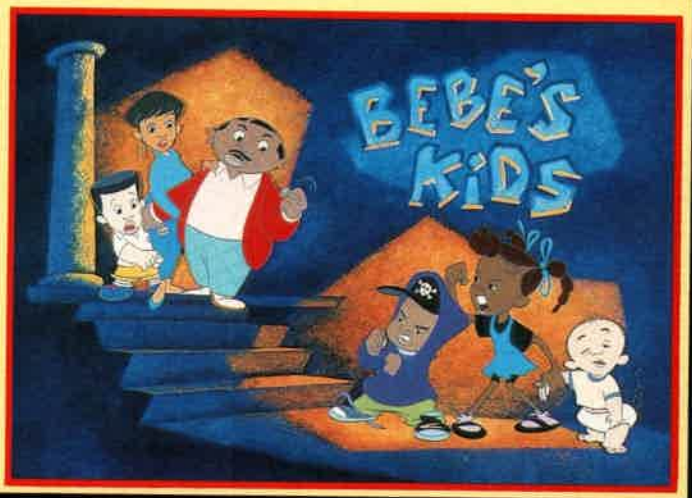
■ Elle ne nous avait guère convaincus en tentant d'enterrer décemment notre Freddy Krueger dans l'ultime (?) chapitre de ses déboires sanglants, mais Rachel Talalay persiste pourtant dans le fantastique avec **Ghost in the Machine**, un thriller informatique (diable !) où l'héroïne subit les assauts d'un tueur dingue planqué dans des circuits d'ordinateur.

■ Il y a un petit arrière goût de **Explorers** dans ce **Vidéo Pirates from Mars** produit par Richard S. McEnroe pour *Quest Entertainment* avec deux queens du bis, Brinke Stevens et Bobbie Bresee. Deux extraterrestres se décident à envahir la Terre après avoir détruit leur environnement en copiant sauvagement des show télé (Sabatier/Foucault assassins !) des pubs (Segala salaud !) et des clips vidéo. Comme quoi la télé c'est très dangereux, en fait...

■ Entre deux productions (genre **Mutronics**), Brian Yuzna se remet à la mise en scène et ajoute, après **Re-Animator 2** et **Silent Night Deadly Night 4** (déjà, comme le temps passe !) une nouvelle séquelle à son actif, l'inattendu **Le Retour des Morts-Vivants III** !

BEBE'S KIDS

Un drôle de cartoon, engendré par la vogue toujours actuelle des films blacks. Tous les protagonistes de **Bebe's Kids** sont, en effet, des blacks. Produit par Reginald et Warrington Hudlin, les frangins à succès de **House Party**, ce dessin animé original au graphisme très **Panthère Rose** et respectueux de la culture afro-américaine s'inspire de personnages créés par le comique Robin Harris, récemment décédé d'une crise cardiaque. ce sont : trois gosses particulièrement infernaux et un gamin aux bonnes manières. Par leur intermédiaire, le flirt de Robin et de sa charmante voisine dans un luna-park se transformera en odyssée cataclysmique. Sales mioches, gros dégâts, intermèdes musicaux, influence évidente des Simpsons, ces **Bebe's Kids**, contrairement à la Holly Would de **Cool World**, remportent un succès éclatant chez l'Oncle Sam.

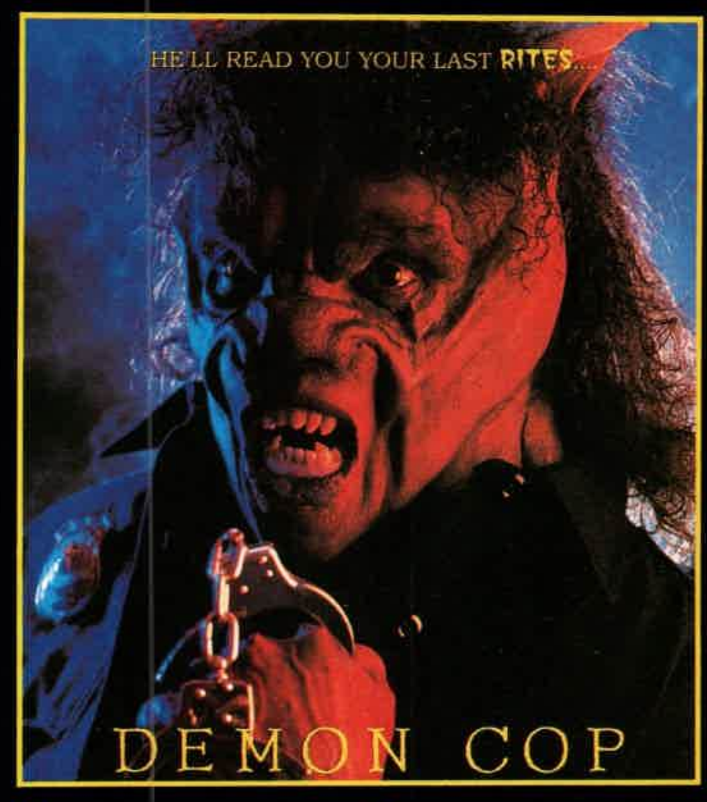




S'il est un film maudit par excellence, c'est bien **Primevals** de David Allen. Annoncé il y a plus de dix ans chez *Empire*, la boîte de Charles Band, et partiellement tourné, le projet n'a jamais abouti. Le voilà qui refait surface chez *Full Moon* (toujours Band) sous un nouveau titre, **Hybrids**. L'histoire tourne autour d'un spécimen de yéti découvert dans l'Himalaya et ramené aux Etats-Unis pour l'étudier. On découvre qu'avant son décès, une opération a été pratiquée sur son crâne. Une expédition décide donc de retourner sur les lieux et va retrouver, sous la glace, les restes d'un vaisseau spatial et des personnages mi-humains, mi-reptiles. Etonnant, non ?

Après son succès de 1992, l'association *Torcy Images* organise son deuxième festival vidéo amateur qui se déroulera les 27 et 28 février 1993. Cette manifestation concerne les vidéastes amateurs sur le thème "portraits" (reportage, documentaire ou fiction). Durée imposée : 10 minutes. Pour concourir, demander le règlement en écrivant à *Torcy Images*, Mairie de Torcy, 71210 Torcy.

Le 12 décembre 92, la MJC d'Oullins organise une "Nuit du Gore" qui a pour but de présenter au public lyonnais les différentes facettes du gore et de l'horreur. Pour ce faire, les organisateurs recherchent films amateurs, dessins, photos, sculptures et autres créations à exposer. Renseignements auprès de Franck Frédérick, MJC Oullins, 10 rue Orsel, 69600 Oullins



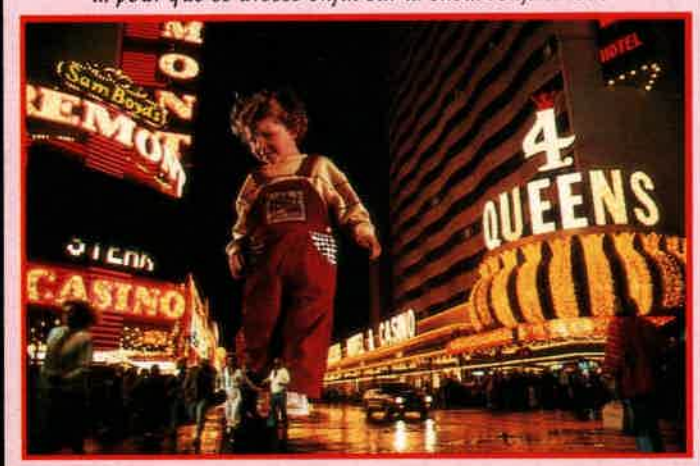
BABY BOOM

Dans **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**, l'espèce de Professeur Tournesol qu'interprète le binoclard joufflu Rick Moranis réduit sa famille aux proportions minuscules de hors-d'œuvre pour scorpion. Dans **Honey, I Blew Up the Kid** (traduisez par *Chérie, J'ai Agrandi le Gosse*), ce même dingo de Wayne Szalinski poursuit ses folles expériences dans son laboratoire (mais que fait la police ?). Là, il met au point un accélérateur de particules révolutionnaire. Hélas, pris dans le faisceau de son rayon, son fils Adam subit une singulière mutation. Dès qu'il s'approche d'une source électrique puissante, il connaît une croissance subite. Après une balade dans le désert, le mouflet gargantuesque, mesurant désormais près de 20 mètres, s'approche dangereusement de Las Vegas, la source électrique la plus forte de la région. Comme au bon vieux temps où le cinéaste Nathan Juran confrontait sa femme géante en bikini à l'armée dans **Attack of the 50 Foot Woman**, *Walt Disney* et le faiseur de service (Randal Kleiser : **Grease, Le Lagon Bleu, Croc-Blanc**) s'adonnent sans vergogne au même petit jeu. Sauf que, ici, les effets spéciaux sont nettement plus sophistiqués que la donzelle d'antan se baladant devant des transparences à peine dignes de Mélies.



La science en marche...

... pour que se dresse enfin sur la cité... l'enfant-roi !



Rocco Karega, le réalisateur de **Demon Cop**, en est également l'acteur principal. A Colorado Springs, un officier de police souffre d'une maladie du sang très rare qui le pousse à se transformer périodiquement en bête démoniaque en quête de victimes. Un scientifique allemand tente de prévenir la ville du danger, mais hélas personne ne l'écoute, sinon ça ne serait pas drôle. La présence en guest-star de l'increvable Cameron Mitchell fait rien qu'à conférer à l'entreprise un bon parfum de film-bis.

Charlton Heston retrouve son fiston, qui l'avait dirigé en Sherlock Holmes trop enclin au verbiage dans **Le Crucifix de Sang**, pour **Pendagron**, une production qui voudrait bien découvrir la face cachée de la légende du Roi Arthur et de l'épée Excalibur. L'ex-Moïse des **Dix Commandements** composerait un Merlin tout à fait con- (attendez... j'arrive !) venable.

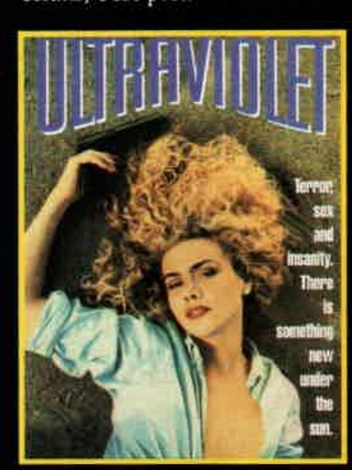
RoboCop gréviste ou schyzo total dans **Le Festin Nu**, Peter Weller passe aujourd'hui derrière la caméra avec **The Valve**. Néanmoins comédien, il y interprète un scientifique cherchant à découvrir les gènes de la violence dans le corps humain. Mais vient un jour où les crédits lui sont coupés. Il disjoncte, perd les pédales et devient son propre cobaye. Prometteur comme on dit.

Humour, horreur et fantastique sont les thèmes requis pour participer à la soirée des "Marty Becon", le mardi 10 novembre prochain à 20 h 15. Les réalisateurs vidéo de courts métrages sont invités à s'inscrire auprès de la MJC Vincennes Soriano, 16, rue Charles Pathé, 94300 Vincennes. Tél 43-74-73-74, de 14h à 18h.

Réalisateur du très estimable et speed **TimeBomb**, Prix du Public au dernier festival d'Avoriaz, Avi Nesher change son fusil d'épaule pour **Doppelganger**, une ghost-story où la mignonne Holly (Drew Barrymore) est persécutée par une fantôme représentant son double maléfique.

Torride s'annonce **Serenissima**, un scénario de Charles Marowitz d'après l'ouvrage d'Erica Jong. Il s'agit d'une love-story mettant en scène un William Shakespeare de 28 ans qui va succomber au charme d'une actrice du vingtième siècle réincarnée en juive vénitienne du dix-huitième. Ne me demandez pas comment il font pour conclure, je ne tiens pas à attraper un mal de tête.

Deux pages sans parler de Corman, et le revoilà déjà ! Avec **Ultraviolet**, il nous refait **Calme Blanc** au milieu du désert. Une femme, deux hommes, de la folie, du sexe, une chaleur torride et un chemisier ouvert sur les avantages de la troublante Patricia Healy, nouvelle égérie de la série B. Tous à vos écrans, c'est prêt.



FORTRESS

Entre deux projets qui foirent par manque d'oseille, il arrive à Stuart Gordon de tourner un film. Pas fâché d'avoir magistralement planté **RoboJox**, le réalisateur du désormais lointain **Réanimator** s'essaie de nouveau à la science-fiction avec **Fortress**, interprété, ô surprise, par la star déchue Christophe Lambert. Le "Fortress" en question est une prison futuriste entièrement automatisée dont les gardiens sont des robots méchamment armés qui ne semblent pas disposés à plaisanter.
Là est enfermé Christophe Lambert, coupable d'avoir tourné **Highlander 2**... et, accessoirement, d'avoir procréé comme une bête, malgré un quota natal draconien en vigueur. En effet sa compagne vient de mettre au monde un second bébé ; ce qui l'oblige à purger une peine de trente ans... Accrocheuse l'histoire de **Fortress**, non ? Ouais, mais celle-ci avait déjà servi en 1971 pour **Population Zéro**, un film dans lequel le couple Géraldine Chaplin/Oliver Reed fuyait la police d'un gouvernement répressif envers les contrevenants au contrôle des naissances.



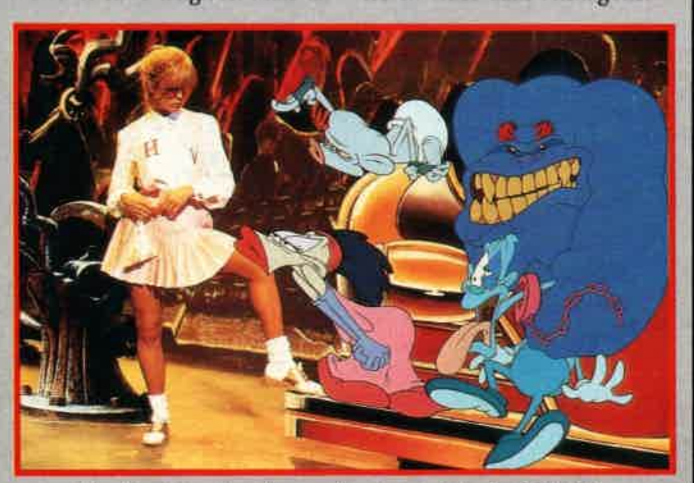


G.W.A.R. et l'aîné des fers chauds !

■ Hard-rock et Fantastique ont toujours fait bon ménage. A ceux qui en douteraient, les barbares givrés ci-dessus, semblant sortir d'une mauvaise série Z, forment en fait G.W.A.R., groupe hard-core qui avec son troisième album, *"America Must Be Destroyed"* (chez *Vogue*), vise à la destruction du continent nord-américain. Pas moins. Bientôt sortira chez nous une vidéo du groupe censurée en Grande-Bretagne (pourquoi donc ?) et intitulée **Phallus in Wonderland** (ah d'accord...). En attendant, on pourra découvrir les bêtes le 29 septembre sur la scène de l'Elysée Montmartre. On dit de leurs concerts qu'ils sont incroyablement gore. Aucun risque donc, les Gypsy Kings n'assureront pas la première partie !

COOL WORLD

Cool World ou la réponse **psychédélique** et branché à **Roger Rabbit**. C'est le vétéran Ralph Bakshi (**Fritz the Cat, Le Seigneur des Anneaux, Les Sorciers de la Guerre**) qui dirige à la fois le dessin animé et les prises de vues réelles. Le "cool world" en question est en fait le fruit de l'imagination de Deebs, créateur de bandes dessinées emprisonné pour le meurtre de sa femme. Malgré lui, il se retrouve dans cet univers qu'il croyait factice et peuplé de créatures toutes plus délirantes les unes que les autres. Le seul humain joue les flics rouleurs de mécaniques (Brad Pitt). Sa mission : éviter les relations sexuelles entre "dessinés" et humains afin que soit préservée la frontière entre Cool World et terre tangible. Mais la plantureuse et quasi-nymphomane Holly Would (Kim Basinger) n'a de cesse de s'envoyer en l'air avec Jack Deeds, lequel finira par céder à ses avances...
Franchement grivois du temps de **Fritz the Cat**, Ralph Bakshi aurait voulu un **Roger Rabbit** pour adultes, un vrai cartoon chaud-lapin. Sa Holly Would rivalise de tour de taille, poitrine et lèvres charnues, avec la Jessica Rabbit de Robert Zemeckis. Malheureusement, au terme d'une demi-heure de projection, **Cool World** prend tellement la tête qu'il en devient franchement intenable.
De plus, techniquement, la cohabitation humains-toons n'est pas vraiment des plus heureuses. Echec commercial total aux States, **Cool World** sortira directos en vidéo dans l'hexagone.



Kim Basinger dans le monde atoonisé de Cool World.

■ Qu'est-ce qu'un "Vélociraptor" ? Non, ce n'est pas un voleur de bicyclette, ni l'ancêtre du vélo aux temps préhistoriques, ni même un nouveau groupe de rap, il s'agit plus simplement d'une race de dinosaures particulièrement carnassière. Or, Figurez-vous que pour le tournage de son **Jurassic Park**, Steven Spielberg avait un gros problème, à savoir quel pouvait bien être le look d'un Vélociraptor. Une équipe de scientifiques vient d'en trouver un en état (et en Utah). La découverte donne donc raison à Spielberg qui voulait en faire des bestioles deux fois plus grandes que l'homme, cela en dépit des allégations scientifiques annonçant qu'un tel animal ne pouvait exister. En récompense de son flair, Spielberg s'est vu remettre un moule de la griffe du prédateur. Début du tournage, quasiment en ce moment même.

■ Sable et sang chauds font bon ménage dans **The Malibu Beach Vampires**, série Z californienne bien pourvue (... que ça dure !) en pin-up silliconées. Sous la houlette du director Francis Creighton (une très belle houlette, nous dit-on...), les bikinis girls aux canines pointues vampirisent trois yuppies idiots à qui elles injectent parallèlement un sérum de vérité. Résultat : le trio ne peut, publiquement, formuler le moindre mensonge. Soutifs bien remplis et têtes vides sont les deux mamelles de **The Malibu Beach Vampires**.



■ Désolé, mais il est trop tard si vous désiriez devenir le nouveau Teenage Werewolf. Les auditions ont eu lieu le 28 juillet aux Hollywood National Studios. Il suffisait d'être un homme ou une femme (jusque là, ça va...), et vêtu en loup-garou (à poil, donc !). Prudents, les producteurs demandaient aussi une photo sans maquillage (on les comprend, des fois que le candidat aurait été pire au naturel...) et un détail des expériences précédentes (euh, j'ai fait le grand méchant loup à *Disneyworld*, ça ira ?). Tout cela sous la stricte vigilance de Samuel Z. Arkoff, producteur de l'original **I Was a Teenage Werewolf**, qui vient de publier ses mémoires sous le titre de *"Flying trough Hollywood by the seat of the pants"*. Tout un programme !

San HELVING

L'ESPRIT DE CAIN

Qu'arrive-t-il donc à Brian de Palma ? A-t-il perdu toutes ses facultés cinématographiques ? Cynique, se moquerait-il jusqu'au sarcasme de ses thrillers d'antan ? Fatigué, ne tournerait-il qu'avec un manuel de la mise en scène en dix leçons entre les mains ? Au vu de **L'Esprit de Cain**, il y a vraiment de quoi se questionner car le film peut être catalogué pellicule sinistrée. Premier ou second degré, on ne sait au départ sur quel pied danser. Mais plus le film progresse, plus les intentions de Brian de Palma deviennent évidentes ; après le considérable échec commercial du **Bûcher des Vanités**, il a tenu à revenir aux sources, aux thrillers de ses débuts. Mais adieu la brillance d'autrefois, la talent insolent, le lyrisme, la virtuosité. Adieu les images folles, la violence baroque... Adieu le Brian de Palma de **Soeurs de Sang**, de **Pulsions**, de **Blow Out** ! Il reste aujourd'hui un cinéaste usé, usant et abusant des plus grosses ficelles sans que le plus attentif de ses inconditonnels n'arrive à percevoir le moindre recul, la moindre ironie. Prenez donc John Lightgow causant à son double maléfique dans une voiture. Champ : Lithgow impeccablement coiffé et habillé. Contre-champ : un Lithgow rock, grimaçant, des lunettes noires sur le nez. Comme si cela ne suffisait pas à la compréhension d'un spectateur forcément idiot, Brian de Palma penche sa caméra d'où l'impression que le véhicule amorce soudain une pente raide ! Impossible de ne pas faire le rapprochement avec les bons vieux sketches comiques de Fernand Reynaud et autre Thierry Le Luron incarnant deux personnages grimés de manière différente pour bien souligner l'effet loufoque. De Palma filme ainsi comme un réalisateur anonyme de l'*ORTF*, mais sans intention de provoquer l'hilarité générale.



Tout **L'Esprit de Caïn** est à l'avenant : caricatural, plastiquement très pauvre, très mal joué par un John Lithgow aussi déplorable que dans **Ricochet**. A vrai dire, le pauvre n'a pas été gâté par le scénario gribouillé par De Palma lui-même. Le comédien interprète à la fois Carter Nix, pédiatre, Caïn, son jumeau de mauvaise fréquentation, et son père, Josh, ancien pédiatre dont les méthodes furent dénoncées par le corps médical. Sous la double influence de son frangin et de son géniteur, Carter enlève des gosses, enferme leur mère dans des coffres de voiture, s'évade d'un commissariat déguisé en femme comme Michael Caine dans **Pulsions**, élimine l'amant de sa femme...

Mal construit sur le principe des poupées gigognes, **L'Esprit de Caïn** souhaiterait alterner rires et frissons. Mais plus rien ne distingue l'élongation des zygomatiques à la chair de poule, tout étant traité avec une constante lourdeur, souligné au marqueur noir, boursouflé jusqu'au ridicule. S'il avait voulu parodier Hitchcock et Brian de Palma, le trio ZAZ de **Y-a-t'il un Flic pour Sauver la Reine ?** ne s'y serait pas pris autrement. Assister au naufrage de Brian de Palma est tout de même un véritable supplice pour qui fut partisan de **Carrie**, **Phantom of the Paradise** et même **Body Double**.

Marc TOULLEC

Raising Cain. USA. 1991. Réal. et scén.: Brian de Palma. Dir. Phot.: Stephen H. Burum. Mus.: Pino Donaggio. Prod.: Gale Anne Hurd pour Pacific Western/ Universal. Int.: John Lithgow, Lolita Davidovich, Steven Bauer, Frances Sternhagen, Mel Harris, Gabrielle Carteris, Gregg Henry... Dur.: 1 h 35. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 30 septembre 1992.

UN VAMPIRE AU PARADIS

Abdelkrim Bahloul espère atteindre avec son second film, **Un Vampire au Paradis**, un but au premier abord fort louable, mais bien peu convaincant. Le réalisateur du **Thé à la Menthe** tente de faire passer un message au spectateur, tire la sonnette d'alarme, mais s'y prend d'une manière trop peu sérieuse pour prétendre à un résultat positif. Bien plus fantastique dans le titre que dans l'âme, **Un Vampire au Paradis** pourrait se définir comme un plaidoyer visant à renforcer l'estime des Français envers le peuple Arabe. Un message enfoui sous les gros traits de la comédie, voire de l'auto-parodie.
Nathalie, jeune fille française vivant au sein d'une famille aisée, apostrophe soudainement ses parents dans une langue qui lui était jusqu'alors inconnue, l'arabe. Parallèlement, Place Clichy, sévit un vampire répondant au nom de Nosfer Arbi. A première vue, ces deux histoires ne présentent aucun rapport. Pourtant, la connection se fera au bout d'une petite heure. Révoltés, Mr et Mme Belfond, parents de la jeune Nathalie, cherchent de l'aide du côté du quartier maghrébin de Paris dans l'espoir de mettre la main sur une personne capable d'exorciser leur pauvre petite fille. Nosfer Arbi se propose de dévoiler l'origine de ce mal inconnu : amoureuse d'une personne qu'elle ne connaît pas, Nathalie se met à parler la langue de ce dernier pour faire pleurer le diable (sic!). Un voyage en Algérie résoudra leur problème. Nathalie y rencontre un jeune Algérien qui récite du François Villon à longueur de journée alors qu'il ne parle pas un mot de français. Ce prince charmant anonyme serait-il amoureux ou têtu ? Le réalisateur opte pour la première solution. Pourquoi pas, mais l'explication qu'il livre est franchement mince et sans fondement. C'est ici que se trouve le problème majeur d'**Un Vampire au Paradis** : un scénario aussi inexistant que celui d'un psycho-killer italien. Tous les problèmes posés sont résolus sans véritablement éclairer le spectateur sur le comment du pourquoi. Seule la morale de son film semble préoccuper Abdelkrim Bahloul, à tort. La négligence se fait donc sentir à plusieurs niveaux, et l'histoire est lancée dans de nombreuses directions qui s'avèreront chacune sans issue. La comédie prend rapidement le dessus, laissant choir le fantastique et noyant les pensées profondes et le but du metteur en scène dans un flot de situations cocasses et de quiproquos. Il est vrai que l'on s'amuse devant l'attitude de Bruno Crémer et Brigitte Fossey, alias Mr et Mme Belfond, parents bourgeois révoltés, répugnés même, par l'intrusion de quelques Arabes dans leur style de vie, jusque là paisible, de bons français moyens. De son côté, la guest star Jean-Claude Dreyfus, l'inoubliable boucher de **Delicatessen**, campe un irrésistible faux psychiatre critiquant le système français qui calque sans rature le mode de vie américain. Drôles, ces scènes le sont, mais l'humour de **Un Vampire au Paradis** n'est pas toujours des plus fin, ce qui a pour conséquence d'alourdir passablement le propos du film.
Un Vampire au Paradis aurait pu faire l'objet d'un joli conte imprimé dans un livre illustré, mais il n'en est rien. Le résultat est autre, et des plus navrants. Abdelkrim Bahloul cherche vainement ses marques une heure trente durant pendant que le spectateur, lui, s'ennuie de ne rien voir aboutir.

Damien GRANGER

France. 1991. Réal. et scén.: Abdelkrim Bahloul. Phot.: Jean-François Gondre. Mus.: Hector Drand, Eric Naudet. Prod.: Les Films Auramax. Int.: Bruno Cremer, Brigitte Fossey, Farid Chopel, Laure Marsac, Hélène Surgere, Abdel Kechiche, Jean-Claude Dreyfuss... Dur.: 1 h 30. Dist.: Les Films Auramax. Sorti à Paris le 19 août 1992.

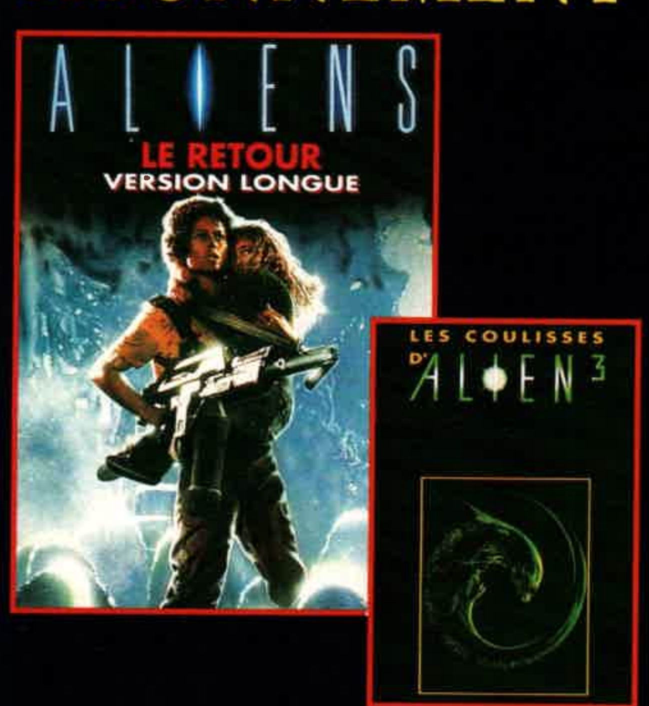
NOVEMBRE

Frais issu de la Faculté de Mise en Scène à l'Ecole de Lodz, Lukasz Karwowski, 27 ans, signe avec **Novembre** son premier film. Mais des premiers films comme celui-ci, on aimerait plutôt que ce soient les derniers. Inspiré d'un fait divers douteux, **Novembre** suit les pas cahotiques de Sara, étudiante en médecine, qui, au terme d'une banale séance de spiritisme, commence à disjoncter. Elle arpente les rues tel un zombie, est sujette à des malaises réguliers, souffre d'amnésie partielle, pique des crises d'hystérie... Devant l'impuissance des médecins, un prêtre penche mollement pour un cas classique de possession...
Eau bénite, crucifix, lecture de la Bible ? Non, loin de William Friedkin et de son autopsie du Mal dans **L'Exorciste**, Lukasz Karwowski garde entier le mystère des agissements nocturnes de Sara, qui dès lors peut se permettre de faire à peu près tout et n'importe quoi sans qu'on lui demande des comptes, y compris de tapiner dans une rue chaude ornée de quatre ou cinq vieilles prostituées (cherchez pas, c'est pour l'ambiance glauque !). Comme il pleut souvent dans cette ville anonyme et que Sara s'époumone à rendre hommage à sa folie, le visage de l'actrice est constamment passé au brumisateur, et les nombreux gros plans sur son front ruisselant aidant, on comprend alors mieux que ça ne tourne pas rond dans sa tête, à Sara. Peut-être parce qu'il est câblé-branché et stationne devant *MTV*, le réalisateur sert la totale des effets clipeux-gerbeux dès que l'éventuel petit démon remue les tripes de Sara : caméra au plafond pour scène de bain, décadrages volontaires (à moins que le chef-op' abuse de la bibine), plans macro à la David Lynch sur, par exemple, une craie qui se casse, ralentis visionnaires doublés d'images filées (un mélange entre David Hamilton, Brian De Palma et, je sais pas, Luc Besson tiens)... Evidemment, avec cet arsenal de déviances visuelles soutenues par une photo post-**Suspiria** (oh, la belle bleue, oh la belle rouge !), le scénario en lui-même n'a plus grande importance et Lukasz Karwowski peut clore **Novembre** de la plus obscure des façons. On ne lui en voudra pas, il a quand même réussi à mettre en boîte un plan qui en dit long sur l'ésotérisme du sujet : un travelling avant sur la glotte d'un paysan. Mais où vont-ils chercher tout ça ?

Vincent GUIGNEBERT

Listopad. France/Pologne. 1992. Réal.: Lukasz Karwowski. Scén.: Lukasz Karlowski et Pawel Edelman. Phot.: Pawel Edelman. Mus.: This mortal coll. Prod.: Studio Indeks de Lodz et de la TV de Varsovie/Jeck Film. Int.: Marie Delterme, Judith Henry, Alexander Kajdanowski, Michel Vitold, Zbigniew Zapasiewicz, Jean-Yves Gautier, Myriam David... Dur.: 1 h 38. Dist.: Jeck Film. Sortie nationale le 16 septembre 1992.

ABONNEMENT



Mais où se cache l'Alien ? Une question que ne se poseront plus les 100 premiers lecteurs à souscrire leur abonnement, puiqu'il pourront le trouver bien serré contre leur numéro de novembre. En effet, *Fox Vidéo* et *Mad Movies* leur offriront la K7 de la version longue d'**Aliens** (2h 34), accompagnée de la K7 "Les coulisses d'**Alien 3**" sur le Making of du récent film de David Fincher. Avec les effets spéciaux, décors, maquillages et des interviews de Ridley Scott, James Cameron, Giger, Sigourney Weaver, David Fincher, etc. Une occasion à ne pas manquer pour rester avec nous toute l'année.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Seul règlement : par mandat international.

GRATUIT

Si vous ne figurez pas parmi les 100 premiers abonnés, nous vous offrons quand même un cadeau à choisir dans la liste suivante et à indiquer sur le bulletin de commande : Le pin's *Mad Movies*, le poster Avoriaz avec les plus grands héros du cinéma fantastique (format 75 x 115 cm), l'affichette d'**Alien 3** (format 40 x 60 cm) l'adaptation en livre de poche, parue chez *J'ai Lu*, du film **Robocop II**, celle de **La Guerre des Etoiles**, chez *Presses Pocket*. Votre cadeau vous parviendra avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ________________ PRENOM ________________

ADRESSE ________________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
Alien 3	4	4	4	4	5
Batman le Défi	6	5	6	4	6
Body Parts			4		3
Dead Boyz Cant Fly			2		4
L'Esprit de Caïn	0				1
Les Fantômes d'Halloween		5	3	5	5
Universal Soldier	2	3	2	3	3

AVIS A NOS ABONNES

Suite au changement du mode d'expédition de vos numéros, l'avis de fin d'abonnement figurera désormais sur l'étiquette portant votre adresse, sous la forme d'une mention "Réab" inscrite au rouge.

BOX-OFFICE

Stephen King, c'est du solide. En librairie, ses romans partent comme des petits pains et, au cinéma, la garantie que constitue son nom attire la foule. Malgré la polémique autour du **Cobaye** dont Stephen King ne porte qu'une minuscule paternité, le film de Brett Leonard attire 180.000 parisiens et banlieusards dans sa réalité virtuelle. Un très beau score. Pas mal non plus pour **La Nuit Déchirée** : 85.000 félidés en deux semaines. Cela devrait inciter *Columbia* à sortir au plus vite **The Dark Half** de George Romero, toujours d'après King.

Au rayon des séquelles, l'alien possède encore de belles ressources. Ce tome 3 atteint l'excellent chiffre de 178.000 détenus spatiaux en première semaine. **Alien 3** devrait en fin de carrière dépasser largement le score de **Batman le Défi**, parti très fort et essoufflé à l'arrivée. Bilan : 360.000 petits justiciers masqués, soit 200.000 de moins que le premier **Batman**. Phénomène identique aux States où le film ne bat pas tous les records contrairement à ce qu'un premier week-end foudroyant laissait présager. Toujours chez *Warner*, on se félicite du succès relatif des **Aventures d'un Homme Invisible**. Environ 110.000 translucides dans la capitale. Et dire que le distributeur envisageait un chiffre trois fois inférieur suite au sombre bide américain du film de John Carpenter. Van Damme prouve, si besoin est, qu'il est désormais bien installé au box-office. Environ 260.000 troufions robotisés pour **Universal Soldier**. Proportionnellement, c'est bien mieux qu'aux Etats-Unis où le film s'est stabilisé à 35 millions de dollars.

Par contre, l'Enterprise ne décolle toujours pas dans la patrie de Super Dupont et, pour cette dernière aventure, stoppe net à 21.000 Spockounets. KO au box-office français, Kirk et son équipage voient 36 chandelles au lieu des milliers d'étoiles prescrites par les 80 millions de dollars de recettes en Amérique du Nord. En beaucoup moins de salles, **Histoires de Fantômes Chinois 2** fait mieux : 25.000 mandarins. Pas mal, mais le cinéma de Hong Kong mériterait des chiffres plus conséquents. **Dar l'Invincible II** détient la lanterne rouge de l'été 1992 avec le score impitoyable de 4.000 admirateurs des beaux muscles de Marc Singer. Toutes nos condoléances à ces guerriers du navet perdu.

VAMP

1973 : Christopher Lee et Peter Cushing abandonnent définitivement les rôles qui ont fait leur gloire, respectivement Dracula et Van Helsing.

1993, le 13 janvier : un *Dracula* ambitieux, celui de Coppola, sort sur les écrans.

Entre ces deux dates, 20 années se sont écoulées, pendant lesquelles les vampires se sont adaptés, développés, intellectualisés, érotisés, auto-parodiés... Des vampires, il y en a eu pour tous les goûts, jusqu'à ce soudain regain d'intérêt du début des années 90.



Dossier réalisé par MARC TOULLEC

RAMA



BRAM STOKER'S DRACULA



Dracula (Gary Oldman) au début du film : un vieillard à l'aspect précieux.

L'étrange union entre un cinéaste jusque là revêche au fantastique et un roman à l'origine du genre. Mais, entre Bram Stoker et Francis Ford Coppola, le courant passe, par l'intermédiaire de Jim Hart, scénariste de Hook, et adorateur du livre...

Que Francis Ford Coppola, le cinéaste de **Apocalypse Now** et des **Parrain**, tourne une nouvelle version du roman mythique de Bram Stoker, la Bible du fantastique, est en soi un événement formidable, unique, rare. Depuis Stanley Kubrick et son "film d'horreur définitif", **Shining**, le genre ne s'était plus glorifié de l'intérêt d'un Maître reconnu de tous. Que Dracula nourrisse l'œuvre de Terence Fisher et personne, sinon une poignée d'initiés, ne s'en préoccupe. Que Coppola décide d'y mettre son grain de sel ou ses gousses d'ail, et c'est la reconnaissance immédiate, avant même que le film ne soit tourné d'ailleurs. Mais **Bram Stoker's Dracula** n'est pas un projet personnel que Coppola défend contre vents et marées depuis des lustres. Non, ce **Dracula** proposé à divers metteurs en scène, dont John Carpenter, est avant tout une opportunité formidable pour le cinéaste lourdement déficitaire du **Parrain III** de se remettre en selle, de raconter une histoire connue et d'y greffer son sens de l'emphase, du baroque, du fatalisme, autant de qualités en parfait accord avec le matériel originel. Et c'est aussi vrai que la pourtant honorable version de John Badham avec Frank Langella ne pouvait s'imposer en œuvre de non retour sur le récit de Bram Stoker et toute la mythologie qui en découle.

Avant que Coppola n'apporte son nom au projet, un scénariste le porte à bout de bras, Jim Hart "restaurateur" de Peter Pan au travers du **Hook** de Steven Spielberg. Au travail bien avant le **Dracula** de John Badham (1979), Jim Hart s'immerge dans le volumineux roman de Bram Stoker jusque là partiellement adapté. Ni les divers **Nosferatu**, ni **Le Cauchemar de Dracula**, ni John Badham ne restituent l'intégralité du récit, souvent condensé sous forme de digest. Seul le modeste **Count Dracula** de Jess Franco avec Christopher Lee respecte scrupuleusement l'œuvre originale, mais sa petite pointure et la médiocrité de la mise en scène en limitent la portée. *"Je suis retourné à la source. Lorsque j'ai lu "Dracula" pour la première fois, j'ai été réellement stupéfié par ses qualités littéraires. C'est un livre extrêmement visuel, étonnamment cinématographique ; il sollicite constamment les yeux et les oreilles. Les scènes imaginées par Bram Stoker demeurent, même aujourd'hui, parmi les plus fortes, les plus puissantes de tout le domaine littéraire. Dans ce livre, il y a suffisamment d'action pour tourner trois* ***Indiana Jones****, du romantisme à en fendre le coeur des femmes, et le vampire est d'une grande élégance. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment le cinéma est parvenu à massacrer pareil chef-d'œuvre".* Pour Jim Hart, c'est sûr, personne n'a su rendre justice à Bram Stoker depuis la publication de son livre, voici un siècle maintenant.



Van Helsing (Anthony Hopkins), éternel chasseur de vampires et ennemi mortel de Dracula.

Mais Jim Hart ne limite pas son adaptation à la simple lecture de Bram Stoker. Il trouve dans les ouvrages du professeur Leonard Wolfe, "A Dream of Dracula" et "The Annotaded Dracula", une source d'inspiration et une étude psychologique, pathologique et sociologique du personnage. *"Leonard est l'homme qui m'a vraiment permis de découvrir plus intimement Dracula en levant le voile sur certaines de ses caractéristiques : le fait que Dracula soit victime d'une malédiction, une maladie héréditaire du sang, qui en fait une créature pathétique à contrario du monstre généralement voué à la destruction et à la haine. Dracula est également un androgyne : les hommes ont peur de lui mais l'envient, les femmes ont ausi peur de lui, mais il est en mesure de leur offrir ce qu'aucun homme ne possède. Dracula offre l'immortalité".* Voilà des propos qui anéantissent le manichéisme de rigueur depuis que le cinéma s'est emparé du mythe. *"L'adaptation n'était possible qu'en adoptant un point de vue bien précis : un regard féminin. Bien que Bram Stoker ait écrit de magnifiques personnages de femmes, les héros de l'ère victorienne restaient les hommes. J'ai écarté cela de mon scénario. D'ailleurs, une majorité de femmes ont lu Bram Stoker. Ce sont inévitablement elles qui comprennent le mieux Dracula, qui l'apprécient le plus. Les hommes crient encore, même dans les années 90 : "Tuez-le, ce monstre", exactement la réaction des protagonistes masculins de Bram Stoker. J'ai questionné des femmes au foyer, des adolescentes, des femmes d'affaires concernant Dracula, et toutes m'ont répondu : "Il peut se glisser dans mon lit autant qu'il le désire !".*

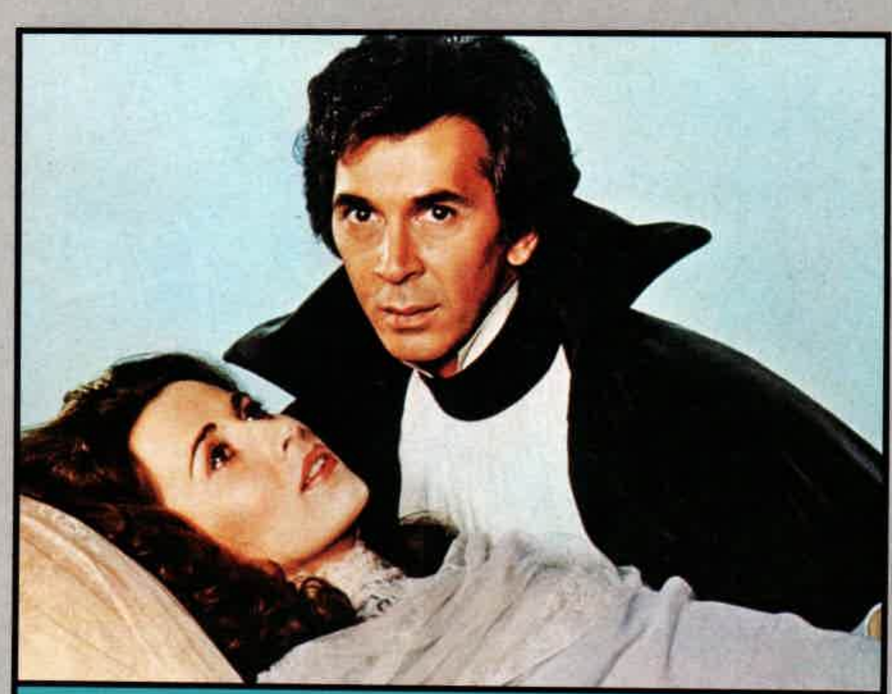
Au **Dracula** ambitieux de Francis Ford Coppola et Jim Hart, il fallait un casting trois étoiles. Et les comédiens retenus répondent exactement à l'attente. Tous possèdent ces physiques classiques, parfaitement assimilables à l'époque victorienne où se situe l'action. C'est ainsi que Winona Ryder (l'égérie de Tim Burton) rentre merveilleusement dans les robes et les toilettes de Mina Harker, celle à qui Dracula offre son sang, que Keanu Reeves (**Point Break**) n'est jamais anachronique dans les costumes stricts de Jonathan Harker, fiancé et homme par qui Dracula arrive en Grande-Bretagne. Anthony Hopkins,

Dracula dans son tombeau : le look parcheminé d'une momie.

le Hannibal Lecter du **Silence des Agneaux**, incarne le fanatique Abraham Van Helsing, chasseur de vampires à la limite de l'intégrisme, Richard Grant (**Warlock**) le prudent Dr. Seward, le blues-man Tom Waits son patient, Renfield, mangeur d'insectes et futur esclave de Dracula... Le **Rocketeer** Bill Campbell interprète le texan Quincy, personnage absent de toutes les précédentes adaptations de Bram Stoker. Et Gary Oldman est le transylvanien Comte Dracula. Un choix surprenant. Assassin disculpé de Kennedy dans **JFK**, Gary Oldman appartient à cette race de comédien capable de changer de visage à chaque film. Dans ce **Dracula**, c'est à chaque apparition qu'il devra se métamorphoser pour demeurer fidèle au livre.

Et les premières images de Gary Oldman stupéfient. Au début du film, Dracula est un vieil homme au look précieux, raffiné. Il se transforme ensuite en une espèce de loup humain, puis en immense chauve-souris humanoïde. Pour l'occasion, le comédien est prisonnier des pieds à la tête d'un maquillage saisissant. Ce n'est qu'à son arrivée en Grande-Bretagne que Dracula prend son apparence la plus séduisante. Mince, de longs cheveux bruns ondulés, il circule dans la foule, en plein jour, de petites lunettes teintées sur le nez. Mais sa véritable aura légendaire, il la trouve dans des scènes dignes d'**Excalibur.** Protégé par une armure quasi organique d'un rouge très vif, sur l'autel d'une église, il défie de sa lourde épée le Dieu tout puissant. De plus, Dracula se déplace sous la forme d'un nuage de brouillard. Des images flamboyantes, baroques, romanesques lorsque Dracula et Nina Harker dansent au milieu d'une pièce bondée de cierges. Et fortement sexuées quand Winona Ryder, filmée en contre-plongée, boit le sang coulant d'une plaie ouverte dans la poitrine de Dracula. En bref, **Dracula** s'annonce sous les meilleurs auspices.

le chéri de ces dames



Dracula (Franck Langella) et Nina Van Helsing (Jan Francis)) dans une adaptation somptueuse et très glamour du roman de Bram Stoker.

Dracula, Casanova : les noms riment. Et leurs talents vont de pair. Irrésistible, séduisant, profanateur d'interdits et de codes moraux, le Seigneur des Ténèbres est l'amant que toutes les femmes du monde s'arrachent. Comme quoi ce multicentenaire possède encore de belles ressources...

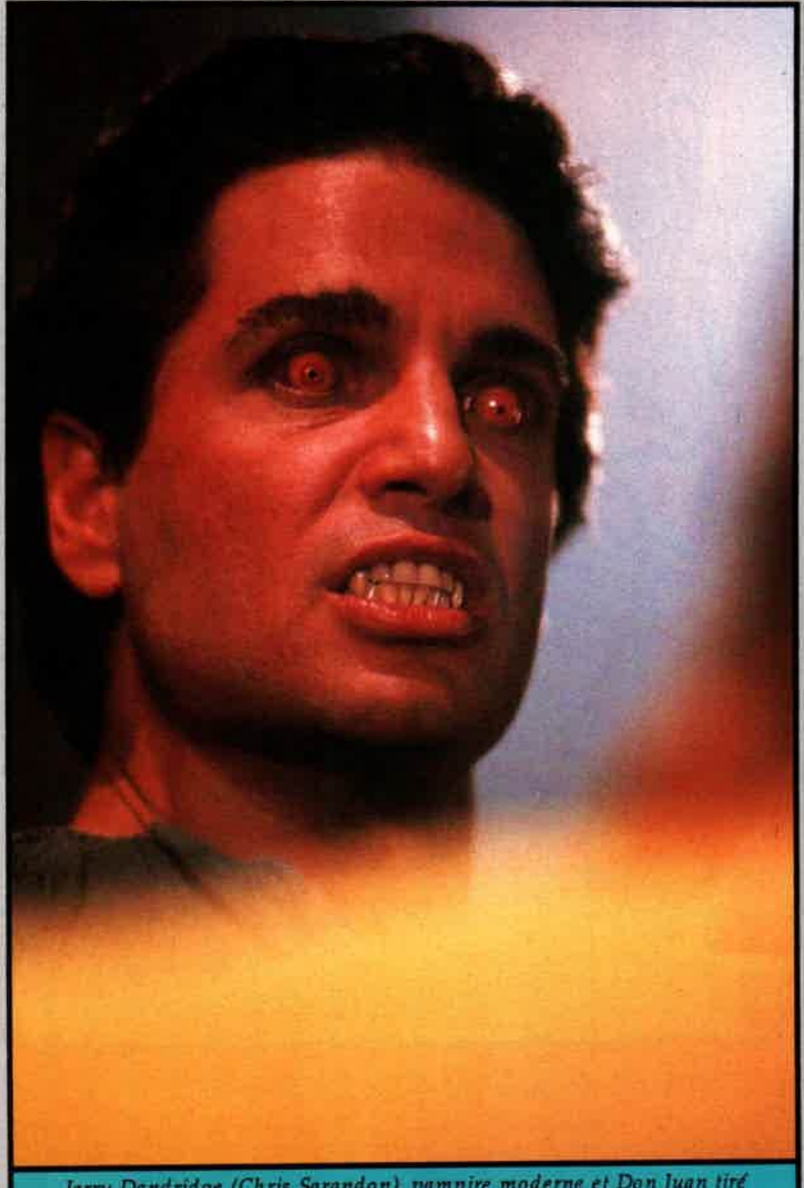
On ne résiste pas à un vampire, du moins depuis que Christopher Lee en a fait l'amant pervers et perfide, qui se glisse la nuit dans la chambre de la douce Nina, haletante et désireuse du baiser mortel. Autant le Dracula des années 30, Bela Lugosi, en rajoute dans le genre bellâtre ténébreux et gominé pour rombière en manque, autant le Seigneur des Ténèbres revu par Terence Fisher et son interprète Christopher Lee séduit sans artifice. Une allure fière et altière, un regard de braise, la volupté de l'interdit... Rien de tel pour faire craquer la jeune aristocrate promise aux conventions du mariage. Cette sensualité, John Badham et Frank Langella tentent d'en retrouver l'essence dans le **Dracula** excessivement gothique de 1979. Mais Langella déploie une stratégie amoureuse dont le moins doué des latin lovers se rie. Œil de velours, élocution suave, bonnes manières, raffinement de tous les instants... Ce Dracula ne possède pas le moindre échantillon de l'ambiguïté de jadis. Langella a beau déployer sa cape, arborer sa belle chemise à jabot, rien n'y fait ; il demeure un ersatz, un vampire à la petite semaine plus apte à arpenter la scène de Broadway que l'adaptation respectueuse du classique de Bram Stoker.

Chris Sarandon, le Jerry Dandrige de **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**, se plait lui aussi à tomber l'adolescente encore vierge, effarouchée par les avances pressantes de son boy-friend. Bel homme mûr, amoureux des convenances, bien habillé, Jerry Dandrige est à deux doigts de toucher au but, d'emporter l'hymen de la belle, tandis que son rival boutonneux bafouille lamentablement. Il ne doit son salut qu'à la sournoise bienveillance et au moralisme étriqué du scénariste et réalisateur, un Tom Holland pourtant en grande forme. Aucune audace en somme, le vampire étant finalement considéré comme un soupirant aussi mal intentionné qu'un hell's angel convoitant une gentille fille de la middle class yankee. A la fin du siècle dernier, Bram Stoker allait pourtant jusqu'au bout du jeu de la séduction alors que les contraintes sociales étaient autrement plus rigides. Mais l'Amérique se doit de préserver ses enfants du virus, de l'infâme étreinte du vampire...

■ ■ ■



*La veuve de Dracula (Sylvia Kristel) perpétue l'œuvre de son défunt époux (**Dracula's Widow**).*



*Jerry Dandridge (Chris Sarandon), vampire moderne et Don Juan tiré à quatre épingles (**Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**).*

malheur, Michelle, la seule qu'il aime vraiment, est atteinte d'une maladie du sang. Malgré quelques réticences, Stephen se résoud à la sauver avant qu'un pieu ne lui transperce la poitrine. Créature de la nuit, Michelle devient à son tour chauffeur de taxi dans la Grande Pomme. Si un film à priori aussi insignifiant que **Central Park Driver** supplante une production aussi ambitieuse (et poussiéreuse) que le **Dracula** de John Badham, c'est à la fois par son respect du mythe et ses heureuses initiatives. D'où un climat érotique trouble et des images aussi délicieusement moites que celle de la femme flic-vampire avalant goulûment le sang qui ruisselle de son poignet. Malgré l'attente générale, Michelle ne reprend pas le volant de son taxi dans **Central Park Driver 2**. Gérard Ciccoritti la remplace peu avantageusement par un suceur de sang promu comédien pour le cinéma !

Autant que l'homme, la femme vampire envoûte, séduit en sollicitant ce doux frisson vertébral. La femme vampire, soumise à la volonté de son maître dans les grands classiques du genre, s'émancipe dans les années 80. Désormais libre, indépendante, elle dompte le mâle et l'amène à flirter consciemment avec la mort. La chair est faible. Les adolescents de **Vamp** résistent difficilement au bataillon de strip-teaseuses, des serveuses court vêtues à la botte d'une reine quasi-animale, Grace Jones, tenancière de l'After Dark. Lauren Hutton dans **Once Bitten** et Amanda Dohonue dans **Le Repaire du Ver Blanc** de Ken Russell allument littéralement leurs proies, la première pour passer en douceur le cap des 400 ans sans une ride, la seconde, aristocrate cuir, pour honorer une divinité païenne tapie dans les profondeurs de son manoir... Mais la plus voluptueuse de ces vampires, la plus dangereuse donc, celle qui marie le mieux un irrésistible sex-appeal à une sauvagerie latente, se nomme Julie Carmen, interprète de Regine, sœur vengeresse de Jerry Dandrige et seul intérêt du douteux **Vampire, Vous Avez dit Vampire ? II** de Tommy Lee Wallace. Toilettes impeccables dignes d'un top model de chez *Dior*, sensualité à fleur de peau, langage fleuri et suggestif... Regine est l'exacte réplique féminine de son défunt frère ; elle connaîtra d'ailleurs le même triste sort sans être parvenue à débraguetter cet imbécile de Charley. En comparaison, la pourtant chevronnée Sylvia Kristel, veuve du Comte Dracula à qui elle essaie de redonner vie dans **Dracula's Widow** de Chris Coppola (neveu de Francis), n'assure que maladroitement la succession de son mari. ■

■■■

L'aura érotique du vampire, ses conquêtes féminines, son charisme, Stan Dragoti s'en moque dans **Le Vampire de ces Dames** avec, dans le rôle de Dracula, le comédien playboy le plus soldé d'Hollywood, George Hamilton. Viré par les communistes de sa Roumanie natale, Dracula s'installe à New York en vue d'épouser une cover girl. Mais le séducteur se casse bien des dents avant de convoler en justes noces avec sa promise. Une manière rigolote de métamorphoser le Prince des Ténèbres en gaffeur.
Que le vampire soit devenu le prototype de l'amant parfait est aujourd'hui un cliché dont même les producteurs les plus occultes usent et abusent. C'est ainsi que George Chakiris, meneur des Sharks dans **West Side Story**, emballe sec dans les boîtes de nuit du **Baiser du Vampire/Pale Blood**, réalisé par le modeste Dachin Hsu. Mais ce vampire-là est un bon vampire, amoureux sincère, solitaire philanthrope cherchant celle qui sera sa compagne pour l'éternité. A son image, l'élégant Vlad Tepish refuse d'abord le sang de sa jolie californienne dans **Sang et Passion** de Deran Sarafian. Stephen, chauffeur de taxi new-yorkais dans **Central Park Driver** de Gérard Ciccoritti aspire au même bonheur. Ironiquement, il sauve du suicide quelques jolies dépressives, les vampirise, leur offre ainsi l'immortabilité. Comble du



*Stephen (Silvio Oliveiro), chauffeur de taxi et vampire porté sur les femmes en détresse (**Central Pak Driver**).*

PROJECT VAMPIRE

Un vampire en blouse blanche, as de l'éprouvette et du microscope, rêve de convertir la terre entière à la ponction du sang humain. Drôle d'argument pour un drôle de film...

Les vampires sont vraiment dans l'air du temps. Pour un débutant en quête d'une histoire à mettre en images, les suceurs de sang sont même une bénédiction. Peter Flynn, un nouveau poulain de l'écurie Roger Corman, le révélateur numéro 1 du cinéma américain, l'équivalent de Mireille pour la chanson française, cherche à se faire un nom dans le petit monde de la série B californienne. *"Je cherchais à tourner un film gothique. J'ai donc contacté quelques distributeurs pour leur demander si le "film de vampire" suscitait encore un quelconque intérêt. Ils m'ont répondu par l'affirmative, et j'ai alors planché pour essayer de trouver des variantes à la mythologie du vampire"*. Et voilà Peter Flynn, doté d'un producteur, Simon Tams, qui se risque dans l'aventure de **Project Vampire**, un petit budget. Mais Peter Flynn en a l'habitude pour s'être fait les dents sur les enveloppes riquiqui allouées par Roger Corman. Directeur artistique, Peter Flynn, au demeurant homme de théâtre, bricole avec les moyens du bord les décors de **Time Trackers** et **Watchers II**. Cette école a largement fait ses preuves.

"Avant de tourner ***Project Vampire****, j'ai attentivement visionné quelques films de vampires, et plus particulièrement le* ***Dracula*** *de John Badham,* ***Aux Frontières de l'Aube*** *et* ***Génération Perdue****. Ces deux derniers mettent en scène des jeunes à une étape importante de leur existence ; ils doivent lutter pour retrouver leur humanité, pour éviter que les vampires ne leur absorbent toute leur énergie vitale. C'est exactement le sujet de* ***Project Vampire****, l'histoire de ces trois internes en proie à leurs démons intérieurs"*. Trois étudiants en médecine, disciples du Dr. Frederick Klaus, Grand Maître vampire soucieux de se venger des mortels, responsables de l'extermination de sa famille. Dans ce but, il met au point un sérum aux propriétés inédites : en moins de trois jours, il transforme un être humain en vampire assoiffé de sang. Klaus ambitionne d'injecter sa potion diabolique à des milliers de cobayes partout de par le monde. Mais, rusé, cet Einstein du globule rouge est aussi l'inventeur d'un antidote propre à calmer l'ardeur des rayons du soleil. Malheureusement pour lui, le trio de novices soumis au sérum vampirique décide de se délivrer de sa sinistre autorité. Les trois ont été contaminés et tous subissent des effets secondaires différents. Le moins vulnérable, Victor, réfrène au maximum le monstre qui sommeille en lui. Tom, par contre, ne peut contenir ses instincts meurtriers ; il fait de nombreuses victimes à travers la ville. Le troisième larron, Eddie, la tête pensante du groupe, ne résiste pas à la tentation de revenir au laboratoire de Klaus, lequel le châtie énergiquement pour faire un exemple et envoie ensuite son Terminator maison aux trousses de Victor, recueilli par Sandra Jensen, une infirmière compatissante...



Klaus (Myron Natwick) reprend des forces dans le psychofuge.



Vicki (Carrie Singer), la première victime de Tom.

"Je pense que les gens en ont marre des Freddy Krueger, des Jason. Ce ne sont que des machines à tuer, des assassins qui passent leur temps à décimer la distribution des films où ils apparaissent. Même si les vampires ne sont pas aussi effrayants qu'eux, ils donnent libre cours à des histoires plus intéressantes. Le vampire implique un certain romantisme, une dualité interne plus développée. Le public désire qu'on lui raconte des histoires, et ça n'est vraiment pas possible avec les monstres du cinéma fantastique actuel. Pourriez-vous imaginer une histoire d'amour avec Freddy Krueger ? Non bien sûr, mais c'est tout à fait envisageable avec un vampire. Et les films de vampires ne sont pas uniquement destinés à faire peur". Peter Flynn voit juste car, fidèle à une certaine tradition, il n'omet pas de conter une love-story...

Des traditions, il y en a encore quelques unes dans **Project Vampire**, notamment le château du vampire, son "Downtown Urban Castle" situé en pleine agglomération. Vu de l'extérieur, le bâtiment ne se remarque pas trop. Mais à l'intérieur, c'est la réplique exacte des manoirs gothiques de la *Hammer*, filmée avec tous les éclairages que cela suppose. Classique ? Peter Flynn conçoit son **Project Vampire** dans cette optique. Même si un "psychofuge" ressource le vampire Frederik Klaus en modifiant sa structure moléculaire, le cinéaste projette l'ombre immense des crucifix sur les murs et laisse finalement les rayons ultra-violets du soleil remplir leur mission purificatrice. *"****Project Vampire*** *s'oriente parfois vers la science-fiction mais, fondamentalement, il marque un retour vers le passé, vers les vieux* ***Dracula****"*. Peter Flynn l'assure, chiffres à l'appui : le sang qui circule dans les veines de ses vampires est à 75% de cuvée classique, millésimée !



Hopper (Kelvin Tsao), un vampire cuir.

BUFFY
the vampire slayer

Du vampire made in Hollywood sevré au pop-corn, noyé dans des bassins de Coca-Cola. Mais le côté teen-ager très prononcé de Buffy n'interdit ni un vampire romantique, ni son chasseur pédagogue...

Dans la mouvance de **Vampire, Vous avez Dit Vampire ?** et de **Génération Perdue, Buffy the Vampire Slayer** oppose une adolescence bouffie de pop-corn à des créatures de la nuit gorgées de sang. **Buffy the Vampire Slayer** se place au carrefour d'à peu près tout ce qui botte les teen-agers. C'est en quelque sorte la rencontre de John Carpenter et de John Hugues, le cinéaste ado par excellence. Mais le film serait aussi pétri de **Wayne's World,** la comédie loufoque qui vient d'exploser le box-office américain, de **Dracula** (lequel ?) et de **Fatal Games**, la satire féroce où le couple Christian Slater/Winona Ryder malmène le système scolaire américain. Mais **Buffy** ne rue pas trop dans les brancards des traditions américaines. Pom Pom Girls, campus délirant, basket, fiesta... Tout y est, dans la lignée de **Lâche-Moi les Baskets** ! *"D'ailleurs, **Buffy The Vampire Slayer** n'est pas un film de vampires. Il s'agit d'une histoire d'amour, d'une comédie avec quelques vampires"* assure Fran Rubel Kuzui, dont le **Tokyo Pop**, les déboires d'un chanteur punk au Japon, connaît une certaine notoriété aux States. *"Fran s'est, dès le départ, davantage intéressée aux émotions, aux personnages, qu'au fantastique. Selon elle, mon script initial n'était qu'un ramassis de gags. Bref, elle n'était pas aussi disposée que moi à tourner un film d'horreur. Résultat : **Buffy the Vampire Slayer** s'avère plus soft que je ne le prévoyais"* regrette de son côté le scénariste Joss Whedon, lequel s'attèle dès lors à une version allégée de son manuscrit. Un peu piteux, il avoue que Chuck **Blob** Russell ou Kathryn Bigelow auraient constitué des réalisateurs en plein accord avec son point de vue.



Amilyn (Paul Reubens, alias Pee Wee Herman), serviteur de Lothos. Un look très *Génération Perdue*.



Le vampire Lothos (Rutger Hauer). Pas bien crédible ce Prince des Ténèbres !

L'héroïne se nomme Buffy, une blonde et turbulente étudiante. Leader des Pom Pom Girls de son bahut, elle connaît une existence très classique jusqu'à l'arrivée dans son quotidien d'un mystérieux Merrick (Donald Sutherland), lequel parvient à la persuader qu'elle sera prochainement la proie du vampire Lothos (Rutger Hauer). Pour se préparer à l'affrontement, la blondinette subit donc, sous les ordres de Merrick, un entraînement intensif, quasi-militaire. Au finish, elle saura parfaitement manier le pieu et le gourdin... Tout le film tourne ainsi autour de la métamorphose d'une jeune femme un peu bébête en combattante d'élite, en karatigresse. La production présente donc la toute mignonne Kristy Swanson à l'expert en arts martiaux James Lew (**Les Aventures de Jack Burton**). *"Je tenais à ce que Buffy lutte contre les vampires sans recours systématique à des artifices sanglants, à une violence trop graphique. Ce genre de trucs ne m'intéresse guère. Etant une inconditionnelle des films chinois d'arts martiaux qui déversent peu de sang en général, j'ai pensé que ce serait là un bon moyen d'éviter le massacre"*. Essai marqué ; **Buffy The Vampire Slayer** est un spectacle visible par tous. Rationnée, l'hémoglobine ne s'écoule qu'à doses homéopathiques.

Concernant les vampires, Fran Rubel Kuzui veille également au grain. *"**Récemment, le cinéma et la littérature ont fait** du vampire un personnage aux visages multiples, une figure éprouvant des émotions. Ma Buffy se réfère plutôt aux vieux films dans lesquels les vampires étaient encore des types franchement terrifiants. Quand le public adolescent évoque le vampire en général, il se ne tourne pas vers les romans révisionnistes de Anne Rice, mais vers les films très traditionnels"*. Pas de dépoussiérage des cryptes au programme de **Buffy**, rien que des seigneurs des ténèbres très vieux jeu, même lorsqu'ils sont interprétés par Paul Reubens/Pee Wee et Rutger Hauer, grand maître de l'ordre. *"Lothos est vampire depuis douze siècles, une sorte de parasite de l'histoire. Indéniablement diabolique, il se transforme en romantique, en grand sentimental au contact de la pureté, de l'innocence de Buffy"* ajoute l'acteur hollandais dont la silhouette plutôt rondelette et la blondeur ne correspondent pas réellement à l'image du vampire. *"On ne peut pas élaborer un personnage de vampire sans songer à Rutger Hauer"* persiste pourtant Joss Whedon. S'il l'affirme avec autant de conviction, cela doit être vrai. Mais le brushing éventé du comédien fait quand même très peur, et pas forcément dans le sens désiré !



Un vampire teen-ager aspergé d'eau bénite. Paix à son âme.

des crocs pour rire

Ironique, sardonique, le Comte Dracula n'est pas pour autant un comique né, un boute-en-train incontournable. Mais certains en ont décidé autrement. Selon eux, le Comte est un sacré luron !

*Peter Cushing passe de l'autre côté de la barrière et incarne le vampire-comédien MacGregor dans **La Grande Trouille**.*

En tournant **Le Bal des Vampires,** Roman Polanski ouvre la voie à tous les farceurs qui pensent que Christopher Lee en rajoute vraiment dans les outrances théâtrales de ses derniers **Dracula**. En soi, le vampire est un comique né, la victime idéale et la proie de toutes les vicissitudes de sa condition. C'est ainsi que George Hamilton braque la banque du sang dans **Le Vampire de ces Dames**, danse le disco, que des blacks affamés de Harlem le prennent pour un poulet lorsqu'il se métamorphose en chauve-souris... Il mord même une pompe à essence dont la silhouette évoque celle d'un homme. A la sauce moules/frites, celle de **Mama Dracula** de Boris Szulzinger, le vampire offre diverses possibilités désopilantes : jumeaux idiots et homosexuels, pénurie de vierges, Statue de la Liberté dotée d'une paire de canines pointues, concours de pitreries... C'est franchement affligeant et l'humour donne dans les plaisanteries de caserne. On aurait cru que le bon goût britannique, le respect tout en ironie des traditions, ferait des **Temps Sont Durs pour Dracula** de Clive Donner le contrepoint idéal au Q.I. voisin de zéro de **Mama Dracula**. Il y a bien un sac de couchage-cercueil, des prothèses dentaires, un château gothique transformé en Disneyland de l'épouvante artificielle, un concours de beauté managé par *Playboy*, mais rien ne provoque l'ondulation prescrite des zygomatiques. En Dracula désireux de réanimer sa belle, la comtesse Vampira endormie depuis 50 ans, David Niven s'ennuie à parodier Christopher Lee. Ce petit exercice, en bon Anglais, Ringo Starr s'y essaie musicalement dans **Son of Dracula** de Freddie Francis, un film quasi-invisible depuis sa réalisation en 1975 pour cause de nullité ! Le vampire n'a décidément pas la dent heureuse et peut attirer des cinéastes aptes à œuvrer dans le comique troupier. L'Allemand F.J. Gottlieb par exemple. Dans **Lady Dracula**, la fillette que Dracula (Stephen Boyd) contamine devient tout naturellement une blonde avide de sang, laquelle connaît finalement l'extase en compagnie d'un beau flic dans un cercueil secoué de soubresauts. Un enterrement de dernière classe !

Mais ils sont encore nombreux à tirer sur le corbillard. Des Espagnols d'abord. Carlos Benita Parra, dans **El Jovencito Dracula,** présente un certain Jonathan Dracula, descendant du fameux Comte et étudiant en vampirologie à l'Université de Venise. Carlo Ambra ne fait pas mieux dans la production teutonne **Dracula Blows his Cool,** version cochonne du **Vampire de ces Dames**, où un photographe de mode rejoint ses ancêtres vampires dans un manoir bavarois dont il fera l'Hôtel Dracula ! Le Hollandais Win Lindner, avec **Blood Relations,** coproduit par la France, assiste placidement à l'extinction des derniers vampires décimés par une infirmière venant de découvrir que son directeur à la Banque du Sang fait des heures supplémentaires dans une étrange confrérie. L'Italien Lucio Fulci, maître du gore gerbeux, s'adonne lui aussi à cet excercice délicat qu'est la loufoquerie vampiresque avec **Dracula in Brianza**. Un entrepreneur italien (joué par le comique sicilien Lando Buzzanca) mordu par le vampire homosexuel Dragulescu en Roumanie se voit infecté par le virus...



*Entre Elvira et Vampirella, une femme vampire pour rire (**Transylvania 6-5000**).*

La contribution française à la mise en bière du vampire passe par trois titres, **La Grande Trouille** de Pierre Grunstein (produit par Claude Berri), **Dracula Père et Fils** d'Edouard Molinaro et **Les Charlots contre Dracula** de Jean-Pierre Desagnat. Le premier, un navet resplendissant, trouve amusant de confier à celui qui fut un illustre

■■■



Lady Dracula (Evelyne Kraft) : entre deux déshabillages, il lui arrive de mordre.



*Un Dracounet loufoque (Andréas Voutsinas) en quête d'un doigt féminin à baguer (**Les Charlots contre Dracula**).*

■■■

chasseur de vampires (Peter Cushing) le rôle d'un vampire, McGregor, officiellement comédien spécialisé dans le film d'horreur. Extrêmement mauvais. Par contre, **Dracula Père et Fils** relève le niveau tombé très bas de la parodie. Le réalisateur de **La Cage aux Folles** suit le destin de deux Dracula chassés de Roumanie par le communisme. Le père (Christopher Lee) devient star de cinéma fantastique en Angleterre tandis que le fils (Bernard Ménez) galère en France. Agé de 200 ans, il boit encore le sang au biberon, se brise une canine sur un cadavre congelé, subsiste grâce à un job de gardien de nuit, donne son sang (l'humiliation suprême) et trouve refuge chez les travailleurs émigrés. Une vraie parodie, jamais avilissante pour le genre dont elle se moque, ce qui est loin d'être le cas de la majorité des titres précédents et de ceux qui vont suivre, **Les Charlots contre Dracula** en tête où le Comte Dracounet (Andreas Voutsinas) trouve comme témoins à son mariage nos comiques tricolores. C'est tellement con qu'on se surprend à rire !

Si, avec **Frankenstein Junior**, Mel Brooks comprend que pastiche rime forcément avec hommage, ceux qui empruntent les mêmes sentiers s'emploient à la caricature, au massacre du mythe. Que ce soit **Rockula** et son vampire rocker et puceau, **Nocturna** et John Carradine dansant le disco au sortir du cercueil, **Beverly Hills Vamp** de Fred Olen Ray et ses nigauds de cinéastes novices persécutés par trois call girls vampires, **I Married a Vampire** de Joy Raskin qui célèbre le matriarcat entre vampire et humain, ou encore **Transylvania Twist** de Jim Wynorski et son Dracula d'opérette allant jusqu'à manier le bazooka, **Transylvania 6-500**, de Rudy Deluca, où les monstres classiques prennent systématiquement tout à la dérision l'humour vole au ras des pâquerettes. Le vampire ? Un prétexte à des gags usés jusqu'à la corde pour des Don Juan de Prisunic exposant généreusement leur râtelier. La majesté du Seigneur des Ténèbres en prend un sacré coup. Mieux vaut à l'apitoiement le dessin animé cubain **Vampire à La Havane** dans lequel un scientifique invente une paire de lunettes capable d'immuniser les vampires contre le soleil. Sont-ce là celles que portent Catherine Deneuve et David Bowie dans **Les Prédateurs** ? Nicolas Cage en porte également dans **Embrasse-Moi Vampire** de Robert Bierman, des verres bien noirs pour se protéger du soleil. Mais il ne craint pourtant rien, ce yuppie stressé jusqu'à la schizophrénie. Il se croit vampire, agit comme un vampire, mord comme un vampire. Et meurt bêtement comme un vampire. C'est drôle en soi, mais cette comédie très sombre ne prête vraiment pas à la rigolade. ■



*Un Comte Dracula (George Hamilton) bien anachronique dans la tourmente new-yorkaise (**Le Vampire de ces Dames**).*

TO SLEEP WITH A VAMPIRE

A priori, To Sleep with a Vampire ressemble à une flopée de séries B, de celles que Roger Corman produit à la chaîne. Mais le producteur- réalisateur le plus actif du continent américain s'est particulièrement attaché à ce nouveau projet...

Lorsque James Cameron tourne **Abyss**, Roger Corman produit **L'Abîme**. Lorsque Adrian Lyne sort **Liaison Fatale**, Roger Corman réplique par **Une Extrême Passion**. Lorsque Van Damme triomphe avec **Bloodsport**, Roger Corman tente sa chance avec **Bloodfist**.... Et, alors que Francis Coppola boucle son ambitieux **Dracula**, Roger Corman précipite la production de **To Sleep with a Vampire** et de **Dracula Rising**, actuellement en tournage. Pas de tergiversation possible au sein de sa compagnie *Concorde* ; les recettes du succès viennent toujours des autres, et les idées des autres ça peut rapporter gros.

Mais Roger Corman, amoureux de fantastique classique, sait aussi prendre ses distances avec l'œuvre inspiratrice. Témoin ce **To Sleep with a Vampire**. *"Quand les gens me parlent du film, ils soulignent qu'il ne ressemble guère à ceux que je produis habituellement. Et ils ont raison. Il s'agit là d'un tout autre traitement du mythe, qui n'a rien de prévisible"* témoigne Corman, lequel avoue néanmoins que **To Sleep with a Vampire** est une réinterprétation d'une série B qu'il sortit voici quatre ans, **Dance of the Damned** de Katt Shea Ruben, dont les ingrédients principaux se retrouvent aujourd'hui dans ce semi-remake : la strip-teaseuse, le vampire esseulé, l'ambiance essentiellement nocturne... Un soir, Nina reçoit un étrange appel téléphonique : *"Juste pour parler à quelqu'un"* lui confie l'inconnu. Elle se laisse convaincre et reçoit le mystérieux interlocuteur, sûre que son Baretta 380 saura régler des éventuels problèmes. Mais elle n'aura guère l'occasion de s'en servir car l'inconnu parvient à l'entraîner dans son repaire. Se noue alors une étrange relation entre la strip-teaseuse au bord du suicide et le vampire désireux de connaître enfin les douces senteurs de l'aube après mille années de vie diurne. Nina se prête aussi au jeu. Désormais vampire elle-même, elle agresse un jeune garçon...



Le vampire (Scott Valentine), ténébreux mais terriblement humain.

"J'ai d'abord reçu un coup de fil de Mike Elliott, l'un des proches collaborateurs de Roger Corman. Il voulait savoir si j'étais d'accord pour lire un de ses scénarios. J'ai commencé à le potasser à six heures le lendemain matin. Dès la première séquence, un vampire se promène dans une boîte de strip-tease. Je me suis dit "ça y est, encore du sang, des petits culs et des effeuillages !". Malgré tout, j'ai poursuivi la lecture et quelque chose de magique s'est alors passé". Réalisateur de clips, de concerts live et d'une anthologie vidéo pour *Playboy*, Adam Friedman passe donc de la consternation à l'enthousiasme. **To Sleep with a Vampire** ne sera assurément pas une série B dégoulinante et remplie de nénettes dans le plus simple appareil. *"Ce n'est pas un film d'horreur dans le sens classique du terme. Il s'agit d'une histoire d'amour, d'une étude de caractères. **To Sleep with a Vampire** contient des éléments érotiques ainsi que des touches de fantastique qu'on n'a guère plus l'occasion de voir à l'écran"* corrobore de son côté un Roger Corman plus enclin à défendre ce film que l'immense majorité de ses productions.



Nina (Charlie Spradling), strip-teaseuse au bord du suicide.

Rassuré par la lecture intégrale du manuscrit, Adam Friedman se réjouit particulièrement de l'absence du traditionnel folklore vampirique. *"Ne cherchez pas dans **To Sleep with a Vampire** les crucifix, les miroirs et le reste. Les rapports entre Nina et le vampire se situent bien loin de tout ça. En ce qui concerne l'interprétation, j'ai demandé à Scott Valentine d'incarner une créature triste, déprimée, non pas parce que je tenais à ce que le public s'apitoie sur son sort, mais parce que je voulais faire partager sa souffrance, ses frustrations"* poursuit le jeune cinéaste. Mille ans dans l'ombre, c'est quand même long, même pour un vampire. Roger Corman est heureux de **To Sleep with a Vampire**, Adam Friedman aussi, le responsable des effets spéciaux souligne l'inconditionnelle mise au service de l'histoire des quelques rares et sobres artifices (dents, morsures, ongles), Scott Valentine joue son personnage de vampire *"comme un poisson hors de l'eau"*... Et Charlie Spradling, Nina la strip-teaseuse, voit déjà dans ce film l'amorce d'une nouvelle carrière. *"**To Sleep with a Vampire**, c'est de l'art, pas l'une de ces séries B uniquement destinées au marché vidéo, pas un truc alimentaire. Je crois qu'il va aider ma carrière de comédienne, m'éviter d'être à jamais cantonnée dans les rôles de starlette pialante"*. Visiblement, coucher avec un vampire devient une bénédiction pour qui rêve de gloire.



Nina dans sa danse de Salomé : toublant.

GRAMPIRE

Un aimable film de vampire en provenance de Nouvelle-Zélande, avec un comédien richissisime fumant des Havanes. Peu crédible ? C'est pourtant le cas de Grampire, un exemple rare de Prince des Ténèbres ami des petits enfants...

"*Un film lumineux d'après un sujet pourtant très noir*". C'est ainsi que le producteur néo-zélandais Murray Newey définit **Grampire**, la plus mignonne des comédies de vampire de ces dernières années. Et surtout un film surprenant de la part de David Blyth, un jeune cinéaste qui aura connu son heure de gloire en 1984 avec **Death Warmed Up**, un thriller horrifique assez gerbeux, qui servit de passeport à son réalisateur pour les Etats-Unis. Là, il ne put tourner qu'un film (le vampirique **Sang Froid** justement) et se faire virer de quelques autres. "*Grampire s'adresse prioritairement aux enfants. Il n'a rien de terrifiant et touche plutôt au merveilleux. Grampire suit le calvaire tragi-comique d'un grand-père qui ne peut pas mourir car il est un vampire. Sa fille, qui a désormais 60 ans, en a assez de vivre dans son ombre, de se consacrer à lui ; elle veut voler de ses propres ailes d'autant plus qu'elle vient de trouver un petit-ami, lequel, bien sûr, hait cordialement le grand-père*" souligne David Blyth, heureux de retrouver sa Nouvelle-Zélande natale. C'est d'ailleurs un peu le parcours d'un de ses héros, Lonny, de Californie vers les Antipodes...

Vernon T. Cooger (Al Lewis), grand-père vampire, ami des petits enfants.

"*Je suis depuis toujours un fan des* **Munsters**. *Al est dans le métier depuis 60 ans et vous enrichit par son expérience. Il connaît tout de la comédie. A 82 ans, il manifeste encore plus d'enthousiasme qu'un adolescent. C'est vraiment un personnage. Il chique, fume d'énormes cigares, possède une fortune immense. Ce n'est pas pour l'argent qu'il a accepté de tourner* **Grampire**" plaide David Blyth. Propriétaire d'une fabrique de pâtes, d'un restaurant à Brooklyn et d'un nightclub, Al Lewis tient encore la forme dans **Grampire**, toujours prompt à gesticuler, entamer quelques pas de danse, plaisanter. Et faut le voir dans un fast-food buvant le sang douteux de deux hamburgers pressés sous les yeux éberlués des clients ! Il s'agit du seul et unique épanchement d'hémoglobine de **Grampire**, un "*film que* Walt Disney *aurait aimé au point de vouloir l'acheter*" dixit Al Lewis, "*une comédie avec toutes les conventions du genre, mais sans effusion sanglante*" dixit le producteur Murray Newey. **Grampire** serait-il donc niais et réservé aux seuls yeux des gosses en bas âge ? Pas du tout ! Cette charmante comédie surnaturelle ne devrait pas faire ricaner,

En venant passer quelques semaines de vacances en Nouvelle-Zélande chez sa tante Leah, le jeune Lonny s'attend à découvrir un grand-père gâteux, s'agrippant désespérément à l'existence. Mais Vernon T. Cooger est loin de sucrer les fraises. Pour Lonny et son cousin Kanziora, le vieil homme espiègle devient le compagnon de jeu idéal, toujours prompt à raconter des histoires de derrière les fagots. Déjà suspicieux, les gamins découvrent rapidement la véritable identité de ce pépé dormant dans un somptueux cercueil capitonné. Mais Vernon n'appartient pas à la secte des vampires saigneurs. Bien au contraire ! Il profite de ses pouvoirs surnaturels pour convier Lonny et Kanziora à une balade nocturne et aérienne. Les enfants sont conquis par ce vampire si doux, si gentil, sur lequel plane désormais une menace. En effet, le fiancé de Leah, l'adipeux Ernie Noad, s'improvise chasseur de vampire pour se débarrasser de l'encombrant aïeul. Armé de tout l'attirail réglementaire, il traque partout Vernon tandis que les deux gamins s'ingénient à le cacher...

Grampire, c'est avant tout Al Lewis dans le rôle du turbulent Vernon T. Cooger, un vampire de 300 ans. Totalement inconnu dans l'hexagone, Al Lewis bénéficie aux Etats-Unis d'une immense popularité pour avoir, de 1964 à 1966, incarné le vampire Granpa dans la série *The Munsters*, le feuilleton rival de *La Famille Addams*.

car David Blyth n'est pas cinéaste à se laisser aller à la confiserie trop sucrée. Le picaresque et l'insolite lui siéent plutôt bien surtout lorsque, tel Loïs Lane et Superman, le vieux vampire amène ses deux neveux en balade, et qu'un leitmotiv musical accompagne leurs déambulations nocturnes. Loin de la parodie, du pastiche qu'il pourrait être, **Grampire** rend un bel hommage au film de vampire.



La fille du vampire, la plantureuse Tante Leah (Pat Evison) devant la sépulture provisoire de son père.


Les deux jeunes protecteurs du "grampire", Lonny et Karizona.

dans la moiteur du cercueil

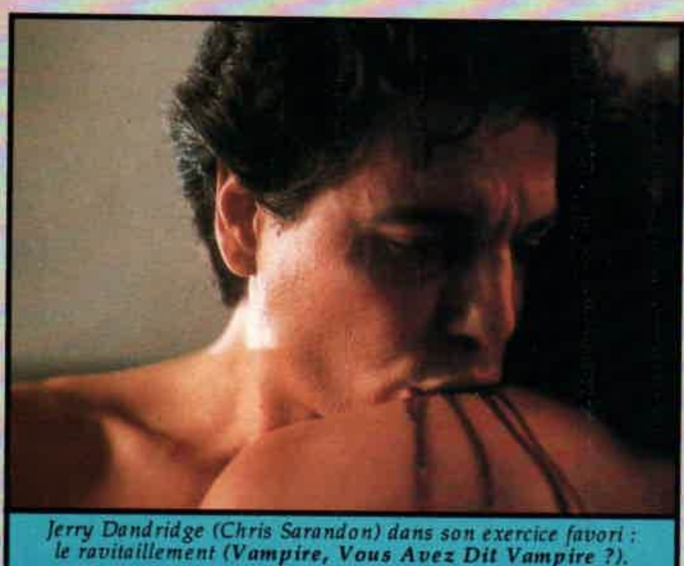


*Regine (Julie Carmen), belle et glamour mais prédateur féroce (**Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II**).*

Est-ce parce que le soleil leur grille l'épiderme, que la température des cryptes est plutôt frisquette que les vampires ne se découvrent pas d'un fil ? Non, la pudeur excessive des scénaristes et réalisateurs expliquerait plutôt cette tendance à ne pas y toucher...

Erotisme, vampirisme : les deux mots riment parfaitement mais, à l'écran, leur union ne s'effectue qu'après de longs tâtonnements. Aux débuts des années 70, les "Dracula Girls" qui entourent un fier Christopher Lee poussent l'audace jusqu'à arborer de généreux décolletés. Pas question de prolonger l'effeuillage. Quelques productions britanniques, sous les dehors très raisonnables du gothique, s'autorisent néanmoins de petites privautés. **Lust for a Vampire**, **Countess Dracula** et **Vampire Lovers** "sexualisent" explicitement par des déshabillés et autres attouchements saphiques, ceux qu'on aurait cru jusqu'alors aussi mal lotis par la nature que les anges. La libéralisation des mœurs autorise Harry Kümel à orchestrer des caresses exclusivement féminines dans **Les Lèvres Rouges**. La voie est désormais libre. Le vampire, créature sexuelle par excellence, peut assouvir sa libido.

Parmi les premiers à exploiter le filon, le Français Jean Rollin ne lésine pas sur les nymphettes effarouchées se promenant dans les cimetières, les reines vampires lesbiennes et les succubes puisant le sang à la source. Du **Frisson des Vampires** à **La Morte Vivante**, Rollin s'ingénie à explorer les multiples combinaisons vampire-sexe, imité par le plus roublard et plus doué Jess Franco, toujours prompt à honorer les écrits du divin Marquis et à intellectualiser le superflu. Rassurés par la notoriété des **Lèvres Rouges** et du sulfureux **Du Sang pour Dracula**, deux réalisateurs vont, modestement mais fermement, érotiser définitivement le mythe : le Scandinave Jonathan Sarno avec **Le Chateau des Messes Noires** et l'Hispano-British Joseph Larraz avec **Vampyres**. Dans le premier, une chasseuse de vampires tente de résister aux belles lesbiennes d'un manoir maudit. Dans le second, deux lesbiennes, Fran et Myrian, partouzent en compagnie d'un accidenté de la route. Atmosphère moite, nudités intégrales... Elle paraît bien loin la pudibonderie d'antan. Les jeux érotiques supplantent le suggestif encore de rigueur quelques années plus tôt. Alors que l'Américain Richard Blakburn se fait le chantre d'un érotisme trouble, d'une sensualité ambiguë, sans déballer un sein, par l'intermédiaire du magnifique **Lemora**, l'imposante production hollywoodienne **Dracula** de John Badham se ridiculise dans une séquence d'amour où Frank Langella initie Nina Harker au baiser mortel. Naïf et édifiant. L'érotisme étant souvent le lot de la série B, des belles vampires converties en prostituées de **Vampire Hookers** de Cirio Santiago aux deux lesbiennes qui hantent les rêves de la **Valerie** de Jay Lind, Hollywood préfère s'en écarter. Cependant, tenté par quelques images de plus, Tony Scott colle Catherine Deneuve et Susan Sarandon l'une contre l'autre pour une initiation saphique dans **Les Prédateurs**. Mais les exemples de vampires flirtant ouvertement sont rares. La vénéneuse Julie Carmen tourne la tête à l'adolescent de **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II**, la quasi-animale Grace Jones et sa bande de strip-teaseuses à la peau froide peuplent le night-club de **Vamp**, les victimes presque consentantes de **Central Park Driver** meurent une fois atteints les soupirs de plaisir... Frustrante en définitive cette union pourtant légitime entre sexe et vampire, aussi frustrante que la condition irréversible de Homer, cadet des bandidos d'**Aux Frontières de l'Aube**, prisonnier à jamais d'un corps d'enfant malgré son jeune âge. Il faut toute l'ironie de Larry Cohen dans **Les Enfants de Salem** pour épicer discrètement la situation ; dans ce village à l'activité essentiellement nocturne, une femme vampire et un homme peuvent s'aimer sans conséquence aucune, et les enfants touchent également à la chose comme le montre ce mariage chez les juniors.



*Jerry Dandridge (Chris Sarandon) dans son exercice favori : le ravitaillement (**Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**).*

Alors que le Français Alain Robbe-Grillet dévoile **La Belle Captive** Gabrielle Lazure sur une plage, en pleine lumière, sur fond d'intrigues tordues, d'autres, moins hypocrites, déballent carrément la marchandise, bien fraîche malgré le poids des siècles. La tombe, ça conserve, surtout dans le porno. Mais ces vampires labellisés X œuvrent comme le commun des mortels et se font sucer plus qu'ils ne sucent. Tous ces Dracula libidineux ennuient forcément à force de culbuter, sous les sunlights aveuglants, dans des coins de crypte en carton-pâte. **DraculaX**, **Dracula Erotica**, **Dracula Sucks**, **Out of Blood**, **Princess of the Night** débattent et s'ébattent sur un précepte immuable : Dracula est vraiment un vieux cochon ! ■



*Une femme vampire qui ne fera jamais la couverture d'un magazine de charme (**Le Frisson des Vampires**).*



Un des vampires new-look de Génération Perdue.

la nouvelle génération

Les vieilles recettes ont largement fait leurs preuves. Faute d'un sang neuf, les dents des vampires baroques de la Hammer se déchaussent, les pieux ne s'enfoncent que mollement dans la poitrine du monstre théâtralisant à outrance ses effets de scène...

Les cryptes perdues, les pieux, les croix et les goupillons appartiennent aujourd'hui à un folklore bien désuet lorsqu'il passe entre les mains de cinéastes routiniers. En prenant la succession de Terence Fisher, des tâcherons comme Alan Gibson ne retiennent du mythe que la surface des choses. Une prudente mise au goût du jour vers la fin avec pop music et hippies ne fera d'ailleurs que précipiter le déclin du vampire gothique. Mais lorsque sort **Dracula Vit Toujours à Londres** en 1973, un jeune cinéaste allemand, Hans W. Geissendorfer, assure déjà la transition entre l'ancien et le moderne. En politisant **Jonathan, Le Dernier Combat des Vampires**, celui-ci lui donne des intonations inédites, uniques dans le genre. De créature effrayante, le vampire symbolise ici les forces politiques les plus négatives, nazisme en premier lieu. D'ailleurs, le leader des vampires ressemble étrangement à Hitler, ses disciples portent des chemises noires et tous désirent engendrer une race supérieure. La métaphore élève très haut **Jonathan, Le Dernier Combat des Vampires**, d'autant que, plastiquement, le film rivalise de beauté avec les fleurons de la *Hammer*, mais sans jamais les plagier dans leur inimitable style baroque.

A l'instar de **Jonathan** et à l'opposé des sémillantes productions américaines quelque peu dégénérées (les vampires noirs de **Blacula** et cie, **Count Yorga**) ou de l'involontaire burlesque hispanique, le cinéma européen du début et du milieu des années 70 renouvelle et intellectualise l'image du vampire. Plus question désormais de céder à l'arsenal des gousses d'ail, des crucifix et des prêtres vengeurs. En douceur, **Les Lèvres Rouges** et, de façon plus tapageuse, **Du Sang pour Dracula**, prennent le contrepied des bonnes vieilles traditions. Dans **Les Lèvres Rouges**, le Belge Harry Kümel exhume une figure légendaire du vampirisme, la Comtesse Elizabeth Bathory (Delphine Seyrig), lesbienne sans cesse en quête de jeunes proies, dans un contexte contemporain, un hôtel de luxe. Kümel érotise, sensualise, poétise les rapports victime-vampire, élément moteur dans la séparation d'un couple en voyage de noces. Le bon goût, l'Américain Paul Morrissey, épaulé dans la production par Andy Warhol et Jean Yanne (!), s'en détourne totalement à l'occasion de **Du Sang pour Dracula**. Rusé et méchamment ironique, il "casse" littéralement le personnage de Bram Stoker. Malingre, malade, victime de la consanguinité et sous-doué niveau pouvoirs surnaturels, ce pauv' Dracula (Udo Kier) souffre de ne pas trouver de sang pur, faute de vierges dans son patelin. Alors, évidemment, il vomit dans les toilettes ce liquide vicié, lèche une flaque de sang menstruel... Le revers de la légende !

Aux Etats-Unis, George Romero partage les mêmes valeurs que Paul Morrissey, sarcasme et provocation en moins. Ainsi, son vampire, Martin, débarrassé des canines proéminentes, saigne à blanc son gibier humain à l'aide d'une lame de rasoir après l'avoir endormi grâce à une seringue hypodermique. Sociopathe par la force des choses, adolescent farouche et pathétique dans son désir de communiquer, il ne réagit pas à la lumière du jour, au crucifix, pastiche le Dracula classique en endossant la panoplie du vampire gothique, rêve en noir et blanc aux vampires cinématographiques... Le fantastique n'existe pas dans **Martin** : les landes brumeuses cèdent le pas aux zones industrielles de Pittsburgh et un petit jardin de banlieue sert de sépulture à Martin. Il expire un pieu dans le cœur. Mais qui ne mourrait pas d'un pieu dans le coeur ? La pitié accompagne également les pérégrinations de l'infortunée héroïne de **Mary, Mary, Bloody Mary** du Mexicain Juan-Lopez Moctezuma. Elle tue ses amants, hommes ou femmes au terme de l'étreinte passionnelle, mais cette mante religieuse plaide l'innocence. Elle a des circonstances atténuantes. Après tout, elle ne fait que s'alimenter...

La souffrance et l'exclusion, une lourde hérédité (inspirée par l'alcoolisme du cheminot de "La Bête Humaine" d'Emile Zola) qui marque autant **Martin** que **Du Sang pour Dracula**. La condition de vampire constitue donc un statut social peu enviable, même lorsqu'on s'appelle Catherine Deneuve et David Bowie dans **Les Prédateurs** de Tony Scott, le nec plus ultra du vampire new wave. Le couple Miriam/John Blaylock vit ainsi en autarcie dans une luxueuse résidence,

■■■

Christopher Lee, une dernière fois Dracula, dans ***Dracula Vit Toujours à Londres****. Le chant du cygne d'une époque glorieuse.*



Danielle Ouimet et Delphine Seyrig dans ***Les Lèvres Rouges*** *: quand saphisme et vampirisme s'unissent.*



Udo Kier, un Dracula malingre, malade, prêt à vomir un sang impur (Du Sang pour Dracula).

■■■

trouve sa pitance dans la faune des boîtes de nuit à la mode et se satisfait pleinement de cette existence dorée. Mais le vieillissement accéléré atteint John, vieux de seulement 300 ans, tandis que sa maîtresse, celle qui l'a converti, Miriam, assiste hautaine à son agonie. De superbe oiseau de nuit, le vampire new look, un tantinet branché, passe au stade d'être misérable, terrifié par la seule pensée du néant, de la mort. La déchéance prolonge la majesté. Et, à l'opposé de Dracula, ces vampires-là ne sauraient renaître de leurs cendres. Etre vampire, c'est vivre une différence, accepter la marginalité. Marginalité de Martin, des Prédateurs et celle, plus rustique, des vagabonds d'**Aux Frontières de l'Aube**, le chef-d'œuvre de Kathryn Bigelow. Le jour, leur camionnette scrupuleusement préservée du soleil texan fait office de cercueil. La nuit, ils écument les localités isolées, les bars fréquentés par les cow-boys. Ils résistent aux balles et aux années puisque Jesse, leur leader, a survécu à la Guerre de Sécession. Mais les rayons solaires les enflamment instantanément. Véritable tribu itinérante, soudée, dépenaillée et hirsute, les vampires d'**Aux Frontières de l'Aube** suscitent autant la compassion que la peur. La survie ne leur offre aucune autre alternative que de boire le sang. Mais une transfusion toute rudimentaire sait aussi guérir la jolie Mae du mal qui coule dans ses veines.

Dans les années 80, les scénaristes, sollicités par un besoin toujours plus fort de crédibilité et de modernité, éliminent presque systématiquement ce moyen de ponction du sang que sont les canines. Pas de dents pointues dans **Aux Frontières de l'Aube** ou **Les Prédateurs**, mais une volonté de lever le voile sur l'origine du vampire par des explications pseudo-scientifiques. Un film comme **Soif de Sang/Thirst** de Rod Hardy va même très loin dans ce sens. Les vampires s'organisent en une micro-société qui possède son propre corps médical, qui parque dans de véritables élevages hommes et femmes destinés à l'abattage. Du bétail ! Purifié, le sang emballé dans des berlingots est alors apte à la consommation. Evoqué dans la clinique de jouvence de **Traitement de Choc** d'Alain Jessua, le vampirisme scientifiquement admis trouve grâce dans quelques séries B en deça de la réussite de **Soif de Sang : Sang Froid** du Néo-Zélandais David Blyth, où le chef des vampires en complet-veston manipule le microscope et l'éprouvette dans le but d'éliminer tous les inconvénients de sa condition, **Vampyr** de Daniel Taplitz où le bon docteur tente de sauver sa belle vampire (Maryan d'Abo) par l'injection d'un vaccin. Même les chauve-souris un peu trop voraces du **Morsures** d'Arthur Hiller bénéficient d'alibis scientifiques, écologiques et ethnologiques dispensés par un docteur de l'Organisation Mondiale de la Santé. A quand le vampirisme assimilé à la séropositivité ?

Fin des années 80 : l'insertion sociale des vampires est un succès au point que les notables d'une petite ville boivent le sang des accidentés de la route dans **Dracula's Last Rites** de Dominic Paris. On trouve même un suceur de sang chauffeur de taxi à New York (**Central Park Driver**). Et des vampires flics comme le vaillant Nick Knight de **Midnight Cop**, inspecteur du bon côté de la barrière, uniquement de service la nuit, s'exposant régulièrement aux ultra-violets pour dissimuler la pâleur cadavérique de son épiderme. Doué de pouvoirs dignes d'un super-héros de chez *Marvel* qui lui permettent de mettre les menottes aux méchants, il se nourrit de plasma. Quant à Lucas, le **Vampire Cop** de Donald Farmer, il préfère la ponction du fluide vital directement à la jugulaire des truands qui opèrent la nuit ! Un prédateur pas très nuisible en quelque sorte. Comme Charles Bronson, il vide la société de sa lie.

Si on peut être policier et vampire, on peut aussi mixer petite délinquance et activités exclusivement nocturnes. Chef de file du nouveau vampire hollywoodien à l'usage des teen-agers avec **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**, **Génération Perdue** se risque à assimiler des mythologies à priori antagonistes : vampirisme classique et film de "jeunes" à base de virées en moto, de drague et de rock'n roll. Un croisement impossible pour un pari tenu. Les teen-vampires menés par Kiefer Sutherland chevauchent de grosses bécanes, portent des blousons de cuir noir, violent les limitations de vitesse et les lois, mais prennent aussi l'apparence de chauve-souris, craignent les croix et les gousses d'ail... **Génération Perdue** concilie parfaitement l'ancien et le moderne. Désormais, le secret de l'anéantissement des créatures de la nuit ne se découvre plus dans un manuel cabalistique mais dans une bande dessinée. Celui qui applique la méthode n'est plus un vieux savant aux tempes argentées, mais un teen-ager. Signe des temps. Faut s'adapter à l'époque. Et **Génération Perdue** a su adopter sans les renier les poncifs d'un passé glorieux. ■



*Les vampires branchés et loubards de **Génération Perdue** menés par Kiefer Sutherland.*

Homer (Joshua Miller), le cadet des vampires d'*Aux Frontières de l'Aube*. Mineur mais dangereux.

DRACULA



Rodolfo Drago : un Dracula au passeport vénézuélien.

Un vampire made in Vénézuela que vous ne verrez probablement jamais. Mais rien que l'énoncé de son édifiante histoire met l'eau à la bouche des amateurs de curiosités...

Le continent sud-américain est un grand pourvoyeur en cinéma fantastique, même si ceux-ci ne connaissent qu'une diffusion locale. La télévision participe également à cette activité, produisant séries et téléfilms à la chaîne. Si Mexique et Brésil sont les deux principaux entrepreneurs en la matière, le Vénézuela réserve de temps en temps des surprises, de petites choses saugrenues, techniquement sommaires, et souvent très naïves. Le tout récent téléfilm **Dracula** de Humberto Morales adapte ainsi à sa façon, et elle est singulière, la légende du Prince du Ténèbres.

En quête d'une compagne pour l'éternité, Dracula s'installe dans une petite et paisible ville. A peine arrivé, le Comte tombe sous le charme de Viviana, une superbe créature au passé mystérieux. Mais la belle s'apprête à épouser Hermogenes, un jeune homme bien connu des habitants de la région. De bonne famille, Hermogenes constitue un parti idéal. Jaloux, Dracula espionne son rival en pleine fiesta depuis son cercueil flottant sur la rivière, une séquence qui doit être grandiose. Tandis que Adelita, la première fiancée de Hermogenes, consulte le sorcier Bartolo en vue d'empêcher le mariage, Dracula mord Viviana, laquelle devient évidemment une vampire. Aussitôt, pensant à un sort, son tendre et cher rend visite à un Bartolo impuissant. Là-dessus, Viviana vampirise Bartolo, lequel, à son tour, vampirise d'autres personnes. Avant que la nuit ne tombe, toute la population arbore de magnifiques petites canines pointues. Seuls Hermogenes, son meilleur ami et un prêtre résistent encore. Après quelques déboires, ils découvrent Dracula piquant un somme dans son cercueil. Un pieu dans le cœur et le vampire expire. A l'aube, tous les villageois, y compris Viviana, ne sont plus sous sa funeste influence. Tout rentre dans l'ordre et les tourtereaux peuvent convoler. Un somptueux happy-end pour un téléfilm au fumet délicieusement kitsch. ■

INNOCENT BLOOD

Elle est belle, elle a du chien et du mordant, elle est Française et vampire. Plébiscitée pour **Nikita**, *Anne Parillaud répond présent à l'appel d'Hollywood. Depuis les polars d'Alain Delon, que de chemin parcouru...*



Marie (Anne Parillaud), une vampire urbaine qui ne mord que les malfrats irrécupérables.

Anne Parillaud a marqué les Américains. Petite jupe serrée et noire, cheveux raides coupés court, gros flingue chromé à la main... La tueuse de **Nikita, La Femme Nikita** pour les Etats-Unis, suscite un bel intérêt. Sa silhouette svelte, son aspect farouche, son look tenant à la fois de la macho woman et de la fragile créature, son œil vif... Anne Parillaud était vraiment taillée pour incarner Marie, la belle vampire de **Innocent Blood**. "*Marie est une gentille fille pour un vampire. Elle ne se sent pas toujours très bien dans sa peau ; elle culpabilise. Quand commence le film, Marie est particulièrement mécontente ; elle ne trouve pas de gens suffisamment méchants à se mettre sous la dent. Et puis elle apprend qu'une guerre des gangs fait rage à Pittsburgh. Là, Sal "Le Requin" Macelli affronte plusieurs bandes rivales. Des tas des gens sont tués. Marie profite donc de l'opportunité ; ces morts ne constituent nullement de grandes pertes pour la société, ils ne manqueront à personne et personne ne sera surpris par leur disparition. Marie peut passer à table et mettre quelques hommes de la Mafia à son menu. Mais en s'en prenant à Macelli, elle tombe sur un os*". Voilà comment le scénariste Michael Wolk résume le point de départ d'**Innocent Blood**, rencontre entre le film de gangsters et le film de vampires, du **Parrain** et de **Dracula**. L'os évoqué coince sérieusement dans la gorge. Marie vampirise le mafioso, mais celui-ci revient d'entre les morts, plus salaud encore, ses dents de requins plus tranchantes. La jolie vampire et Joe, son copain flic infiltré chez les gangsters, auront fort à faire pour se débarrasser de l'encombrant malfrat vampire...



Le mafioso Macelli (Robert Loggia) vampirisé par Anne Parillaud. Un coup de dents qui ne sera pas sans conséquence.

Lorsque Michael Wolk prend pour la première fois la plume sur **Innocent Blood**, il n'a encore aucune idée de ce que son histoire va devenir. Il rédige d'abord un polar à ce point classique que son éditeur le juge très familier, impubliable donc. "*Un jour, je me suis simplement dit qu'une femme vampire lui donnerait davantage de tonus et d'originalité. Soudain, le personnage s'est mis à me parler ; j'entendais sa voix. Marie est devenue aussi réelle en tant que personne normale qu'en tant que vampire. A cela, j'ai ajouté l'idée du gangster, métaphore du vampire, buveur du sang de la société. Dès que le fantastique s'est juxtaposé à la réalité du film policier,* **Innocent Blood** *s'est écrit tout seul*" poursuit Michael Wolk.

C'est d'abord Jack Sholder qui s'intéresse au manuscrit de Michael Wolk, mais lancé sur un autre projet, le réalisateur de **Hidden** l'abandonne à John Landis, amoureux de fantastique depuis toujours, et justement frustré de n'avoir pu tourner **Red Sleep**, un film de vampires situé à Las Vegas que devait produire le mogul Joel Silver. John Landis baigne encore dans la nostalgie du **Loup-Garou de Londres**, le mixte parfait entre fantastique et humour, et de son plus grand succès avec les légendaires **Blues Brothers**. Enfin délivré du carcan de loufoqueries trop contrôlées comme **L'Affaire est dans le Sac/Oscar**, John Landis peut alors se livrer corps et âme à son genre favori. La présence de ses copains, "vedettes invitées", prouve d'ailleurs son grand d'intérêt pour le film : les cinéastes Frank Oz (en médecin légiste), Sam Raimi et Dario Argento, le maquilleur Tom Savini, l'ultra cinéphile Forest J. Ackerman et l'égérie de la série B californienne, la toujours sexy Linnea Quigley en infirmière... Et c'est encore John Landis qui, se souvenant de **La Femme Nikita**, recrute la française Anne Parillaud.

les derniers bastions



*Kurt Barlow (Reggie Nalder), un vampire mauvais, entièrement voué au Diable (**Les Vampires de Salem**).*

*"Le rôle de Marie demandait quelqu'un qui sorte de l'ordinaire. J'ai été surpris par le nombre de comédiennes souhaitant décrocher le morceau parce que je leur avais annoncé que le personnage était impliqué dans des scènes érotiques très fortes. **Innocent Blood** est également un film très violent. J'avais besoin d'une comédienne qui puisse à la fois allier férocité, vulnérabilité et sympathie, quelqu'un qui puisse rendre crédibles les pouvoirs surnaturels du personnage. Il existe quelques performances de ce niveau dans l'histoire du cinéma, mais elles sont rares. La plus célèbre reste bien sûr l'interprétation du monstre de Frankenstein par Boris Karloff. Je cherchais une comédienne qui puisse atteindre cette densité et être sexy. Anne Parillaud possède toutes ces qualités. Son visage peut tout exprimer. On y lit ses pensées, ses sentiments".* John Landis ne tarit pas d'éloges sur sa vedette. A ce point enthousiaste pendant la projection du premier montage du film, il n'arrêtait de se retourner vers les autres spectateurs pour leur dire : *"Elle est formidable, hein ?"*. Et c'est vrai qu'il serait téméraire de le contrarier là dessus !

■

En ces temps de changements, de préparation du deuxième millénaire, le vampire est une petite chose désuète, le dernier témoin d'un dix- neuvième siècle obscurantiste. Difficile donc de résister aux ravalements de façade...

En cette fin de vingtième siècle, même s'ils demeurent fidèles à la mémoire de leur ancêtre, les vampires font en sorte de se fondre dans la masse. Au prime abord, rien de suspect chez les teen-agers de **Génération Perdue**, ou le dandy ténébreux de **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**. Mais face à ces vampires progressistes, désireux de passer incognito pour mieux se préserver, il y a ceux qui affichent immédiatement leur singulière différence quelle que soit l'époque de leurs méfaits. Klaus Kinski dans le très cérébral **Nosferatu, Fantôme de la Nuit** de Werner Herzog, reprend les oripeaux du **Nosferatu** de Murnau, le muet si expressif de 1922. Mais à cet aspect repoussant, terrible, il ajoute le pathétique de la bête humaine au banc de la société, de l'amoureux transi de Isabelle Adjani. C'est là le legs de l'époque ; un monstre ne saurait être monstrueux comme ça, pour terroriser la galerie, gratuitement. Un monstre, pour

■■■



*Dracula (Miles O'Keefe), vampire romantique, rend hommage à l'une de ses groupies (**Waxwork**).*

■■■

être redouté, doit ajouter une sensibilité d'écorché vif à l'attirail de la peur. Et cette montée d'adrénaline n'interdit pas le respect. Klaus Kinski reprend le rôle de Nosferatu dans **Nosferatu In Venice**, mais le comédien seulement maquillé de deux dents pointues laisse tomber tout rapport avec le film de Werner Herzog ; il mord bêtement les gorges généreuses de quelques jeunes femmes, dort dans un cercueil. Le minimum syndical qu'assure le premier vampire de base venu.

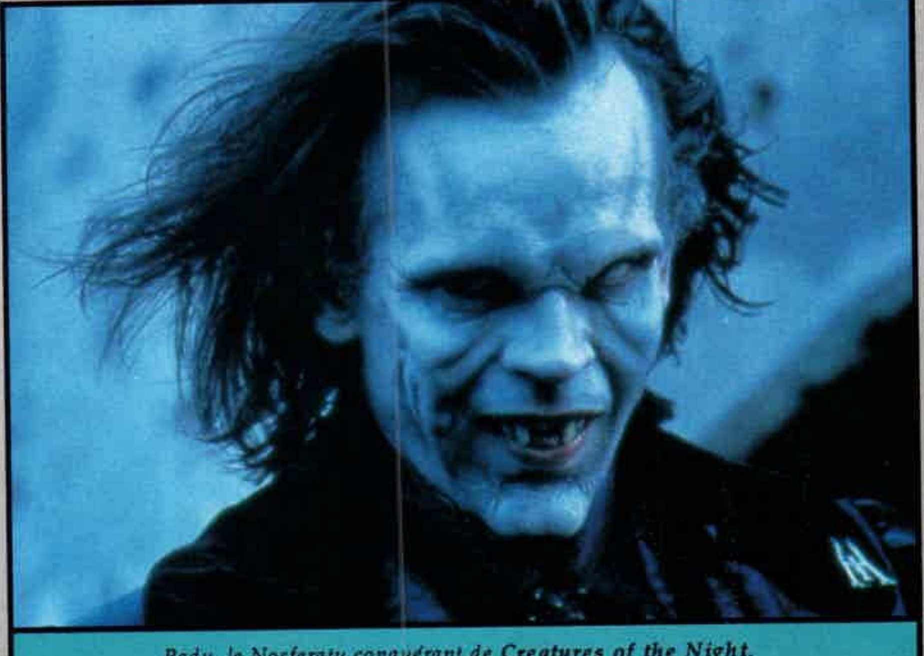
Cousin germain de Nosferatu, le Kurt Barlow des **Vampires de Salem** de Tobe Hooper expose sans l'ombre d'une ambiguïté une nature belliqueuse. Imaginé par Stephen King, le vampire appelle le pieu au cœur. Et nul regret ne viendra atténuer la légitimité du châtiment. Nous sommes en plein manichéisme et cela a aussi du bon. Un petit Nosferatu, il y en aussi dans **Creatures of the Night** et sa séquelle de Ted Nicolaou. Hideux, terrorisant une population roumaine superstitieuse à juste titre (du moins dans le premier **Creatures**, le deuxième se déroulant à San Francisco), Radu s'oppose à un frère d'apparence normale et aimable. C'est le gentil vampire, qui apprend à vivre en parfaite intelligence avec ses contemporains. Ce thème, l'opposition entre le vampire adepte de l'égorgement et le vampire moderne, nutritivement plus raffiné, alimente de nombreux scripts. Celui de **Sundown** de Anthony Hickox se permet un contraste des plus déments. Dans un cadre exotique pour le vampire, l'Ouest américain, deux parties se font face : les traditionnalistes qui veulent puiser à la carotide et les modernes, commandés par Dracula lui-même (David Carradine !), adeptes d'une nourriture synthétique, nettement plus fade. Un drôle de western semi-parodique. Ce schéma fournit également la matière première du **Fils des Ténèbres** de David F. Price, où le vilain Max Schreck, au look gothique, lutte contre le bon Tom, d'aspect classique, analysant les maladies du sang depuis son laboratoire.

Mieux que le cinéma, la télévision offre un dernier refuge aux vampires à l'ancienne. Vampire super-méchant lorsque le dessin animé japonais s'en empare, et vampire super-gothique jusqu'à la caricature dans le récent ***Dracula : The Series*** dont les ennemis sont deux gamins insupportables. Mais plus sérieux dans le classicisme sont le téléfilm **Vampire**, avec Richard Lynch se vengeant d'un San Francisco venant de profaner sa retraite éternelle, et la série ***Dark Shadows*** de Dan Curtis dont le vampire Barnabas Collins cherche à remplacer sa promise disparue. Mais il faut désormais se placer à la lisière de la parodie pour oser un Dracula séducteur, régnant sur une horde de groupies assoiffées de sang, à l'image du Miles O'Keefe de **Waxwork** de Anthony Hickox. Sorti du second degré, le risque de sombrer dans le ridicule est grand pour un vampire. Frank Langella, le Dracula de John Badham, l'évite de justesse. Des alternatives : le réalisme sans croc à la **Martin**, le modernisme branché de **Génération Perdue**, la franche parodie, quelques fumeuses considérations scientifiques qui considèrent le vampirisme comme une maladie. Ou la science-fiction pure dont les vampires pompent l'énergie vitale aussi bien dans le gigantesque **Life-Force** de Tobe Hooper que dans les minuscules **Vampire de l'Espace** avec Traci Lords et **The Arrival** de David Schmoeller où un vieillard rajeunit au fur et à mesure qu'il absorbe du sang. Mieux : les envahisseurs de cette **Guerre des Mondes** polonaise signée Piotr Szulkin. En provenance de Mars, ils obtiennent le don obligatoire du sang de toute la planète. Pouvait-on rêver plus belle ponction ?

■



*Barnabas Collins (Ben Cross) : un monstre amoureux en quête d'une nouvelle promise (**Dark Shadows**).*



*Radu, le Nosferatu conquérant de **Creatures of the Night**.*

TALE OF A VAMPIRE

Un nouveau vampire transi d'amour, mais toujours victime de sa condition d'immortel. Il est difficile d'aimer pour Alex, traînant son cafard dans les rues de Londres sous l'impulsion d'une réalisatrice japonaise fantasque...



Alex penché sur Anne Beker (Suzanna Hamilton), la réincarnation de son amour passé.

Une réalisatrice japonaise, Shimako Sato, tourne à Londres un film de vampires, **Tale of a Vampire**. Un fait étrange, presque surréaliste en apparence, mais somme toute très naturel lorsqu'on y regarde de plus près. Shimako Sato se fait un nom dans le monde du vidéo-clip en travaillant notamment pour le producteur british Simon Johnson, désireux de se lancer dans une aventure cinématographique. "*La création de ma maison de production,* State Screen Productions, *date du milieu de l'année dernière. Je cherchais des scripts et j'ai immédiatement contacté Shimako Sato, avec qui je souhaitais de nouveau travailler. Elle venait de boucler un scénario. Devant les insurmontables difficultés que nous avons rencontrées dans la recherche des capitaux, nous sommes partis pour Tokyo. Après de brèves négociations, nous sommes parvenus à un arrangement pour le financement de deux films.* ***Tale of a Vampire*** *est le premier*". Parole de producteur. Avec le soutien de quelques comédiens connus, Julian Sands en tête, Simon Johnson peut mettre en route un film de deux millions de dollars, budget modeste mais adéquat. Et Shimako Sato peut concrétiser en Angleterre ce qui lui était impossible au Japon, l'industrie cinématographique étant là-bas extrêmement machiste et refusant tout aux femmes, sauf le loisir de se taire.

"*L'année dernière, pour mon anniversaire, un ami m'a offert le roman d'Anne Rice "Interview with a Vampire". A l'époque, je l'avais juste feuilleté sans vraiment le lire. J'étais d'humeur très maussade. C'est seulement deux ou trois mois après que j'ai vraiment plongé dans le roman. J'étais toujours d'humeur aussi maussade. De plus, mes oreilles bourdonnaient et le livre s'est spontanément recouvert de sang. J'ai vu là une sorte de sort qu'on m'avait jeté. Et l'idée de tourner un film de vampires m'est ainsi venue. De pareils événements étranges m'arrivent souvent. Parfois, ce que mes rêves prédisent se concrétise. J'ai rêvé de Julian Sands et il figure aujourd'hui dans* ***Tale of a Vampire***". Un cas cette Shimako Sato. Faut-il prendre ces vibrantes affirmations au sérieux ? En tout cas, elle y croit. Et refuse qu'on identifie **Tale...** à la soudaine flambée des films de vampires. "*Je ne sais rien d'aucun d'entre eux. J'en ignore tout. De toute manière, dans* ***Tale...***, *on n'utilise ni pieu, ni miroir, ni ail. Les problèmes qu'occasionnent l'immortalité et la solitude du vampire me motivent davantage*" continue la réalisatrice.



Alex d'Hiver (Julian Sands), un nouveau vampire fataliste.

Alex est un vampire, un looser qui fréquente une librairie spécialisée dans les sciences occultes sous couvert d'une thèse sur les martyrs religieux. C'est là qu'il voit pour la première fois Anne, une belle jeune femme triste ; elle vient d'identifier son boyfriend à la morgue. Alex, reconnaissant en elle celle qu'il a jadis aimée, en 1847, la suit, la guette, l'espionne. Mais Anne dîne un soir en compagnie d'un énigmatique inconnu, l'Homme au Chapeau. Alex est l'objet de leur conversation. L'inconnu montre à Anne une photographie du vampire et de la défunte Virginia. Elle remarque aussitôt la ressemblance physique tandis que son interlocuteur la convainc du danger que constitue Alex. Désormais, Anne, se sentant menacée, tente d'éliminer le vampire. Mais lorsqu'elle le rencontre, elle en tombe aussitôt amoureuse et le supplie de la mordre pour qu'elle devienne sa compagne pour l'éternité...

"***Tale of a Vampire*** *est une histoire d'amour gothique avec seulement un tout petit peu de sang*" avertit Julian Sands, dandy français homosexuel dans **Le Festin Nu** et sorcier volant dans **Warlock**. Comme **To Sleep with a Vampire, Tale of a Vampire** se veut une illustration en profondeur d'un mythe datant de 1897, année où Bram Stoker écrivit "*Dracula*". "*Toutefois,* ***Tale...*** *se distingue de tous les dérivés. Il possède un ton intimiste unique, une véritable épaisseur psychologique. D'emblée, j'ai trouvé le scénario intrigant, excitant. Shimako Sato m'a impressionné. Etant japonaise, elle possède un sens inné de la composition et de la structure, elle juxtapose sexe et violence dans un style doux et paisible. Grâce à elle et à son côté poétique,* ***Tale of a Vampire***, *explore toute la mélancolie de l'éternité*". Vampire amoureux, vampire brisé par les siècles, vampire fataliste... Pour l'ouverture et le dénouement de **Tale of a Vampire**, Shimako Sato cite même quelques lignes du conte d'Edgar Poe, "*Annabel Lee*". En matière de mélancolie, de désanchantement, difficile de trouver mieux. **Tale of a Vampire** ou le blues du vampire.

■

l'invasion des profanateurs

Aux States, le défunt Andy Milligan, pilier pur et dur de la série Z, brasse un peu n'importe quoi comme à son habitude dans un certain **Blood** distribué confidentiellement. On y apprend qu'en 1984, soit dix ans après la réalisation du film, le fils du loup-garou et la fille de Dracula convoleront en mariage pour cultiver des plantes carnivores et vampires sur State Island. Touchant. Moins drôle mais plus cocasse, le **Deafula** de Peter Wechsberg ne se distingue guère par son script (le vampire contaminé par un Dracula au stade embryonnaire n'est qu'étudiant en théologie), mais par le fait qu'on y parle le langage par signes des sourds-muets ! Très fou aussi, l'australien **Bloodlust** de Richard Wolstencroft et Jon Hewitt. Son trio de vampires : une prostituée massacrant ses clients en plein Nirvana, une lesbienne portée sur le sang des fétichistes et un punk chevelu lorgnant sur l'hémoglobine des dealers.

Si l'on repère des vampires partout de par le monde (même en Indes), Hong Kong, zélé, en fabrique à la chaîne depuis ce mariage contre-nature que constitue toujours **Les 7 Vampires d'Or** de Roy Ward Baker, coproduction entre le gothique flamboyant de la *Hammer* et les rebonds au trempoline de *Shaw Brothers*. Vampires et karatékas usent des arts martiaux sous les yeux éberlués d'un Peter Cushing toujours à la chasse au Dracula. Un classique du kitsch. La série des **Mr. Vampire** (4 épisodes), **Lady Vampire**, **Doctor Vampire**, **Dragon Vs. Vampire**, **Vampire's Breakfast**, **Vampires Settle on Police Camp**, **Kung Fu Vampire** et **Robot Vampire** comptent parmi la descendance asiatique des **7 Vampires d'Or**. Maquillés à outrance, se déplaçant par petits bonds, costumés Mandarin et pratiquant les arts martiaux, ces vampires-là n'ont en commun avec leurs homologues occidentaux que les dents pointues. Religion oblige, le crucifix les laisse indifférents mais une statue de Bouddha leur glace le sang ! Quant au **Gayrula** américain de Roger Earl, la simple présence d'une femme devrait anéantir son envie de mordre !

■



Un toutou pas commode du tout et très fidèle à son maître (Zoltan, le Chien Sanglant de Dracula).

Tout se perd, c'est bien connu. Le respect des institutions, de la famille, des bonnes manières, du sacré. Et des vampires, tellement bidouillés par certains charlatans qu'ils en deviennent pitoyables.

Il arrive parfois au cinéma d'accommoder le vampire à toutes les sauces, de le détourner purement et simplement de ses véritables aspirations. Rien de surprenant donc à ce qu'un **Petit Vampire** de René Bonnière s'occupe de divertir les têtes blondes. Mais cela paraît bien timide en comparaison du franc n'importe quoi qui anime une production aussi extraterrestre que **Dracula tan Exarchia**, autrement dit **Dracula à Athènes** du profanateur Nikos Zervos. Dans cette série Z réservée à la consommation locale, Dracula se réincarne dans le corps d'un rocker hellénique, lequel occupe ses nuits à déterrer des musiciens morts, dont Jimmy Hendrix, auxquels il prélève doigts, bras et cordes vocales pour fabriquer le chanteur parfait !

On croit également rêver à la vision de **Zoltan, Le Chien Sanglant de Dracula** d'Albert Band. En manœuvre quelque part en Roumanie, des soldats de l'Armée Rouge réveillent le toutou Zoltan. Zoltan part pour les Etats-Unis où il assiège dans un camping, en compagnie de quelques autres chiens vampirisés, Michael Drake, dernier descendant du Comte Dracula. Mais Zoltan est une sage initiative comparée au tchèque **Ferat Vampire** de Juraj Herz. Le vampire ? Une automobile d'un modèle révolutionnaire ; elle carbure au sang qu'elle prélève au conducteur par l'intermédiaire de la pédale d'accélérateur. Fascinant ! Dommage que la métaphore politique atténue considérablement le délire du concept. Mycal Miller et John Vollskel, les Anglais de **I Bought a Vampire Motorcycle**, n'y vont également pas de main morte. Leur bécane suceuse de sang (par le guidon) réagit à l'ail, au crucifix et aux injonctions d'un cureton. Mais dans le pays qui montre un flic vampire ondulant sur une mélopée à charmer les serpents (**Le Repaire du Ver Blanc**), tout est désormais possible, y compris de rencontrer en pleine guerre du Vietnam des GI vampires dans **The Lost Platoon** de David A. Prior. Combattant dans la jungle, l'un des troufions pourrait même être la réincarnation de Dracula !



Un dracula exilé dans une région reculée de la Chine (Les 7 Vampires d'Or).

DRACULA RISING

Un Dracula surprenant, aussi peu méchant qu'il est amoureux, et même pas vampire de naissance ! Soucieux de sortir des sentiers battus, le réalisateur Fred Gallo ne craint jamais de choquer le puriste. Il a grandement raison !



Le monstre (Doug Wert) par qui Dracula devient vampire. Sous la muselière, les dents !

Top chrono. Avant que Francis Ford Coppola ne mette la dernière touche à son **Dracula**, Roger Corman boucle le sien, dans la précipitation, dans la panique, et arrive bon premier sur le créneau surtout qu'il avait déjà pris ses dispositions avec un **To Sleep with a Vampire** légèrement antérieur et tout aussi opportuniste malgré d'estimables intentions artistiques. Ce **Dracula Rising** empiète volontairement sur les plates-bandes de Coppola. Une grande et belle histoire d'amour romantique jusqu'à l'emphase, des décors gothiques et un Prince des Ténèbres beau, amoureux. Ces vampires du début des années 90 n'ont décidément plus le coup de dents aussi impitoyable qu'autrefois ; ils aiment tendrement, flirtent en compagnie de jeunes femmes, généralement les réincarnations de leur grande passion défunte. **Dracula Rising** n'échappe pas à cette récente convention, avec cette jolie historienne de l'art qui ressemble comme une sœur jumelle à la dite sorcière qui périt jadis sur le bûcher. Depuis cette époque d'obscurantisme médiéval, son amant, le Comte Dracula, reste inconsolable. Par hasard, un jour de 1992, il croise cette historienne dans une exposition. Charmeur, énigmatique et empreint de manières d'une autre époque, Dracula suscite son intérêt. Il l'invite évidemment dans sa Roumanie natale sous le prétexte transparent de restaurer des fresques dans un monastère décrépi. Intriguée par cette proposition, l'historienne accepte. Très tôt, elle découvre la véritable identité de son hôte, lequel, par flashes-back interposés, replonge dans la tragédie passée. Entre l'historienne et le vampire se noue alors une romance immortelle...

"*Les vampires inspirent encore des peurs refoulées, remontant à la nuit des temps. Mais bien plus qu'un monstre, le vampire est une créature qui exhale un fort rayonnement sexuel. Il représente ainsi une certaine forme de romantisme. C'est ce qui m'a le plus motivé dans **Dracula Rising***" avoue



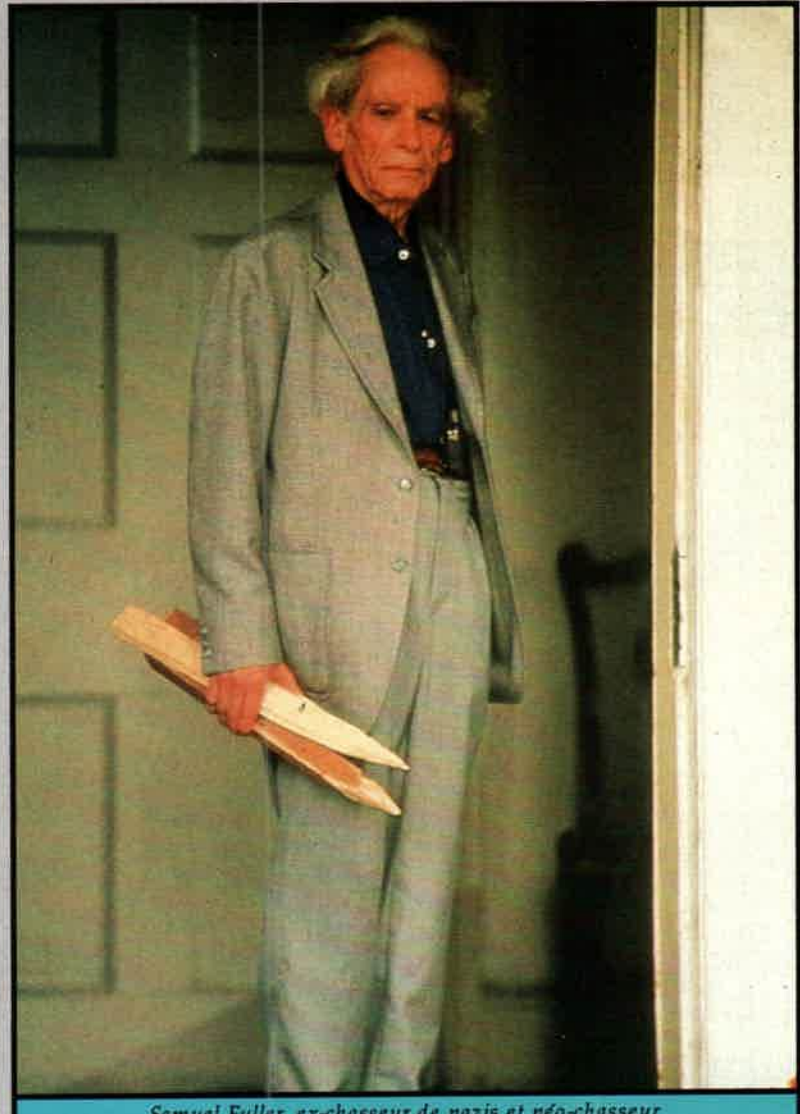
Dracula (Christopher Atkins) : un vampire très Rudolph Valentino d'outre-tombe.

Fred Gallo, le metteur en scène. Encore une nouvelle recrue de l'écurie Roger Corman, capable de réaliser un remake d'**Alien** avec des bouts de ficelle et des morceaux de carton **(Dead Space)**. "*__Dracula Rising__ entretient peu de rapports avec toutes les autres adaptations du roman de Bram Stoker. Ici, Dracula devient vampire par amour, pour résister à l'épreuve du temps. __Dracula Rising__ est avant tout une histoire d'amour. Nous sommes restés le plus éloigné possible des effets spéciaux. Il y a bien quelques maquillages, mais ils s'intègrent parfaitement à l'histoire*". Pour mieux la servir, et bien sûr pour des motifs purement économiques, Roger Corman consent même à un tournage en Bulgarie, Russie et Roumanie, trois pays qui ont préservé des décors en accord avec la légende de Dracula. "*Tourner __Dracula Rising__ ailleurs aurait donné un film différent, moins flamboyant. Avoir cet environnement encore gothique, évocateur du passé face à la caméra, contribuait à nous plonger dans l'atmosphère du film. Nous avions des forteresses, des collines très boisées, un monastère, un château, des intérieurs du 14ème siècle impossibles à trouver ailleurs... Tous ces décors allaient dans le sens de l'émotion que je désirais créer. Bien qu'aucun membre de l'équipe ne parlait un mot d'anglais, je garde du tournage dans ces trois pays un excellent souvenir. Et puis l'éloignement me donnait quelques libertés. Roger Corman n'étant pas dans les parages, je pouvais réécrire le scénario à ma guise. J'ai quand même veillé à respecter les options sur lesquelles nous nous étions mis d'accord*".

Le choix de l'interprète de Dracula a, dans un premier temps, été dur à avaler pour Fred Gallo. Parce qu'il désirait une tête d'affiche, Roger Corman lui impose Christopher Atkins, dont les fesses ont largement contribué au succès du **Lagon Bleu**. "*Au départ, j'ai vraiment paniqué. Physiquement, Christopher Atkins n'entretient aucune ressemblance avec l'image que l'on se fait de Dracula. Il porte de longs cheveux blonds ondulés, il arbore un bronzage de californien. Le transformer en vampire crédible était donc un vrai challenge. Mais comme je ne désirais pas montrer un Dracula monstrueux, je me suis fait à cette idée et le résultat me semble aujourd'hui plus que convaincant*". Crédible, Christopher Atkins l'est dans le genre beau-ténébreux. Comme en souvenir du **Lagon Bleu**, Fred Gallo, probablement poussé par Roger Corman, lui confie même une brûlante scène d'amour sous-marine. Des instants pour le moins inhabituels car, la légende et Bram Stoker le certifient, les vampires, comme les chats, ont une peur bleue de l'eau. Qu'importe. Fred Gallo souhaite surtout l'opposition avec la flamme intérieure qui consume les personnages. Une jolie métaphore, hérétique par rapport au mythe du vampire, mais jolie tout de même. Pour parfaire son entreprise, le réalisateur pousse l'audace jusqu'à enfermer son Dracula dans un monastère. Dracula moine portant la croix autour du cou : ultime profanation ou pirouette savante ? Tout modeste qu'il est, **Dracula Rising** est tout de même sacrément culotté.

tendres chasseurs

Van Helsing est entré dans la légende en compagnie de son ennemi héréditaire, le Comte Dracula. Le premier serait le bras armé du Dieu tout puissant, le second un parasite diabolique à arracher de la surface du globe. Et si les rôles n'étaient pas aussi manichéens que cela...



Samuel Fuller, ex-chasseur de nazis et néo-chasseur de vampires pour ***Les Enfants de Salem.***

Qui dit vampire, dit obligatoirement chasseur de vampires. Comme la perdrix et la chevrotine, le lièvre et le collet, l'un ne va pas sans l'autre. Au cinéma, le plus illustre de ces "Blade Runner" du surnaturel restera encore et pour longtemps Peter Cushing dans le rôle du Hollandais Van Helsing. Dès que Christopher Lee découvre ses canines, Peter Cushing sort la panoplie exhaustive de sa profession : eau bénite, crucifix, ail, pieu, marteau... Son but ultime : clouer le Prince des Ténèbres à son cercueil ou le réduire en poussière en l'exposant à la lumière du jour. Une belle tradition, mais quelque peu édulcorée par rapport aux enseignements de Bram Stoker. Pour anéantir de manière définitive un vampire, il faut, dans l'ordre, 1) lui enfoncer un pieu dans le cœur, 2) lui couper la tête, 3) lui introduire une hostie dans la bouche, et 4) lui coudre les lèvres. Après ça, vous êtes certain d'en être délivré. En cas d'opération incomplète, tel le Terminator, Jason ou Freddy, Dracula réapparaît et Van Helsing, jamais enclin à s'attendrir sur le sort de sa proie, poursuit sa chasse inexorable. Physique sec, visage anguleux aux grands yeux mobiles et perçants, sévères préceptes protestants... Le Van Helsing selon Peter Cushing et le cinéaste Terence Fisher appartient à la race des intégristes, des fanatiques ; il ne manifeste jamais le moindre désir de comprendre ce que représente vraiment le vampire. Pour lui, il n'est que l'ambassadeur sur Terre du Diable, une plaie à cautériser. Les nuances et la compréhension ne sont pas les qualités premières de ce David Vincent de l'époque victorienne !



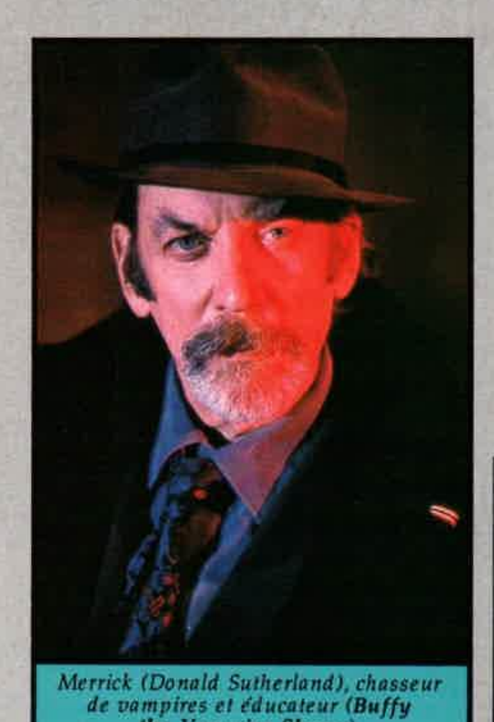
*Buffy (Kristy Swanson) et Pike (Luke Perry), des teenagers au pieu (****Buffy the Vampire Slayer****).*

Difficile de succéder à Peter Cushing. Laurence Olivier, le grand acteur shakespearien, la voix chevrotante, la démarche hésitante s'y risque pourtant dans le **Dracula** de John Badham. Même s'il personnifie un Van Helsing plus humain, moins borné, Olivier projette une image faible, empotée et parfois même grabataire de Van Helsing. Difficile de croire qu'un tel vieillard peureux puisse terrasser un Dracula, même interprété par Frank Langella. Cuda, le cousin de Martin, affiche l'une des tares nécessaires du chasseur du vampires : la franche bigoterie. Ce fou de Dieu, cet illuminé, n'aspire qu'à détruire Martin pour préserver son âme. Exterminateur d'occasion, il lui transperce la gorge pendant son sommeil, puis l'enterre dans son jardin. Constat du réalisateur George Romero : Cuda est un cinglé drogué de religion, intoxiqué par une interprétation nocive de la Bible. On compatit à l'assassinat de Martin par ce Van Helsing improvisé, anachronique.

En abandonnant les **Dracula** gothiques de la *Hammer*, le cinéma laisse également tomber les chasseurs de vampires. Au début des années 70, la religion étant une marchandise spirituelle en perte de vitesse, leur évanouissement soudain paraît donc naturel. Les vampires s'émancipent seuls et ne craignent désormais plus que des initiatives isolées de néophytes. Autrefois téléguidé par les autorités religieuses, le chasseur de vampires devient un sujet de plaisanteries cinématographiques. Autant Peter Cushing donne une interprétation très sérieuse, parfois pince-sans-rire, du personnage qui a fait sa célébrité, autant son ardent hobby occulte stimule le pastiche dans les années 80. Peter Vincent, le poussiéreux présentateur télé de **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** et sa suite par exemple. Il n'y a pas plus

trouillard que cet homme-là, chasseur de vampires d'opérette confronté à un véritable suceur de sang. S'il connaît à peu près le B.A. BA de la profession, c'est surtout pour avoir vu quantité de séries B gothiques. Mais la maladresse de cet Indiana Jones du pieu ne le prive pas totalement d'actes héroïques.

Des initiatives, en matière de chasse au vampire, le cinéma contemporain en prend beaucoup. Larry Cohen en tête de liste avec **Les Enfants de Salem**. Là, le chasseur de nazis Samuel Fuller, un gros cigare au bec, s'aperçoit que l'ancien officier du Troisième Reich qu'il traque porte désormais une magnifique paire de canines pointues. Il choisit donc le pieu et le marteau pour achever sa mission. Original. L'intrépide gamin de **Génération Perdue** déballe lui aussi cette artillerie pour extirper son frère des crocs d'un gang de bikers. Pieu, crucifix, burin et tout le tremblement. Gavé de pop-corn, une douzaine d'années, ce gosse n'a pas vraiment le profil d'un Van Helsing Jr.. Et pour cause, il aura appris les rudiments du métier dans des bandes dessinées ! Bien documenté, il aura raison des "lost boys". C'est de "lost girls" qu'il s'agit dans **Le Château des Messes Noires**. Les vampires étant une horde de beautées lesbiennes, le chasseur de service est, le plus naturellement du monde, une chasseresse bisexuelle. Un cas unique d'adaptation : **Vampire Hunter D**, un dessin animé japonais de Tayoo Ashida se déroulant dans un monde futur dominé par les vampires. Les créatures de l'ombre ayant enlevé sa fiancée, un jeune homme pondéré se transforme en impitoyable chasseur de vampires acharné à la perte du Comte Magus Lee. Une manière de conformer Van Helsing aux normes d'un autre univers. Mais tout cartoon qu'il est, **Vampire Hunter D** prend très au sérieux l'extermination du vampire. Pas question d'en rire à la façon du **Vampire de ces Dames**. Dans cette gentille parodie, Van Helsing prend les traits du psychologue Rosenberg, prétendant à la main de la cover-girl que convoite Dracula, et dernier descendant d'une illustre lignée de chasseur de vampires. Jaloux, Rosenberg attaque par télépathie son adversaire héréditaire dans un restaurant à la mode, une séquence mémorable. Mais ce Van Helsing là, parodie oblige, échoue lamentablement et les forces du mâle Dracula triomphent !



*Merrick (Donald Sutherland), chasseur de vampires et éducateur (**Buffy the Vampire Slayer**).*



*Peter Vincent (Roddy McDowall), présentateur télé aux trousses du vampire Jerry Dandrige (**Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**).*

Un gros bonhomme pistant impitoyablement son beau-père de 300 ans dans le néo-zélandais **Grampire**, une pom-pom girl un peu stupide entraînée à la dure par Donald Sutherland dans **Buffy the Vampire Slayer**, dans le but de casser du vampire... Les derniers chasseurs de vampires en date feraient rougir de honte l'imperturbable Van Helsing. Dévalorisée, la profession attend donc beaucoup de l'interprétation de Anthony Hopkins dans le **Dracula** de Francis Ford Coppola. Mais, ennemi aveugle d'un Prince des Ténèbres racé, séduisant, tragique et romantique, le rédempteur par la croix et le pieu n'a pas forcément le beau rôle. Intégriste religieux, paranoïaque, ce chasseur de vampires serait-il aussi chasseur de sorcières ?

dracula, le vrai

Le Comte Dracula montré au cinéma ferait pâle figure face à celui qui a inspiré le personnage, Vlad Tepes, dit Drakul, tyran patriote et organisateur d'un génocide à lui tout seul !



*Stefan Sileanu est Vlad Tepes, le vrai Dracula, dans **La Vraie Vie de Dracula**.*

En Roumanie, Dracula n'est pas l'aristocrate hautain aux dents pointues de la légende. En Roumanie, Dracula est un héros national, une figure dressée contre l'envahisseur turc qu'il éjecta pour le moins énergiquement du pays. Né à Shassburg vers 1430, Vlad Tepes, qui allait devenir Vlad Drakul et Vlad l'Empaleur, mérite de rentrer dans le panthéon des despostes les plus cruels, les plus sanguinaires de l'histoire. Le devoir patriotique et le nationalisme exacerbé lui autorisaient tous les excès. Des livres très documentés mentionnent son box-office des atrocités, un palmarès à rendre jaloux un Caligula, un Gengis Khan. A ses ennemis turcs, il réserve un panel assez ahurissant de supplices. Vlad Tepes empale de concert des centaines de vaincus, les fait ensuite rôtir. Il fait bouillir les enfants, les découpe en morceaux et ordonne à leur mère de les manger. Un fin miroton. Evidemment fier de lui, Tepes se targue d'avoir massacré 24.000 personnes de ses propres mains. Dépité devant des parlementaires turcs omettant d'ôter leurs turbans pour manifester leur respect, il lui cloue la coiffe au crâne et les renvoie manu militari, bien refroidis, dans leur camp... Un cas dont témoignent de nombreux observateurs de l'époque dans des ouvrages très sérieux. En ce 15ème siècle, une époque d'obscurantisme et de superstitions, Vlad Tepes, de par sa cruauté proverbiale, est suspecté par ses sujets de pactiser avec Satan. On lui prête même les pouvoirs surnaturels d'un sorcier. Logique que Vlad écope de divers patronymes, dont ceux de Draco, Drakul, des termes désignant dragon, esprits malins... En écrivant son *"Dracula"* en 1897, Bram Stoker se souviendra de la triste notoriété de Vlad dont le Comte vampire sera le prolongement romantique.

Toujours prompt à célébrer les grands fédérateurs du passé, le régime communiste de Ceausescu autorise en 1978 la réalisation d'une super-production à la gloire de celui qui allait devenir Dracula, Vlad Tepes, **La Vraie Vie de Dracula** signé Doru Nastase. En deux heures et demie de batailles, d'interminables séquences dialoguées, Doru Nastase tente de convaincre l'incrédule : son héros est un grand patriote, un grand défenseur de l'Etat pas si méchant que ça. Evidemment, tel un chat, lorsqu'on lui marche sur la queue, il sort les griffes (*Saine réaction* ! NDC). Mais, toujours dans la logique du film, ce sont plutôt les sadiques généraux turcs qui s'imposent en Drakul devant l'Histoire !

et pour quelques vampires de plus

Des vampires encore et toujours, ceux qui ont manqué à l'appel, les recalés, les modestes, ceux qui envient désespérément la gloire d'un Dracula. Mais tous les vampires ne sont pas de grands Seigneurs...

Billy the Kid and the Green Baize Vampire (Grande-Bretagne/1985) de Alan Clarke : deux mythomanes de classes sociales différentes s'affrontent au billard sur fond de musique.

The Black Room (USA/1982) de Norman Thaddeus Vane : une femme et son frère anémique prélèvent du sang grâce à un garrot sur des donneurs non consentants.

Carmilla (USA/1990 - TV) de Gabrielle Beaumont : une belle inconnue initie une adolescente au vampirisme saphique.

Children of the Night (USA/1991) de Tony Randell : un prêtre vampire séquestre des enfants dans la crypte de son église transformée en garde-manger.

Daughter of Darkness (USA/1989 - TV) de Stuart Gordon : une fille découvre que son papa (Anthony Perkins) est vampire en Roumanie.

Def by Temptation (USA/1989) de James Bond III : un bigot black des champs subit les assauts très suggestifs d'une vampire black des villes.

Dinner with a Vampire/Le Château de Yurek (Italie/1988 - TV) de Lamberto Bava : des jeunes gens répondent à l'invitation d'un cinéaste vampire.

Dracula Rises from the Coffin (Corée/1982) de Lee Hyoung Pyo : Dracula tombe amoureux d'une étudiante.

The Evil of Dracula/Chi o Suu Bara (Japon/1975) de Michio Yamamoto : un couple d'enseignants, descendants de Dracula, s'offre une ou deux élèves par an.

Hearstopper (USA/1986) de John Russo : à Pittsburgh, un vampire à la salive mortelle culpabilise, mais ne peut réfréner ses ardeurs sanglantes.

Huphyokwi Yanyo (Corée/1981) de Kim In Soo : une jeune femme violée revient sous la forme d'une vampire pour se venger.

I, Desire/Les Vampires n'Existent pas (USA/1982) de John Llewellyn Moxey : un étudiant en droit est convaincu qu'un vampire se cache à Los Angeles. C'est une péripatéticienne !

I Married a Vampire (USA/1984) de Jay Raskin : une épouse découvre que son mari est un pompeur de sang.



Karen Black, une maman un peu spéciale dans ***Children of the Night.***



*Des sales gosses contrarient un Dracula trop gothique pour être crédible (**Monster Squad**).*



*Stade terminal de la transformation du vampire (**Children of the Night**).*

The Jitters (USA-Canada/1988) de John Fasano : de sautillants vampires asiatiques envahissent le Chinatown de New York.

Love Me Vampire (Hong Kong/1987) de Irene Wang : les personnages vivent un remake de **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?.**

Lubie Nietoperze (Pologne/1985) : une jeune femme se prend pour l'une des chauve-souris qu'elle élève dans son grenier.

The Malibu Beach Vampires (USA/1991) de Francis Creighton : un trio de bikini-vampires saignent trois yuppies ridicules.

The Monster Club (Grande-Bretagne/1980) de Roy Ward Baker : Vincent Price chausse de magnifiques canines pour s'auto-parodier.

The Monster Squad/Monster Club (USA/1987) de Fred Dekker : Dracula entraîne le Monstre de Frankenstein, la Momie et quelques autres vers la conquête du monde.

My Best Friend is a Vampire (USA/ 1987) de Jimmy Huston : dans un campus, un vampire chevronné enseigne à un vampire néophyte les règles du métier.

Nightmare in Blood (USA/1978) de John Stanley : la rencontre de deux comédiens, l'un vrai vampire et l'autre saigneur bidon.

Le Nosferat ou les Eaux du Calcul Egoïste (Belgique/1974) de Maurice Rabinowicz : des vampires et Jack l'Eventreur servent à une parabole intello sur le fascisme.

Outback Vampires/The Wicked (Australie/1989) de Colin Eggleston : des jeunes gens en panne tombent entre les mains de Sir Alfred Terminus et de sa famille de vampires.

A Polish Vampire in Burbank (USA/ 1983) de Mark Pirro : un Polonais aux dents pointues erre dans une parcelle de Los Angeles.

Il Principe del Terrore/Prince of Terror (Italie/1989 - TV) de Lamberto Bava : à l'intérieur d'un film dans le film, un réalisateur parodie le **Nosferatu** de Murnau.

Saturday the 14th (USA/1981) de Howard R. Cohen : un couple de vampires tente de virer un couple de mortels de leur gîte.

The Seven Vampires/As Sete Vampiras (Brésil/1986) de Ivan Cardoso.

Slaughterhouse Rock (USA/1987) de Dimitri Logothetis : un vampire un peu faiblard hante la prison désaffectée d'Alcatraz.

Something Else (Norvège/1986) de Norten Kolstad : un vampire du nom de Buffalo Bill saccage un restaurant après avoir avalé une bouchée d'un plat à l'ail.

Teen Vamp (USA/1988) de Samuel Bradford : un adolescent est mordu par une prostituée vampire.

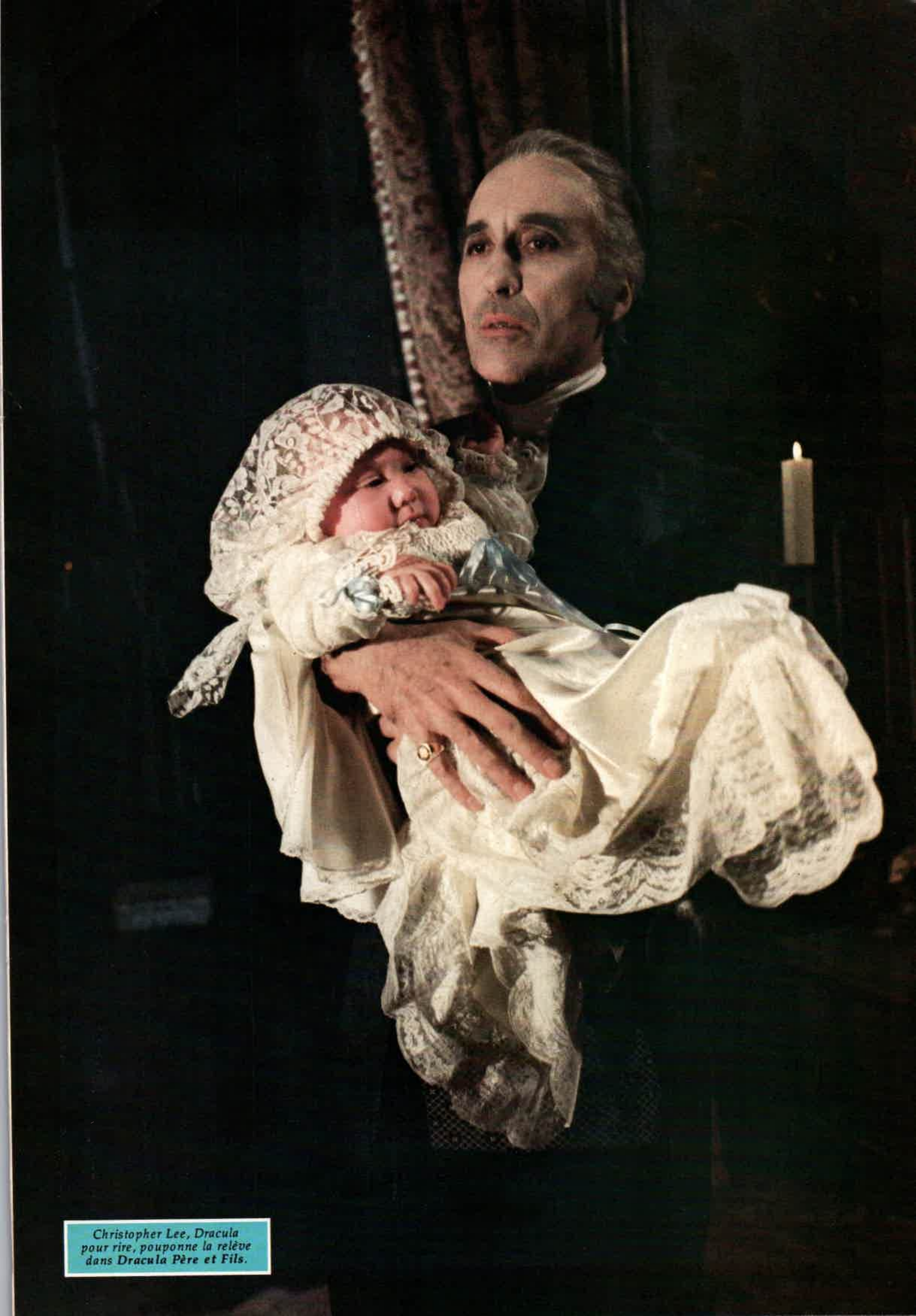
Un Vampire au Paradis (France/1991) de Abdelkrim Balhoul : Nosfer Arbi, un vampire maghrébin, vole au secours d'une jeune bourgeoise se mettant à parler l'arabe.

Vampire at Midnight (USA/1987) de Gregory McClatchy : un flic enquête sur des morts vidés de leur sang.

Vampire Knights (USA/1989) de Daniel M. Peterson : trois beautées vampires partent de Roumanie pour les Etats-Unis prendre leur revanche sur un présentateur télé qui ridiculise leur gent.

Wampyre (USA/1991) de Bruce G. Hallenbeck : un réalisateur de films de série Z remake façon sexy un classique de Carl Dreyer.

Vengeful Vampire Girl (Hong Kong/ 1980) de Kim In Soo : dix ans après avoir été violée et tuée, une jeune femme revient sous la forme d'une vampire pour se venger. ■



*Christopher Lee, Dracula pour rire, pouponne la relève dans **Dracula Père et Fils**.*

EFFETS S

NICK DAVIS

responsable de *Introvision*, firme américaine spécialisée dans les effets optiques

La concurrence est rude entre les diverses compagnies d'effets spéciaux hollywoodiennes. Qui est le meilleur, le plus performant, le plus innovateur, le moins cher ? *Industrial Light and Magic, Dream Quest Images, Boss Films* ou *Introvision* ? Dans cet affrontement à base de devis et de délais, *Introvision* tire son épingle du jeu et va même jusqu'à prendre des initiatives heureuses dans le domaine de la production.

"Nos seules limites sont celles de l'imagination"

De quand date la création de *Introvison* ?

Introvision a douze ou treize ans d'âge. C'est l'une des plus vieilles boîtes d'effets spéciaux d'Hollywood et la seule à être née indépendamment de **La Guerre des Etoiles**. Toutes les autres compagnies importantes comme *Dreamquest*, *Apogee* et *ILM* ont vu le jour avec le film de George Lucas. On peut donc dire que nous sommes les plus vieux. Nous avons décollé en réalisant les effets spéciaux de **Outland**, un travail incroyable, qui tient encore le coup aujourd'hui.

En quoi *Introvision* se différencie-t-elle des autres compagnies d'effets spéciaux ?

Les autres compagnies ne font que tourner des plans bien précis à la commande et utilisent très souvent l'écran bleu, une technique qui permet de glisser à peu près n'importe quoi dans une prise de vue dite réelle. Par contre, *Introvision* se propose de réaliser des séquences entières du film. Notre structure nous permet de travailler rapidement et de nous passer de toute intervention extérieure. Nos locaux ont la taille de vrais plateaux de cinéma. *Introvision* n'a rien d'un laboratoire rempli d'ordinateurs. On peut faire tout ce que le réalisateur désire avec une parfaite maîtrise cinématographique. La séquence finale de **Darkman** au sommet du building en construction a été entièrement élaborée dans notre studio.

Et si je décide d'avoir recours à vos services, combien ça me coûte ?

On doit compter parmi les moins chers sur le marché. Le bruit court que quarante millions de dollars ont été engloutis dans les effets spéciaux de **Terminator 2**. Mais si vous regardez attentivement le film, vous verrez qu'ils ne sont pas si nombreux que cela. En fait, le cyborg de métal liquide est assez rarement en fusion à l'écran. Un tel coût est provoqué par le caractère révolutionnaire des effets spéciaux et il a fallu construire un matériel entièrement neuf et des programmes informatiques inédits pour en arriver là. *Introvision* ne tient pas trop à être comparée à *Industrial Light and Magic* dans la mesure où nous n'avons pas la volonté d'être uniquement un prestataire de service, agissant sur un point bien spécifique du film. Nous rentrons plus étroitement dans son processus de création. Ici, à *Introvision*, on préfère se considérer comme les co-réalisateurs plutôt que comme simples techniciens des effets spéciaux. Et un producteur ne viendra pas nous donner un demi-million de dollars pour quelques plans furtifs. Il nous donne cette somme pour la séquence entière avec tout ce que cela implique, une équipe, des plateaux, des ateliers. En fin de compte, ce producteur obtient davantage d'images pour ses millions que s'il avait fait appel à un de nos concurrents. *ILM* est réellement une compagnie d'effets spéciaux, mais ce qu'elle fait, vingt autres boîtes américaines peuvent le faire. Il n'y a rien d'unique là-dedans. D'ailleurs, s'il arrive quelque cho-



Peter Kleinov au travail sur les squelettes de *Evil Dead III* : une animation image par image qui sera ensuite intégrée au décor.

SPÉCIAUX



Quatre mini-Bruce Campbell qui s'apprêtent à attaquer l'acteur grandeur nature : un assemblage de quatre plans suivant une méthode "propriété privée" d'Introvision.

se de grave à George Lucas, je ne donne pas six mois d'existence supplémentaire à *ILM*.

La concurrence doit être particulièrement rude dans le domaine des effets spéciaux car, comme vous, les autres compagnies prétendent être les meilleures...

Comme dans toutes les corporations, la concurrence est effectivement rude. Il faut convaincre, se faire une réputation car la plupart des réalisateurs ne font pas de choix précis sur la compagnie d'effets spéciaux qui se chargera de leur film. A part des gens comme Steven Spielberg qui vont systématiquement chez *Industrial Light and Magic*, cinéastes et producteurs se montrent souvent hésitants. Dans la mesure où la collaboration avec tel ou tel cinéaste s'est bien déroulée, nous essayons de le fidéliser. Les règles qui régissent les effets spéciaux ne sont d'ailleurs pas bien différentes de celles des autres métiers : le client revient sur la garantie du rapport qualité-prix.
En général, nous nous entendons parfaitement avec les réalisateurs. Mais il y a quelques exceptions, ceux qui changent d'avis au dernier moment et remettent en question une grande somme de boulot. Il faut faire des compromis pour ne pas tout reprendre à zéro. Il n'y a eu aucun problème avec Sam Raimi, John Milius, Peter Hyams, Bruce Beresford et un tas d'autres.

Comment un réalisateur travaille-t-il avec vous ? Débarque-t-il les mains dans les poches, totalement ignorant de vos possibilités ?...

Pas vraiment. Le réalisateur arrive à *Introvision* avec un story-board du film. On se réunit, on s'arrête sur les dessins pour décider ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. On modifie ainsi certains plans, on les redessine... Si le résultat plait au réalisateur, on signe les contrats. Peu après, nous commençons à construire les éléments de la scène, le décor, les miniatures. Ce n'est qu'ensuite que les comédiens viennent ici, sur notre plateau. Le processus, selon la quantité de travail, prend de quatre mois à un an.

Il arrive qu'*Introvision* s'entende si bien avec des réalisateurs que l'on retrouve votre nom au générique. C'est le cas sur *Evil Dead 3, Army of Darkness* où vous apparaissez en tant que coproducteur...

Nous avons si étroitement collaboré au film de Sam Raimi et contribué à tant de séquences que nous sommes rentrés en participation financière. C'est en fait assez logique. D'ailleurs, *Introvision* va persévérer dans cette voie. Nous préparons actuellement la production de ??????????. dont le réalisateur n'est pas encore désigné. ????????? sera une très grosse production. On recherche des capitaux. Le film conte l'histoire d'une quête, celle d'un gamin qui part à la recherche d'un trésor. C'est en quelque sorte une version futuriste de **L'Ile au Trésor**. Le look de la ville où se situe l'action évoque néanmoins **Métropolis** et **Blade Runner**. Pour nous, le montage de ce film est en quelque sorte un examen de passage. Après, on ne pourra plus nous considérer comme une compagnie d'effets spéciaux comme les autres.

Et concernant *Evil Dead 3*, vous avez donc abattu un travail considérable ?

Oui, un travail considérable et complexe, mais nettement moins dur que sur **Flight of the Intruder**, un film de guerre situé au Vietnam. Là, on devait insérer dans un seul plan plusieurs niveaux optiques : un pour les explosions, un autre pour le feu, plus les comédiens, le décor. Mais c'est nettement plus économique que de reconstituer une bataille en prises de vues réelles. Le travail sur **Evil Dead 3** était plus simple même si des squelettes animés image par image rentraient dans le plan. Le plus compliqué a été d'inclure dans la même image jusqu'à sept ou huit exemplaires de Bruce Campbell ! Pour la scène où il tourne autour de lui-même, nous avons d'abord filmé Bruce seul sur un plateau circulaire, puis de nouveau sur le plateau, mais placé au milieu. L'assemblage des deux plans donnent le Bruce

■ ■ ■



Le cimetière de *Evil Dead III* : bientôt, des squelettes miniatures inspecteront le terrain.




La discrétion, l'une des qualités premières d'Introvision. Ici, le pont factice de *Stand by me*, effet de superposition indécelable à l'écran.



■ ■ ■

Campbell positif dévisageant le Bruce Campbell diabolique. Pour la séquence où il se multiplie par huit à cause du miroir brisé, nous avons assemblé huit plans d'un Bruce Campbell adoptant chaque fois une attitude différente.

Pourquoi ne pas avoir utilisé le système optique de séparation de l'image comme David Cronenberg pour *Faux Semblants* ?

Ce système ne permet pas vraiment l'interaction entre les personnages. Ils peuvent être très proches, mais rarement se croiser ou partager l'action. En toute modestie, le système *Introvision* offre davantage de liberté.

Dans la filmographie de *Introvision*, on trouve des titres assez inattendus. *Rambo III* par exemple. Il n'y a pourtant pas sept ou huit Stallone à l'écran...

Pour la séquence d'escalade, on ne pouvait pas risquer la vie de Stallone. Comme il est de plus sujet au vertige, il a dû grimper un bout de rocher situé à un mètre du sol dans notre studio. Nous avons également pris en main le plan où il bondit alors que tout saute autour de lui. Evidemment, l'explosion a été filmée séparément. Nous avons également travaillé avec Sylvester Stallone sur **Haute Sécurité**, notamment sur des plans où vous avez l'impression qu'il se mélange aux autres prisonniers. C'est une illusion d'optique. La plupart des séquences carcérales ont été filmées dans une véritable prison, dans la zone située entre les cellules. Là, nous n'étions guère utiles. Mais personne ne voulait descendre dans les sous-sols du pénitencier, un endroit sale, puant et extrêmement dangereux. Il fallait que quelqu'un y aille pour mettre en boîte des images et nous l'avons fait. Stallone et les autres comédiens ont donc arpenté les combles du pénitencier sans prendre le moindre risque.

Votre travail au niveau des effets spéciaux consiste ainsi à falsifier la réalité, à tromper le gogo. Moins votre travail est visible, mieux vous vous portez en fait ?

Oui. La plupart des films que l'on prend en charge ne sont pas des films à effets spéciaux. Que ce soit **Miss Daisy et son Chauffeur**, **Stand by Me**, **Rambo III** ou **Karaté Kid III**, on n'a pas affaire à des productions où les effets spéciaux ont la vedette. Les réalisateurs nous demandent d'ailleurs la plus grande discrétion possible. Le spectateur ne doit surtout pas déceler la présence des trucages optiques. Par exemple, je ne pense pas que vous ayez remarqué que le pont de **Stand by Me** et la maison sous la neige de **Miss Daisy** sont des miniatures. La production de **Billy Bathgate** nous a contactés suite à l'absence d'un plan dans le film, le bateau partant pour la haute mer. Dans le domaine maritine, Bruce Beresford nous a demandés un voilier ancien pour **Black Robe**. Cela lui évitait la construction d'un navire du 18ème siècle. Nous venons aussi de terminer **Under Seige** avec Steven Seagal dont les batailles navales sortent de nos studios. Pour **Breaking In**, le réalisateur Bill Forsyth avait besoin d'un avion passant au ras d'une main près d'un aéroport, un plan de trois secondes logistiquement impossible à mettre en place pour lui. Dans un autre film, **The Tower**, nous avons remplacé un immeuble de Los Angeles par un autre. Le réalisateur désirait une tour au look unique, un gratte-ciel futuriste qui n'existe que dans son imagination. A Los Angeles, nous avons repéré l'endroit où il était censé s'élever. Nous avons filmé le quartier sous toutes ses coutures pour, ensuite, y coller notre building. Dans **UHF**, lorsque le héros saisit son Oscar dans une parodie des **Aventuriers de l'Arche Perdue**, tout le décor autour de lui, en fait une grotte miniaturisée, s'écroule. On ne perçoit jamais le décalage entre le personnage et l'environnement. On parvient à ce résultat grâce à la projection sur un écran réfléchissant composé de milliers de petites lentilles qui renvoient la lumière directement à la source.



Une réplique miniature, parfaite dans les moindres détails, de la maison de *Misery*. On dirait une vraie !

Cette technique est donc très différente du classique écran bleu...

Oui, ça n'a rien à voir. Ici, il est question d'images réelles tandis que l'écran bleu est un procédé optique demandant deux éléments séparés : l'acteur filmé devant l'écran et les images que l'on insère. C'est seulement ensuite que l'on combine les deux par impression optique. Avec la technique *Introvision*, vous n'avez pas d'éléments séparés. Vous projetez le comédien dans un décor. Contrairement à l'écran bleu qui n'offre pas une grande autonomie, vous avez ici le loisir



Un squelette grandeur nature, prêt à affronter la résistance menée par le bon Bruce Campbell (*Evil Dead III*).

d'effectuer des travellings, des zooms, tout ce qui est possible dans un plan normal. De plus, le procédé *Introvision* permet un contrôle immédiat sur moniteur vidéo. Le lendemain du tournage de la scène, aux rushes, vous obtenez le résultat quasi-définitif alors que l'écran bleu demande une attente d'au moins trois semaines.

Donnez-nous un exemple précis de l'efficacité du procédé *Introvision*...

Dans le téléfilm **Inside the Third Reich** où Rutger Hauer incarne Hitler, le réalisateur souhaitait reconstituer la Chancellerie détruite par des bombardements alliés lors de la chute de Berlin. Pour la restaurer, nous n'avions que de vieilles photographies en noir et blanc datant de 1936, et il était hors de question pour la production de construire un décor immense. Nous avons donc agrandi les clichés de la Chancellerie, puis nous les avons colorisés à la main. Lorsque le résultat nous a satisfaits, nous l'avons rephotographié en couleurs pour le projeter derrière les acteurs évoluant sur le plateau. Parfois, ce sont des miniatures que l'on utilise ; il s'agit là d'une des spécialités d'*Introvision*. Non seulement les comédiens font partie du décor mais, de plus, ils bénéficient d'une véritable liberté de mouvement. Ils peuvent entrer dans une autre pièce, ouvrir des portes, casser des vitres. L'intéraction avec l'environnement est totale. Pour parvenir à un maximum de crédibilité, nous effectuons souvent de longues recherches. Le directeur artistique et l'équipe de production écument les bibliothèques et ramènent tout ce qui concerne le sujet désiré.

Comme les photos du crash du Boeing abattu par un chasseur soviétique ?

L'avion explose en plein ciel dans ce film coréen, **Korean Air Disaster**. Pour arriver à l'illusion du crash, nous avons réalisé une maquette à grande échelle de l'appareil, réplique que nous avons fixée sur un axe dans le parking d'*Introvision*. Quand l'avion a atteint l'angle voulu, on l'a fait exploser. Ce n'était pas bien compliqué.

Vous est-il déjà arrivé de rater un contrat sur un film important, genre *Terminator 2* ?

Oui, **Total Recall** sur lequel nous avions travaillé lorsque Bruce Beresford devait le réaliser en Australie. Mais la faillite du producteur a tout remis en question. C'est pourquoi Paul Verhoeven et *Carolco* ont choisi *Dreamquest Images*. Malgré les problèmes qu'il ont rencontrés avec le procédé écran bleu, ils étaient convaincus que nous proposions un service moins performant. Paul Verhoeven se basait uniquement sur une technique qui lui était familière, il ne connaissait pas la nôtre. Notre entrevue est néanmoins restée très cordiale.

A *Introvision* rien d'impossible ?

On aime à le penser. Nos seules limites sont celles de l'imagination.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

DANIEL BORENSTEIN

responsable de *VidéoSystem*, société française notamment spécialisée dans les images de synthèse

Spots publicitaires pour *Alcatel*, *Matra*, *Air France*, génériques pour *Les Jeux Olympiques d'Hiver*, *TF1 Sports*, *Jeux sans Frontières*, clips pour Les Garçons Bouchers, les Rita Mitsouko... Le palmarès de VidéoSystem, génie français des images de synthèse et des effets spéciaux numériques, impressionne par la variété de ses applications. Mais en se jetant dans l'aventure de l'imposant *Starwatcher*, parrainé par Ridley Scott et co-réalisé par Moebius, cette compagnie place la barre très haut...

"Pour 15 minutes de synthèse, 2 ans de travail sont nécessaires !"

***Starwatcher* représente un sacré morceau pour VidéoSystem. Pour la première fois, une compagnie française d'effets spéciaux, se lance dans une aventure à l'américaine...**

Oui. **Starwatcher** est un projet très ambitieux dans la mesure où le film se compose essentiellement d'images de synthèse et qu'il comptera par conséquent parmi les plus importants budgets du cinéma français. Sa durée sera de 75 ou 80 minutes. Pour 15 minutes, deux ans de travail son nécessaires. Evidemment, nous ne pouvons nous permettre cinq ou six années de travail continu. C'est impensable. Nous mettons donc actuellement en place une structure unique au monde pour limiter nos délais à deux ans de tournage. Cinquante personnes à temps plein, une soixantaine de nouveaux terminaux d'ordinateurs... On n'a jamais vu ça, même aux Etats-Unis. **Starwatcher** sera une grande première mondiale même si deux ou trois films, notamment une production *Walt Disney*, sont actuellement en préparation. Mais le fait de devancer tout le monde n'est pas un but en soi.

Que pensez-vous du *Cobaye* ? Il marque une étape importante dans la fabrication des nouvelles images, non ?

Ces images de synthèses constituent le bas de gamme. Si **Le Cobaye** avait pu bénéficier d'images de synthèse aussi achevées que celles de **Terminator 2**, alors là oui, le film aurait atteint un autre niveau. Mais il reste du niveau d'un vidéo-game classique. Jamais ce film ne parvient à vous plonger dans un autre monde ; les images sont trop médiocres pour cela. Et puis l'alibi scientifique qui se veut crédible tient un peu du n'importe quoi. En fait, dans **Le Cobaye**, vous trouvez beaucoup de fiction et très peu de science, à peu près 5 %. On ne peut même pas parler de science-fiction dans la mesure où la science-fiction se définit comme un genre spéculatif, une projection dans l'avenir. A *VidéoSystem*, nous connaissons bien **Le Cobaye** pour avoir participé à sa promotion. Informatiquement, les aventures de cet homme dans l'ordinateur n'ont aucun sens contrairement à **Tron** qui avouait franchement son parti pris de délire. Aussi virtuelle soit-elle, la réalité virtuelle demeure tout de même une réalité.

A VidéoSystem, le virtuel, c'est aussi une réalité ?

Nous sommes équipés dans ce domaine. Nous avons même des contrats avec de grandes sociétés françaises dont les implications sont à 100 % militaires. Pour employer un terme de science-fiction, la réalité virtuelle, c'est de la téléportation. Habillé d'une combinaison spéciale, vous pouvez agir sur un objet qui se trouve à des milliers de kilomètres de vous. Il existe une réelle interaction entre vos mouvements et la main mécanique qui les prolonge. Bien sûr, vous visualisez l'environnement que traverse ce "corps à distance" et vous pourrez même bientôt ressentir de manière tactile le contact de l'objet, la rencontre d'un obstacle. Cela peut notamment servir dans le cadre du générateur d'une centrale nucléaire où, évidemment, il n'est pas question d'envoyer qui que ce soit. Actuellement, il existe toutefois des gants à retour de force, qui vous permettent de sentir la présence d'un objet que vous ne tenez pas.

A propos de la synthèse, pourquoi la création de ces images vous demandent-elles une telle durée de fabrication ?

Ces délais assez longs ne sont pas propres aux images de synthèse. Prenez un dessin animé de long métrage genre *Walt Disney*, il nécessite également deux années de travail. Bien sûr, on peut produire à moindre coût et très vite, cinquante minutes en une semaine comme dans les studios japonais. D'ailleurs, concernant les images de synthèse, on commence également à fabriquer des programmes plus rapides. *VidéoSystem* se consacre actuellement à la série *Chipie & Clyde* pour *Canal Plus* ; chaque épisode de six minutes ne demande qu'une semaine de travail. Mais les quantités industrielles viendront plus tard, on n'en est aujourd'hui qu'au stade artisanal

Comment fabriquez-vous ces images totalement artificielles ? Elles nous sont familières, mais leur conception reste un mystère...



***Don Quichotte*, un court-métrage entièrement en images de synthèse. Déjà un classique maintes fois primé.**



Starwatcher : un remodelage du visage humain, un lifting troublant de véracité.



Starwatcher : l'une des premières images. Une richesse picturale évidente.

Le processus de fabrication est assez simple. En gros, il se résume en quatre étapes. D'abord, d'après des plans par exemple, vous fabriquez les contours d'un objet, sa forme. Première étape. Deuxième étape : vous lui donnez une texture, une surface lisse, en bois, au choix, répartie sur plusieurs zones. Il s'agit là de la mise en couleurs. Puis on en arrive à l'animation, à la déformation de l'objet, à son déplacement dans l'espace selon ce que vous voulez obtenir. Dernière étape, la plus cinématographique, l'éclairage des images et le positionnement de la caméra dans le cadre créé, laquelle caméra peut se déplacer à sa guise. C'est seulement après que l'ordinateur se charge du "calcul des images". Vous lui donnez la masse des informations qui vous ont été nécessaires jusque là et, en échange d'un peu de temps, il vous sort des images de synthèse. Mais il faut aussi voir dans ce processus le fait que vous fabriquez les images indépendamment les unes des autres. D'un côté, vous produisez une silhouette humaine, de l'autre une voiture, un décor. Le programme final vous assemble tout cela. C'est assez similaire au dessin animé ; vous animez indépendamment en trois dimensions les personnages, les bribes de décor, et la machine se charge de regrouper dans la même image tous les éléments de sa composition sans aucune perte de qualité.

Comment un réalisateur peut-il déplacer sa caméra, mettre en scène en somme ?

La caméra est en fait "attachée" à la souris de l'ordinateur. Grâce à une fenêtre, vous visualisez aussitôt ce qu'elle cadre, ses déplacements. Le réalisateur bénéficie d'une totale liberté ; il peut tout faire, y compris des déplacements de caméra impossibles dans la réalité. C'est cette autonomie qui a rendu pendant quelques années les images de synthèse imbuvables : ça bougeait dans tous les sens, ça ressemblait plus à des montagnes russes qu'à autre chose. Vous aviez l'impression qu'un cinéaste avait jeté une caméra en marche depuis un avion. Maintenant qu'on s'est bien amusé, on se calme un peu de ce côté-là.

***Starwatcher* étant en préparation, VidéoSystem va probablement connaître un développement important ?**

Vidéosystem est depuis quinze ans une compagnie de post-production vidéo. Nous sommes actuellement les premiers dans ce domaine en France. En se lançant dans l'aventure de **Starwatcher**, Alain Guiot a considérablement développé notre secteur images de synthèse, des images qui, il y a seulement trois ans, servaient essentiellement aux génériques de télévision. Nous avons d'ailleurs fait l'habillage de *TF1*, quelques trucs pour *Antenne 2* et *La 5*. Pour le cinéma, nous avons travaillé sur **Gawin, A quoi tu Penses-tu ?, L'Oeil qui Ment, La Légende** de Jérôme Diamant-Berger actuellement en tournage... Depuis environ un an, des tas de films français incluant des effets spéciaux numériques, par ordinateur, sont en préparation. Mais vu le nombre minuscule de films impliquant des trucages optiques ou numériques produits en France, nous manquons d'expérience. Nous apprenons, nous balbutions tandis que les Américains emploient, dans ce domaine, la force brute. Nous mettons en pratique des techniques plus malines que les leurs et qui permettent d'économiser du temps, de l'argent. J'ai, par exemple, un ami d'*Industrial Light and Magic* qui a travaillé sur la séquence de **Terminator 2** où T 1000 bondit dans l'hélicoptère sous sa forme liquide. Ces 22 secondes lui ont demandé 5 mois de travail ! C'est vraiment une méthode à l'huile de coude. Le producteur met un paquet de dollars sur la table et on fonce. En France, on n'a pas de pétrole mais on a des idées ! Plutôt que de se fatiguer, nous imaginons des applications plus pratiques, plus rapides.

Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD**

Effets spéciaux numériques pour le clip frappadingue des Garçons Bouchers, "La Lambada, on n'aime pas ça".



Images numériques pour l'univers coloré et psyché des Rita Mitsouko (clip "Hip Kit").



L'Oncle Les (Ian Watkin) contemple le boulot abbatu au hachoir. Un travail de titan !

RICHARD TAYLOR

responsable des effets spéciaux sur BRAIN DEAD

Venu de la télévision et de la publicité, Richard Taylor est le roi du système D gore. Avec peu de moyens mais une imagination fertile, ce Néo-Zélandais peut surpasser les Américains dans l'une de leurs spécialités. *Brain Dead*, le film le plus gore de la création, lui offre la possibilité de battre tous les records en matière de mutilations, giclées de sang et autres découpages en rondelles à la tondeuse à gazon...

"Pour la scène finale, le débit est de six litres de sang à la seconde !"

Dans le domaine des effets spéciaux gore, *Brain Dead* semble désormais imbattable. Vous avez dû trimer comme une bête pour en arriver là ?

Il y a quatre ans, Peter Jackson avait commencé à bosser sur **Brain Dead** mais, faute de financement, avait tout arrêté pour se consacrer aux **Feebles**. Nous nous sommes ensuite remis au boulot sur **Brain Dead** en nous réunissant dans une maison quatre mois avant le début du tournage. Là, nous avons étudié dans le moindre détail tous les effets spéciaux d'après le scénario. Quand nous sommes arrivés sur le plateau, nous avions un classeur avec toutes les séquences gore techniquement décortiquées. A chaque assistant que j'ai engagé, j'ai de nouveau scrupuleusement expliqué la fabrication des effets spéciaux. Nous avons rarement dévié du travail de départ et seulement deux scènes ont sauté au montage. Peter Jackson n'aime guère dépenser de l'argent pour des choses qu'on ne retrouve pas dans la copie définitive, mais là on devait le faire, notamment pour les plans où un chien et un chat étaient collés l'un à l'autre. Cela n'avait aucun rapport avec le restant de l'histoire.
Toute la période de préparation fut plaisante, mais dès que le tournage a débuté, cela a été une autre paire de manches. Systématiquement, on finissait les journées couverts de sang de la tête aux pieds. Toutes les deux heures, il fallait nettoyer car les gens n'arrêtaient pas de déraper dans l'hémoglobine. Pour éviter les glissades, nous avons creusé un trou d'évacuation dans le plancher. Cela permettait également de récupérer le sang. Il faut dire que pour la séquence finale, le débit est de six litres de sang à la seconde ! Nous étions seulement neuf à travailler sur les effets. La plupart de mes assistants ne connaissaient d'ailleurs pas grand chose au métier avant de rejoindre l'équipe. Mais la motivation et l'enthousiasme les ont fait progresser très rapidement.

Et vous alliez le chercher où tout ce sang ? Dans les laboratoires médicaux, dans les hôpitaux, dans les abattoirs...

Nous l'avons fabriqué par nos propres moyens, à l'aide de sirop doré teinté grâce à des colorants jaunes et rouges souvent utilisés en cuisine. Nous y avons aussi ajouté un adoucisseur pour lessive afin de lui donner un aspect quelque peu luminescent et changer sa densité. C'est plus photogénique à la caméra. Pour la viande, nous n'en avons utilisé de la vraie qu'une seule et unique fois, lors la séquence du chien. Elle venait des abattoirs, mais elle puait tellement qu'elle m'a rendu malade et qu'il a fallu trouver une autre solution. C'est ainsi que nous avons fait bouillir du latex avec de la soude. Bien coloré, le latex gonflé fournissait des intestins et des tripes très crédibles.

Et les comédiens, ils étaient heureux sur le tournage ?

Ils vivaient un vrai cauchemar ! Quand on les interroge, ils restent modestes là-dessus, mais ils ont réellement morflé. Tous les jours, on les aspergeait de sang et l'adoucisseur leur faisait horriblement mal aux yeux. A chaque pose, dès qu'ils s'éloignaient de la chaleur des projecteurs, le sirop à base de sucre liquide se desséchait pour coller aux vêtements et au corps. Il fallait leur balancer de l'eau pour que le sang paraisse de nouveau fluide, coulant. Vraiment insupportable ! Les femmes souffraient deux fois plus car les chemises se fixaient littéralement à leur poitrine. Et, évidemment, elles ne pouvaient pas se déshabiller. Il fallait continuer. Idem pour les petites culottes qu'elles devaient garder malgré l'inconfort ! Le port des lentilles spécialement fabriquées en Australie pour **Brain Dead** fut également un véritable calvaire pour les comédiens. Quand ils les retiraient, leurs yeux étaient injectés de sang !

Comment vous êtes-vous organisé pour parvenir à surmonter le challenge que constituait la profusion d'effets gore ?

Dans la façon dont il a été fait, **Brain Dead** est un film très inhabituel pour la Nouvelle-Zélande. Il y avait deux équipes, celle des effets spéciaux gore, des monstres, la mienne, et celle des prothèses, des maquillages, un département complètement différent dont s'occupait Bob McCarron. Bob s'est chargé de la fabrication de centaines de prothèses, des bras, des jambes, des têtes, moulées en Australie puis transportées en Nouvelle-Zélande. A l'aide de deux ou trois assistantes, Maudry Hemly a appliqué les prothèses sur les comédiens et figurants. Le maquillage de certains morts-vivants demandait jusqu'à cinq prothèses.



Void (Ian Watkin) passe à la tondeuse à gazon. Une version gore du "manège enchanté" !



Un zombie fraîchement déterré : un visage sain qui dégage une immense spiritualité !

Et le réalisateur, Peter Jackson, dans ce chantier ? Il piaffait, il gueulait, il s'impatientait ?

Etonnamment, non. Dès le début, Peter savait exactement ce qu'il voulait. Grâce à des croquis, il visualise tout. Psychologiquement, vous êtes donc prêt à satisfaire toutes ses exigences. Peter Jackson appréhende parfaitement les effets spéciaux. Donc, s'il vous demande quelque chose, c'est ce quelque chose qu'il faut faire. Il utilise son temps et le vôtre à bon escient. Il se montre toujours réfléchi, calme, reste disponible, et ne perd jamais son sang-froid, ce qui représente un exploit. Grâce à lui, **Brain Dead** s'est fait facilement, non parce que la tâche était aisée, elle était en fait particulièrement complexe, mais parce que l'ambiance sur le plateau était excellente. Peter Jackson adore tourner des films, ça se vérifie tous les jours sur le plateau. Certains effets spéciaux demandaient beaucoup d'ingéniosité et de courage, mais Peter n'exige jamais des autres ce qu'il se refuse à lui-même.

Est-il vraiment possible de s'amuser sur un tournage pareil ? Tout ce sang, ces comédiens littéralement collés au plancher...

Bien sûr et heureusement. On était parfois un peu stressé mais, la rigolade, c'était tous les jours. Je n'avais jamais connu un plateau aussi jovial, aussi plaisant. Les comédiens principaux n'arrêtaient pas de se bidonner, de plaisanter. Peter Jackson s'amusait beaucoup aussi. Par contre, sur **Les Feebles**, c'était différent, drôle certes, mais nettement plus dur. Un film intéressant mais un véritable cauchemar technique ! Pour en revenir à **Brain Dead**, tous les gars des effets spéciaux sont copains dans la vie. C'est une grande famille. A Wellington, l'industrie cinématographique se limite à peu de choses ; on se connaît tous très bien. Les gens font donc de gros efforts pour rester amicaux, plaisants. C'est essentiel.



Le zombie Void tâte peu délicatement du râteau !

Vos effets spéciaux versent allégrement dans le burlesque, notamment la séquence digne des Monty Python où un curé perd tous ses membres les uns après les autres...

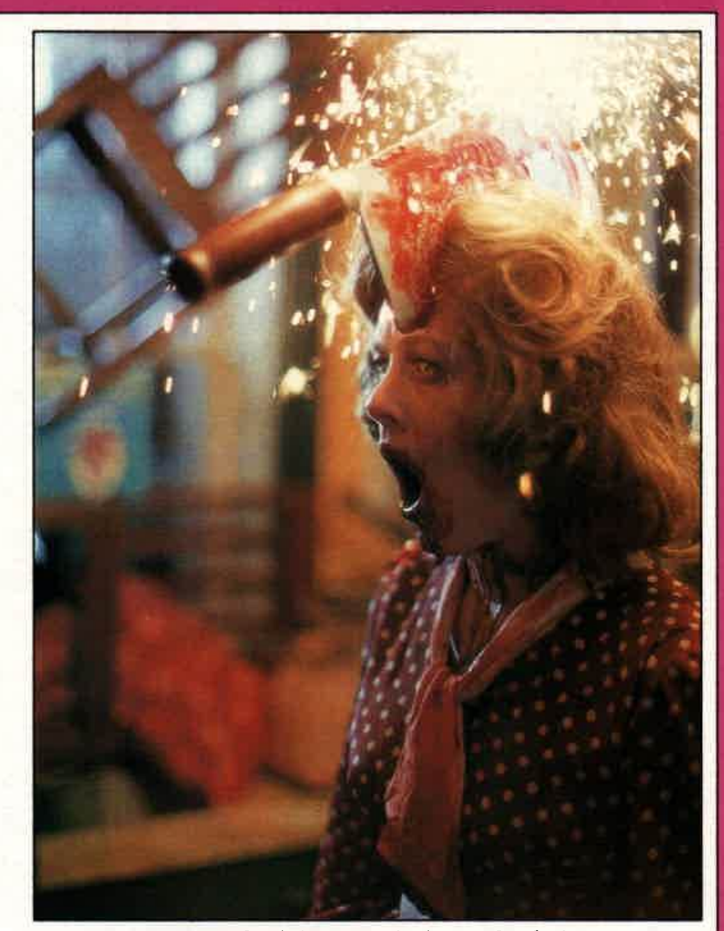
Il s'agit là de l'effet spécial le plus simple du monde. En commençant à travailler sur **Brain Dead**, nous avons pris la décision de ne pas réinventer la roue, de ne pas tenter d'innover au niveau technique, mais de se tenir aux bonnes vieilles méthodes utilisées depuis cent ans. Nos effets spéciaux sont donc le fruit de combines séculaires : marionnettes, corps à demi-dissimulés ou enterrés, faux membres... Nous avons donc tourné l'amputation intégrale d'un type de tous ses membres en une nuit, excepté un détail d'une demi-seconde lorsque la tête voltige, atterrit sur l'évêque, et le mord. On tournait dans un vrai cimetière et la tête coupée était si humidifiée par le sang que je l'ai mise près d'une lampe pour la sécher. Je l'ai laissée là un moment. Lorsque je suis revenu, elle avait disparu. Une tête de 1.000 dollars ! Et il nous restait encore quelques plans à mettre en boîte ! En pleine nuit, à quatre heures du matin, on ne pouvait guère en fabriquer une autre ; nous avons donc appelé la police. Mais les flics ne nous prenaient pas au sérieux. Au bout d'un bon moment, j'ai cependant réussi à les convaincre. La



Le rat-singe exposé au zoo, un animal féroce par qui le virus est diffusé. A droite, Peter Jackson, le réalisateur, s'occupe de l'animation image par image.



Peter Jackson, fin connaisseur en matière de mutilation et de viande saignante, conseille un malheureux sur l'art de pédaler dans le vide.



Mandy (Tina Regtien), un hachoir en pleine poire. Un trucage simple mais toujours efficace.

police s'est résolue à patrouiller dans les environs et a fini par retrouver la tête manquante dans les mains d'un ivrogne. Le lendemain, notre histoire était dans tous les journaux !

Dans le genre délirant, l'effet de l'infirmière qui ne cesse de perdre la tête, au sens propre, n'est pas mal non plus...

Encore un effet très simple. Il se décompose en une large palette de techniques : prothèses, marionnettes, faux thorax porté par la comédienne pour qu'elle puisse courir. On savait exactement quel effet utiliser pour tel ou tel plan. Pas moyen, donc, de gaspiller de l'argent sur des trucs inutiles. A cause du nombre important d'effets spéciaux, Peter Jackson a décidé de faire travailler deux équipes côte à côte et en même temps. Mais en fait, il n'y avait qu'une seule équipe divisée en deux et travaillant sur des effets différents. Je devais donc cavaler comme un fou d'un plateau à l'autre et aménager mon emploi du temps. Nous avions ainsi choisi de construire les monstres dans une matière plus dure que la traditionnelle mousse de latex qui est très fragile. Ce qu'elle gagne en solidité, cette matière le perd en maniabilité. On demandait donc aux marionnettistes d'actionner très énergiquement des manettes qui contrôlaient par exemple l'ouverture des mains du monstre final. Très sollicités, les câbles cassaient souvent. Mais bon, à part ces petits détails, nous avons eu de la chance.

Parlons de la fille crucifiée au mur avec une ampoule qui lui illumine l'intérieur du crâne !

Je suis très heureux de cet effet d'autant plus qu'il a déjà été fait auparavant, très bien fait d'ailleurs, et pour des dizaines de milliers de dollars dans **Les Aventures de Jack Burton**. Au départ, cela m'inquiétait car, sur



L'équipe des effets spéciaux au grand complet autour du bébé zombie. A l'extrême gauche, Ricahrd Taylor.



Le curé kickboxer. Zombie comme les copains !

Brain Dead, nous n'avions pas les mêmes moyens, mais l'effet devait néanmoins être aussi crédible que possible. Pour créer cette tête, nous avons adopté de nouveaux matériaux, comme une silicone claire qui donne l'illusion d'une peau à la texture extrêmement fine sur laquelle nous avons peint de petites veines. Grâce à un mécanisme rudimentaire, les yeux et la bouche pouvaient bouger.

Clou de *Brain Dead* : le bébé. Vous n'y allez pas de main morte avec lui. Il reçoit un maximum de coups, y compris une balançoire en plein dans les gencives...

Brain Dead sort deux ans après **Total Recall** où vous avez cet incroyable bébé entièrement articulé. Difficile de rivaliser. Pour à peine 8000 dollars, nous devions fabriquer un nourrisson qui puisse se tenir près des comédiens sans choquer le regard. Pour qu'il puisse accomplir tous les gestes prévus, nous avons dû en fait construire sept bébés zombies, chacun étant prévu pour des mouvements bien précis. Trois d'entre eux sont des marionnettes mécaniques. Le premier possède un visage très expressif, articulé grâce à des câbles. Il y a encore ceux que nous appellions "les cascadeurs idiots". Fabriqués à partir d'une matière très malléable, ils servaient uniquement pour les chutes, les impacts violents. Les effets passent bien à l'écran. Par contre, je ne suis pas vraiment satisfait du dernier bébé, en fait un enfant de trois ans dans un costume pas assez perfectionné à mon goût. Du coup, la présence du gamin est décelable ; le public le remarque. Là, nous avons manqué de temps et d'argent, malgré le fait que nous ayions accepté de réduire nos salaires pour que le film bénéficie du maximum de dollars.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



La monstreuse parade : La Torche Humaine (Lee Arenberg), Le Crapaud (Tim Burns), Le Cow-Boy (John Hawkes), les siamois Julie & Ernie (Megan Ward & Michael Stoyanov), La Grande Femme à barbe (Vincent Hammond) et Le Lombric (Derek McGrath). Une belle brochette de créatures inédites à l'écran.

HIDEOUS MUTANT FREEKZ



Réalisateur :

ALEX WINTER

Immensément populaire aux Etats-Unis pour les comédies branquignolesques (et fantastiques) **Bill and Ted's Excellent Adventure** et **Bill and Ted's Bogus Journey**, Alex Winter est à 27 ans un vétéran. Danseur à quatre ans, il donne tout gosse la réplique à Vincent Price dans le musica *"Oliver"*. Vampire dans **Génération Perdue**, Alex Winter se risque aujourd'hui, des deux côté de la caméra, au fantastique mordant, paradoxalement moral, et ne respectant pas la quiétude cotonneuse d'Hollywood...

D'où vient ce film étrange qu'est *Hideous Mutant Freekz* ? Jusqu'à présent, on vous connaissait en tant que comédien...

Tom Stern et moi essayons de monter ce film depuis la fin de nos études universitaires. Cela fait maintenant huit ans que nous traînons le projet d'un producteur à l'autre. Pendant toutes ces années, nous nous sommes fait la main sur des vidéo-clips, des comédies pour la télé, des courts-métrages, des spots publicitaires...

Et, aujourd'hui, vous parodiez méchamment le bon vieux *Freaks* de Tod Browning...

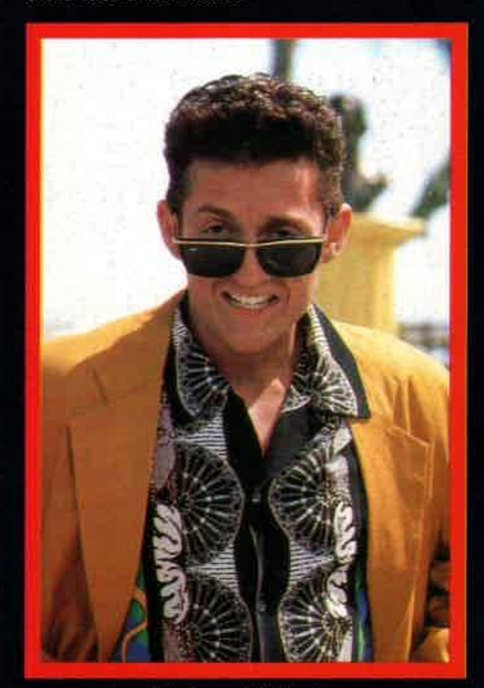
Non, pas du tout. **Freekz** n'a rien à voir avec le film de Browning. C'est une comédie noire concernant un jeune comédien vaniteux pris au piège d'un scientifique qui le transforme en monstre et l'enferme avec d'autres créatures franchement pas belles. En devenant leur leader, il devient aussi quelqu'un de meilleur. Finalement, il sera leur libérateur. **Freekz** est donc un film très moral même s'il ne se prend pas trop au sérieux. A vrai dire, ici, même la morale ne tourne pas rond. Je ne pense pas que l'humour de **Freekz** soit conforme à celui de la majorité des films américains qui sont si doux, si gentils. Je préfère davantage le punch, l'humour noir, mordant. A mon avis, l'Amérique a besoin de coups de pied au cul. En tournant ce film, j'espère y contribuer.

■■■

■■■

Un comédien qui interprète un autre comédien, cela amène presque inévitablement à l'auto-critique...

Incarner un salaud est très amusant. Je m'amuse à égratigner au passage le vernis hollywoodien. Bien sûr que je moque de mes propres travers, de ma carrière. Comme moi, Ricky Coogan connaît la notoriété en tournant des comédies débiles destinées aux adolescents. Là, je ne peux que plaider coupable. Qu'est-ce qui peut survenir à un comédien qui entre à Hollywood dès son plus jeune âge ? Il perd son amour propre et soigne son ego, il y travaille même beaucoup, trop longtemps, en totale rupture avec la réalité. **Freekz** évoque cet aspect de la vie d'un comédien. Je n'ai pas vraiment été élevé à Hollywood ; je viens de la scène new-yorkaise. Mais il était primordial d'identifier Ricky Coogan à Hollywood car Hollywood est un endroit presque dépourvu de culture. Toutes les industries du spectacle sont des cloîtres, surtout quand un enfant y grandit. Il ne fréquente pas d'écoles classiques, reçoit une éducation différente de celle des autres enfants. Au bout du compte, cela donne un "freak", un petit monstre comme Ricky. Le savant fou du film perçoit ce "monstre" en lui et ne fait que le ramener à la surface en le transformant. Ricky fait alors face à lui-même.



Alex Winter est Ricky Coogan, une vedette égocentrique.

Pourquoi deux metteurs en scène au générique de *Freekz* ? L'un pour les comédiens, l'autre pour les effets spéciaux ?

Non, Tom Stern et moi travaillons ensemble depuis l'université. Nous fonctionnons dans le même sens, comme un couple de comiques. Quand nous écrivons un scénario ensemble, les idées fusent, s'entrechoquent, et on obtient ainsi un manuscrit plus dense, plus riche. Devant moi-même interpréter le rôle principal de **Freekz**, Tom Stern m'a naturellement été d'un grand secours, mais pas en tant qu'assistant, en tant qu'égal. Un comédien demeure dans le monde de son personnage. Sur un plateau, il passe le plus clair de son temps à se concentrer ; par conséquent, il est forcément frappé d'une sorte de myopie. Il ne pense pas aux éclairages, au son, à tous les détails qui demandent eux aussi une grande attention de la part du metteur en scène. Comment concilier ces deux fonctions ? Tout simplement par un travail bien préparé durant la phase de pré-production, des répétitions plusieurs semaines durant. En prévoyant tout, en planifiant tout, on se libère d'un côté pour mieux se consacrer à l'autre aspect du travail.

Et vous en rajoutez encore dans les difficultés en portant un épais maquillage de monstre !

Tout gosse, je me tartinais le visage avec du latex. Je me métamorphosais en vieille bonne femme, en centenaire. Pour mes films universitaires sur lesquels travaillait aussi Tom Stern, je portais encore des masques. Et j'ai aussi porté un maquillage de vampire pour **Génération Perdue**, une peau ridée de grand-mère pour **Bill and Ted's Bogus Journey**. J'ai donc l'habitude des coups de pinceaux, des prothèses, et cela ne m'a pas gêné outre mesure de me transformer en monstre de dessin animé, en créature du magazine satirique *Mad*, avec des yeux immenses, une bouche déformée, de gigantesques oreilles en feuille de choux et des pustules purulentes partout.

Les autres Freekz sont-ils du même tonneau : beaux, séduisants, clignant de l'oeil et faisant craquer les filles...

Totalement ! Vous avez un croisement entre un homme et un lombric, un vrai cow-boy, c'est-à-dire un homme-vache avec de magnifiques mamelles... Ernie et Julie sont mes préférés. L'un est un ignoble phallocrate, l'autre une féministe ardente, mais ce sont des siamois. Ils sont collés l'un à l'autre mais se détestent cordialement. Ils ne cessent jamais de se chamailler, exactement comme les Trois Stooges ! Pour couronner le tout, je me transforme à la fin en machine à tuer géante qui doit combattre d'autres monstres titanesques, très inspirés des dessins animés. D'ailleurs, **Hideous Mutant Freekz** est volontairement grotesque, absurde. Je suis un grand fan des Monty Python, de leur humour noir, un peu malsain. Je souhaite que mon film soit ainsi : drôle, noir et un peu glauque.

Propos recueillis par **Emmanuel ITIER**
(traduction : **Margaux MURRAY**)

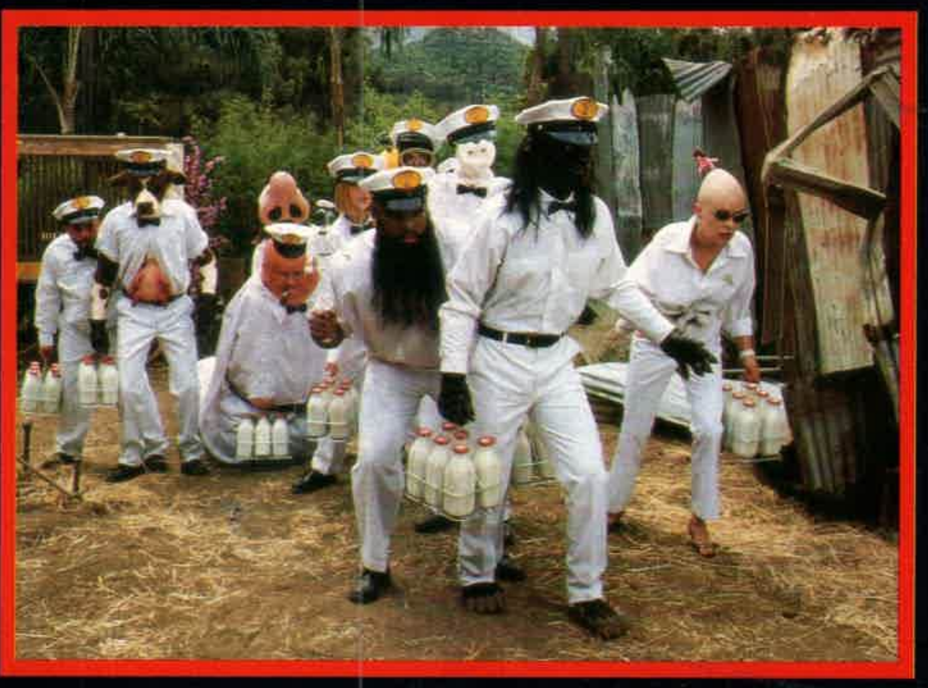
Maquilleur

SCREAMING MAD GEORGE

Le plus fou et le plus japonais des maquilleurs américains. Musicien punk, peintre surréaliste, sculpteur illuminé et plasticien tordu, Screaming Mad George porte à merveille un patronyme délirant. Passé à la postérité pour la partouze gélatineuse de **Society** et les légo-humains de **Réanimator 2**, coréalisateur du bondissant et kitsch **Mutronics**, Screaming Mad George évoque l'étrange ménagerie de **Freekz**...

Vous devenez un interviewé régulier de la revue. Quatre mois après *Mutronics*, vous revoilà avec *Hideous Mutant Freekz*...

En fait, ma participation à **Freekz** remonte à loin. Les deux réalisateurs, Alex Winter et Tom Stern, m'ont entretenu de leur projet longtemps avant d'entamer la production. Tandis que nous parlions, j'ai gribouillé des esquisses de monstres. Au fur et à mesure que leurs descriptions se peaufinaient, j'ai mieux cerné les créatures du film. Dès que le financement est venu de la *Fox*, les metteurs en scène ont considéré que la charge de travail, vu le nombre de maquillages, serait trop lourde pour moi seul. Ils ont alors contacté deux nouvelles recrues, Tony Gardner et Steve Johnson, qui se sont basés sur mes travaux pour avancer le leur. Toutefois, Steve Johnson a pris pas mal d'initiatives par rapports à mes dessins. Je considère que ses monstres sont d'ailleurs les plus intéressants du film.



Les monstres déguisés en laitiers tentent une percée vers la liberté. En vain !

Alex Winter sous le maquillage d'un Freekz. Ricky Coogan dévoile là sa vraie nature.

Ce n'est pas un peu frustrant ?

Bien sûr, surtout que la production a choisi pour moi les monstres que je devais faire. Il en a également été ainsi pour Tony Gardner et Steve Johnson. Un personnage, l'homme-lombric, me motivait particulièrement, mais c'est Tony Gardner qui s'en est chargé. Dur dur de ne plus avoir le choix après avoir tout conçu. L'expérience de **Réanimator 2** fut similaire. Mais n'allez pas croire que nous nous tirions dans les pattes en permanence. Sur le plateau, chacun se consacre à ses propres monstres. On n'a ni le temps, ni besoin de s'occuper des autres. En fait, nous sommes copains et il n'y a jamais eu de problèmes entre nous. J'étais tout simplement déçu de la décision de la production, mais peut-être a-t-elle eu raison. Un seul maquilleur, cela aurait donné un style unique, alors que toutes ces créatures réclamaient une certaine diversité d'inspiration.

Quelles différences faites-vous entre un Freekz et un monstre de facture courante ?

Les Freekz sont proches des hommes, humanoïdes. Ils sont très différents des costumes que j'ai pu construire pour **Mutronics** par exemple, ou des créatures entièrement mécanisées de certains films. J'ai un peu oublié mon style habituel, à la Dali, pour ce film. Je me suis plutôt inspiré de certains illustrateurs, comme Brian Troud qui dessine souvent des gens difformes jusqu'à la caricature. Un de mes Freekz, Nosy, arbore un nez gigantesque. Vous le regardez de profil et vous ne distinguez que son appendice nasal. Dans le genre, Le Crapaud n'est pas mal non plus. Il s'agit d'un Noir entièrement recouvert de verrues, partout, sur le visage, les mains. Tous les jours, durant les séances de maquillage, il fallait placer les verrues exactement aux mêmes endroits. Sinon, bonjour les raccords et les gueulantes des réalisateurs.

Vous ne torturiez pas un peu les comédiens qui incarnent les Freekz, par hasard ?

Celui qui joue le Crapaud n'avait qu'à se lever plus tôt, s'asseoir dans l'atelier de maquillage et s'endormir pendant que nous nous occupions de son cas. Par contre, Nosy a souffert le martyr. Il portait une véritable tête de carnaval mais en beaucoup plus lourd. Elle était bourrée de fils, de câbles, d'appareillages entremêlés nécessaires à la radiocommande des yeux, des sourcils, du nez... Entre les prises, il n'avait évidemment pas le droit de la raccrocher au vestiaire. En cours de tournage, nous avons tenté de l'alléger un peu mais j'avoue qu'il en a vraiment bavé ! J'ai aussi mis à contribution deux nains pour un couple de monstres un peu particuliers, des globes oculaires coiffés d'un chapeau de rasta. Et leur iris parle grâce à une télécommande. Evidemment, on demandait aux nains de courir dans tous les sens, avec un poids appréciable sur les épaules.

En matière de torture, avez-vous découvert des méthodes inédites ?

J'ai fait fondre un type après avoir expérimenté diverses méthodes de liquéfaction. Généralement, on utilise de la cire qui coule sous l'action de l'air chaud. Classique. Mais là, je m'y suis pris différemment, grâce à un mécanisme actionné par neuf marionnettistes. La peau se tend, le visage suinte et la tête commence à couler sur le sol, comme du fromage sur une pizza. Un effet stressant car, en cas d'échec, il fallait tout reprendre à zéro. Une journée de travail foutue ! Mais cette liquéfaction, réussie du premier coup, nous a comblés de bonheur.

Propos recueillis par **Emmanuel ITIER**
(traduction : **Margaux MURRAY**)



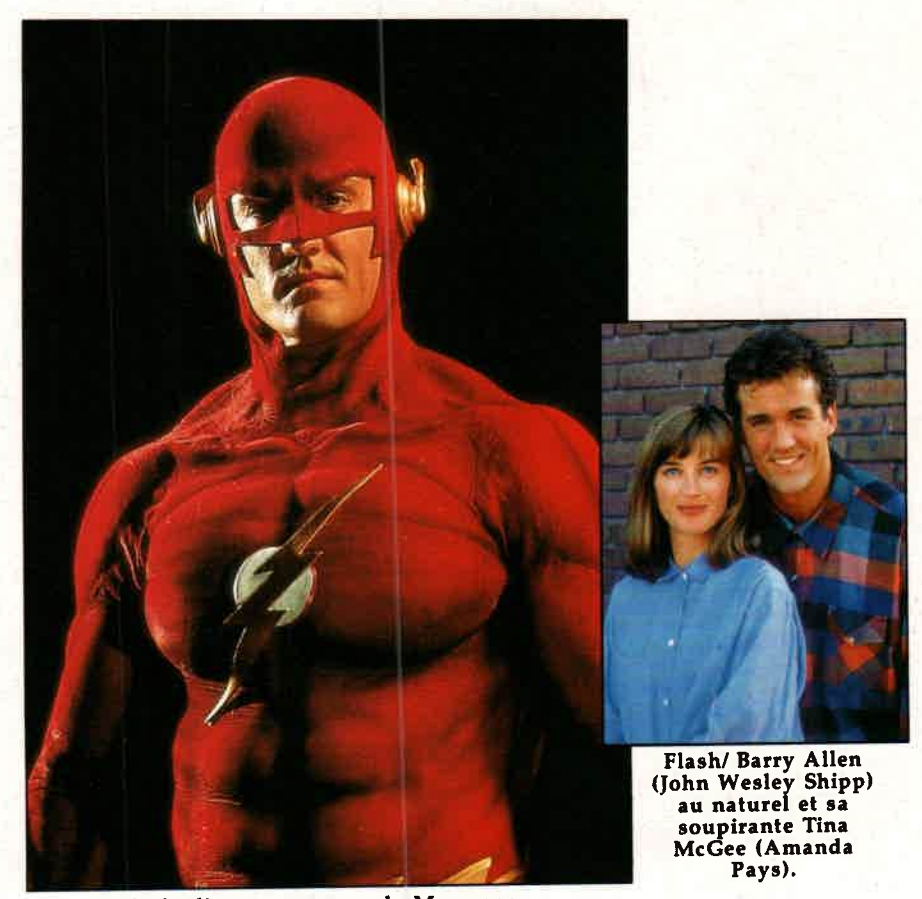
Randy Quaid est Elijah Skuggs, le dément qui désire transformer la planète en parc à mutants.



FLASH

Sur *TF1*, tous les mercredis à 13 h 30, le héros supersonique Flash prouve que les porteurs de masque au service de l'Oncle Sam ne sont pas tous aussi séniles que le pourtant jeunot Superboy...

Christopher Reeve et Michael Keaton vous le confirmeront : interpréter un super-héros n'est pas une sinécure. Une panoplie ne s'enfile pas comme une douillette paire de charentaises, une panoplie se supporte, s'endure heure après heure, jour après jour. Comme ses camarades de jeux, Superman et Batman, John Wesley Shipp peut lui aussi vous le certifier ; sur le tournage de **Flash**, il sue sang et eau. Mais la défense de la veuve et de l'orphelin mérite bien une certaine abnégation, un petit sacrifice de sa délicate personne. *"Jouer pareil personnage aurait plutôt tendance à vous envoyer au lit avec de la fièvre. Porter ce costume, c'est comme enfiler un pantalon humide. La peau ne respirant pratiquement pas, vous transpirez abondamment. Posez simplement un doigt sur le costume et il en sort de l'eau. Bien sûr, des types tentaient de me sécher entre les prises mais, la plupart du temps, je déambulais sur le plateau dans une tenue quasi-mouillée. Et, bouquet final, les tournages de nuit me gelaient des pieds à la tête"*. Mais il est endurant, solide, John Wesley Shipp, fils de pasteur, formé à l'école du théâtre et de la télévision. Normalement compressé dans un costume impeccable, il décroche un Emmy, Oscar du petit écran ricain, pour le soap indigeste ***Santa Barbara***. Mais, déjà, personne ne se souvient de sa présence, entre deux bestioles emplumées ou glaireuses, dans **L'Histoire sans Fin II**.



Flash, digne successeur du Messager des dieux gréco-romains, Mercure.

Flash/ Barry Allen (John Wesley Shipp) au naturel et sa soupirante Tina McGee (Amanda Pays).

Aujourd'hui en France, soit un an et demi après sa *première* américaine, la série ***Flash*** prouve que John Wesley Shipp est un comédien, un vrai, qui parvient, et ce n'est pas une mince affaire, à se distinguer au rayon des gros bras du redressage de torts. Un jeu décontracté, un humour persistant, du flegme (c'est rare chez les Américains), une forme physique propre à satisfaire les téléspectatrices les plus regardantes dans le détail, le collant qui révèle une fâcheuse tendance à porter du mauvais côté... Bref, John Wesley Shipp s'en tire plus qu'honorablement, autant dans le rôle du laborantin Barry Allen que dans celui de Flash. Barry Allen, qui est à Flash ce que Clark Kent et Bruce Wayne sont à Superman et Batman, subit, à l'instar de Spiderman, une forte dose de rayons X, Y ou Z et se retrouve nanti de super-pouvoirs difficiles à dompter dans un premier temps. Barry court pour prendre le bus, rate le coche et atterrit à des kilomètres plus loin. Chez lui, il fait le ménage et ses chaussures prennent feu tellement sa vitesse dépasse le seuil de tolérance des semelles. De cette tare, Barry Allen tire avantage lors de l'assassinat de son frère. Instantanément, il devient Flash, justicier débonnaire, moins crispé que Superman.

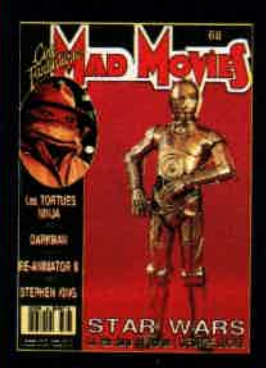
"Au départ, je craignais que Flash soit à l'image des autres héros de bandes dessinées que la télévision s'est appropriée, surtout le Batman des années 60. Je n'avais vraiment aucune envie de camper un super-héros transparent, sans épaisseur et passablement ringard. Mais, en parcourant le script de Paul de Meo et Danny Bilson, je me suis immédiatement aperçu que Flash serait radicalement différent. Leur manuscrit impliquait des sujets intéressants, une émotion vraie qui pouvait donner un produit sophistiqué, à la fois destiné aux enfants et aux adultes". John Wesley Shipp ne croit pas si bien dire. Au premier coup d'œil, le speedé ***Flash*** gravite à des années-lumière d'une bouse comme ***Superboy***, version hamburger rance des pires japoniaiseries. Non, ***Flash***, c'est une série grand standing, un budget assez considérable d'un million et demi de dollars par épisode, des méchants assez fous (Le Charlatan interprété par un Mark Hamill survolté, le Spectre et ses dispositions pour l'électronique, un homme invisible voleur de toxine, un ninja, Beaugarde Lesko, ce super-dealer inventeur du "Paradis Bleu"...). ***Flash***, sans niaiserie, contournant l'obstacle du second degré lourdingue, bénéficiant de metteurs en scène moins fonctionnels que d'usage, sort tout simplement du lot.

"Etant gosse, je ne connaissais absolument pas les bandes dessinées "Flash". D'ailleurs, j'ai toujours pensé qu'un comédien avait à connaître de son personnage uniquement ce que le scénario impliquait. Lire tous les comics du Flash ne m'aurait servi à rien. Toutefois, lorsque les créateurs de la série, Danny Bilson et Paul de Meo, m'ont procuré quelques unes de ces bédés, je les ai lues, davantage par curiosité que par intérêt". Vraiment contrariant ce Wesley Shipp. Généralement, un comédien interprétant un super-héros, a systématiquement dévoré, du berceau au campus, la collection complète des aventures de son personnage, n'est-ce-pas Mr. Keaton ? *"Les bandes dessinées m'ont simplement appris que Barry Allen était un super-héros sans peur et sans reproche, un type net, sans le moindre problème. Pas la moindre zone d'ombre dans son horizon. Danny Bilson et Paul de Meo ont, heureusement, introduit dans la série un élément inédit, un conflit familial entre le héros et son frère et son père, deux flics des rues formés à la dure. Lorsque Barry acquiert ses super-pouvoirs, il peut accomplir des missions qui rendent son père heureux. Et, dans chaque épisode de **Flash**, une question se pose donc : est-ce que cela va le transformer intérieurement, va-t-il devenir un autre homme ?"*. Pour en avoir le cœur net, une petite escapade du côté de chez ***Flash*** s'impose donc. Si cette andouille de Superboy vous donne de l'urticaire, vous y trouverez à la fois une bonne série télé et une excellente thérapie.

Jack TEWKSBURY

Lire également articles in *M.M.* 68 et 78.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



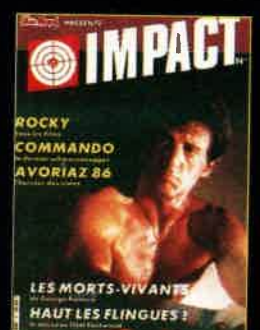


MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow, etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook : entretien Spielberg, Star Trek VI.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.





Le splendide poster (format 75 x 115 cm) spécial Avoriaz créé par Melki pour *Impact*. Avec les plus grands héros du Cinéma Fantastique. 40F.

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe cartonné. 250F.

DIVERS :

Poster Avoriaz. 40 F, port compris ☐

Ze Craignos Monsters. 250F, port compris ☐

Cochez la case et joignez votre réglement

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE__________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

BODY PARTS

Eric Red n'a vraiment pas de chance. Scénariste satisfait de **Hitcher, Aux Frontières de l'Aube** et **Blue Steel**, recalé comme tant d'autres sur **Alien 3**, il donne pour ses débuts de réalisateur à l'histoire du box-office américain l'un de ses plus beaux bides, un thriller qui montre les dents, **Cohen & Tate**, avec Roy Scheider dans le rôle d'un tueur pro dur de la feuille. Trois ans plus tard, Eric Red récidive avec **Body Parts**. Champion de la contre-performance au pays du dollar, Eric Red n'est pourtant pas le nullard que les chiffres semblent dénoncer.
Que ce soit par référence à "La main enchantée" de Gérard de Nerval, aux multiples adaptations des "Mains d'Orlac" ou même à **La Main du Cauchemar** d'Oliver Stone, **Body Parts** fonctionne sur un thème classique du fantastique : l'innocence d'un quasi-miraculé corrompu par une greffe vénéneuse, l'empoisonnement de l'esprit par un membre maléfique. C'est après avoir perdu un bras lors d'un spectaculaire accident de la circulation que le spécialiste en psychologie criminelle Bill Crushank (Jeff Fahey) se retrouve dans une salle d'opération remplie de flics armés de fusil à pompe. Et pour cause : se trouve également là un tueur de la pire espèce, donneur involontaire du membre sectionné. L'opération est un succès. La plaie cicatrise rapidement... Tout semble réglé jusqu'au jour où Bill subit l'influence grandissante du bras greffé comme animé d'une vie propre. Subitement violent, l'opéré enquête sur le passif du membre supérieur. Il découvre le pot aux roses, les entraves à la déontologie médicale de la pourtant charmante Dr. Webb et croise le chemin du donneur en pleine croisade. Un à un, celui-ci reprend les morceaux de corps que la médecine a généreusement distribués...
Malgré le sérieux médical que souligne le maquilleur Gordon Smith qui s'est fortement documenté sur les conséquences des amputations, **Body Parts** délire sec. Passe encore la première moitié où le suspense se limite aux airs inquiets de Jeff Fahey.



Un tueur qui, même découpé en morceaux, sévit toujours.

Mais dès que le héros tombe sur le cinglé désireux de reprendre son dû, le film disjoncte et flirte avec l'extravagance gore d'un **Re-Animator**. Faut voir le méchant furibard se baladant dans les rues de Toronto, tenant vaille que vaille bras et jambes comme une ménagère ses baguettes. Faut voir Jeff Fahey dégommant au fusil des morceaux de cadavre, artificiellement maintenus en vie, dans de bien belles éclaboussures mêlées au verre... Vaguement inspiré d'un vieux bouquin du tandem Boileau & Narcejac, **Body Parts** est donc un film en deux époques. La première donne dans la suggestion, le thriller noir, et la seconde ne résiste pas aux sirènes du bon petit gore des familles. Une série B de luxe donc, en scope, avec tout ce que cela implique de clichés : médecin trop audacieux, monstre cousu de partout, victimes expirant dans leur hémoglobine... Y'a même une folle poursuite en bagnole dont les conducteurs sont réunis par une paire de menottes ! Vraiment drôle.



Jeff Fahey et son bras diabolique.

***Body Parts**. USA. 1991. Réal.: Eric Red. Int.: Jeff Fahey, Lindsay Duncan, Kim Delanay, Brad Dourif, Zakes Mokoe... Dist.: CIC Vidéo.*

LA FERME DU CAUCHEMAR

Un curieux film australien, mauvais par certains côtés, intéressant par d'autres. Même si scénario et mise en scène patinent, même si certains effets sont très grossiers, on retrouve les qualités intrinsèques du thriller d'angoisse made in Australie, à savoir l'omniprésence oppressante de la nature, des images belles, un climat de terreur impalpable, quelques mouvements de caméra savamment chorégraphiés... Mais **La Ferme du Cauchemar** ne réussit pas à envoûter comme le souhaiterait son réalisateur. Il y avait pourtant, à la base, un potentiel unique dans le personnage de cet officier français de la Grande Armée, guillotineur réfugié en Australie. Devenu fantôme, il veille à la conservation d'un trésor enfoui lors d'une inondation. Mais, par l'intermédiaire d'une étudiante en droit témoin d'un meurtre vieux de quarante ans, le pot aux roses refait surface... Au-delà des faiblesses, il y a un film honorable hanté par un spectre au visage inlassablement vide de toute expression.

***Frenchman's Farm**. Australie. 1986. Réal.: Ron Way. Int.: Tracey Tainsh, Norman Kaye, John Meillon, Ray Barrett, David Reyne. Dist.: Delta Vidéo.*

MARIAGE DE SANG

La version féminine et matriarcale du **Beau-Père**. Remplacez le personnage incarné par Terry O'Quinn par la jolie Stéphanie (Sammi Davis) et vous obtenez un film jumeau. La mise en scène étant d'une trop grande prudence et souvent même très plate, tout **Mariage de Sang** repose sur les épaules de Sammi Davis, mante religieuse d'une espèce nouvelle. Elle part en Croisade dans le but de découvrir le mari idéal, mais si celui-ci, et c'est toujours le cas, se permet une petite fantaisie en compagnie d'une ex, elle lui injecte une substance accélérant le rythme cardiaque jusqu'à l'infarctus. Avec Ted, Stephanie croit avoir débusqué le gros lot, mais sa sœur, méfiante, découvre progressivement son passé... Tour à tour charmante, adorable, cynique, instable, maladivement jalouse, Sammi Davis surpasse son charisme, sa beauté, et rend franchement crédible ce monstre au si doux visage.

***The Perfect Bride**. USA. 1990. Réal.: Terence O'Hara. Int.: Sammi Davis, Kelly Preston, Linden Ashry, Marilyn Rockafellow... Dist.: Eurogroup.*



Shirley MacLaine

POSSESSION MEURTRIÈRE

Un très étrange film qui échappe à tous les clichés, un film qui ne peut être catalogué. D'emblée, Warris Hussein, refuse de se conformer aux règles du fantastique ; il dédramatise la possession de Joel Delaney par l'esprit du tueur Tonio Pérez mort depuis six mois, ne cède à aucun effet et, à contrario, ancre solidement l'action dans la société new-yorkaise du début des années 70. D'où un style parfois proche du documentaire, y compris lors d'une séance d'exorcisme porto-ricain sans le moindre chichi. Si **Possession Meurtrière** crédibilise à ce point une histoire au demeurant surnaturelle, c'est également par le truchement de Shirley MacLaine, absolument incroyable dans le rôle de Norah Benson, bourgeoise arrogante, antipathique, amoureuse de son frère possédé. Le dernier quart d'heure, durant lequel Joel Delaney prend en otage, moleste et humilie Norah Benson et ses deux enfants, indispose et dérange. Même s'il se refuse au sensationnel, au spectaculaire et au moindre effet spécial, Warris Hussein atteint un sacré niveau d'efficacité.

***The Possession of Joel Delaney**. USA. 1972. Réal.: Warris Hussein. Int.: Shirley MacLaine, Perry King, Michael Horden David Elliot. Dist.: Delta Vidéo*


Six Coups, le pistolero-marionnette de *Puppet Master III.*


La guest-star Aldo Ray et les joyeux drilles de *Star Slammer.*

PUPPET MASTER III
la revanche de Toulon

Troisième volet des aventures des marionnettes vivantes et vindicatives d'André Toulon. Cette fois, l'action se déroule dans le Berlin des années 40 en plein fascisme. Pour avoir mis Hitler au même niveau qu'un Guignol, André Toulon reçoit la visite musclée de la Gestapo et d'un scientifique cherchant à réanimer les soldats morts du Reich. Pris en chasse, le marionnettiste entreprend de se venger de la mort de sa femme liquidée par l'infâme Major Kraus...
Ambitieux, **Puppet Master III** n'a malheureusement pas les moyens de reconstituer dignement un Berlin en pleine Deuxième Guerre Mondiale. Quelques bâtiments, des ruines, un terrain vague, une bande sonore où le Fürher s'époumone devant une foule nombreuse, une douzaine de figurants en ce qui concerne la troupe... Le modeste David DeCoteau (**Creepozoïd**) assure le service minimum et ne parvient jamais à colmater les brèches d'un scénario fissuré de partout. Reste néanmoins les marionnettes animées par David Allen : le colosse Pinhead, la mordante Leech, le coupant Blade et le petit nouveau, Six Coups, le fils illégitime d'un cow-boy et de la déesse à six bras Kali Yug.


André Toulon (Guy Rolfe) et son Hitler à ficelles.

Puppet Master III : Toulon's Revenge*. USA. 1991. Réal.: David DeCoteau. Int.: Guy Rolfe, Ian Abercrombie, Richard Lynch, Sarah Douglas... Dist.: CIC Vidéo.*

STAR SLAMMER
la prison des étoiles

Dans son genre, **Star Slammer** est déjà un classique. Comme le mythique **Plan 9 from Outer Space** dont il constitue le pendant des années 80. Sans moyen, sans talent, mais doté par la nature d'un sens robuste du système D, Fred Olen Ray mijote sa petite **Guerre des Etoiles** à lui. Dans un pénitencier spatial (mais **Star Slammer** est nettement antérieur à **Alien 3**), la guerrière Taura et ses alliées résistent à l'autorité d'une directrice nymphomane, lesbienne, sado-maso et dotée de la plus formidable paire de nichons de mémoire de citoyens de la galaxie. Avec l'aide d'une chef gardienne borgne qui brigue son poste, elle tente de mater une dizaine de détenues portant des tee-shirts savamment déchirés et passant le plus clair de leur temps dans un réfectoire à bouffer une bouillie verdâtre... La révolte gronde.
Il faut quand même un sacré culot et un esprit contrariant pour se poser là, sans un radis, sur un terrain généralement réservé aux films nantis. Mais Fred Olen Ray, rigolard et astucieux, s'en moque. Avec quelques potes, des copines, quelques dollars venant du producteur Jack Harris (le premier **Blob, Astro-Zombies**), il bricole, dévoie deux vieilles gloires hollywoodiennes aujourd'hui disparues (John Carradine et Aldo Ray), pique quelques extraits de films pour étoffer le sien (**Les Mercenaires de l'Espace, Dark Star, Buck Rogers au 25ème Siècle**), dirige des monstres ringardissimes (dont un étron à dents), passe du sérieux à la gaudriole, s'auto-parodie lors des pannes (nombreuses) du scénario, demande à ses comédiennes de se déshabiller comme ça, pour le plaisir... Bref, ce sérial digne des **Flash Gordon** des années 40 avec Buster Crabbe est un plat de choix pour gourmets avertis.

Prison Ship/ Star Slammer*. USA. 1987. Réal.: Fred Olen Ray. Int.: Ross Hagen, Aldo Ray, Bobbi Bresee... Dist.: Antarès-Travelling Productions.*

GATE II

The Gate, premier du nom, avait battu des records de recettes aux Etats-Unis pour une production indépendante au budget minuscule de un million de dollars. Mais les bénéfices importants du producteur n'ont certainement pas été réinvestis dans cette séquelle particulièrement inutile. Là où on comptait une vingtaine de gnomes monstrueux, les mignons de Satan, Tibor Takacs mégote et réduit le bataillon des démons à un seul ambassadeur. Même si les effets spéciaux de Randy Cooks tiennent toujours la route, avouez que ça fait carrément pingre. Pingre à l'image du scénario : l'ado timoré Terry revient dans la maison interdite et, pour que son papa alcoolo retrouve son emploi de pilote de ligne, invoque les démons. Involontairement assisté de deux loubards et de la craquante Liz, Terry réveille effectivement les démons.
Tibor Takacs déclare ne pas trop aimer **The Gate**, que cette suite correspond davantage à son désir de tourner un film fantastique pour les 12-14 ans. Très bien, mais **The Gate**, malgré ses défauts, parvenait à intéresser par ses effets spéciaux particulièrement ingénieux. Bien que les scènes impliquant le Mignon soient soignées, **Gate II** indiffère totalement.


Un Mignon, le seul et unique monstre de *Gate II.*

The Gate II*. Canada. 1990. Réal.: Tibor Takacs. Int.: Louis Tripp, Pamela Segall, James Villemaire... Dist.: Delta Vidéo.*

LES FANTOMES D'HALLOWEEN

Refusé à Avoriaz, mais lauréat du Grand Prix du Festival de l'Imaginaire de Clermont-Ferrand, **Les Fantômes d'Halloween** traite avec une extrême pudeur et une sensibilité rare un beau sujet. Enfermé dans les vestiaires de son école, Frankie assiste au meurtre d'une petite fille, un assassinat déjà vieux de dix ans, l'œuvre d'un tueur qui sévit régulièrement dans les parages. Sauvé in-extremis de la mort, il revoit régulièrement Mary Ellen, la petite fille, assiste aux apparitions de sa mère, morte de chagrin et hantant une vieille maison au bord de la falaise. La femme en blanc de la légende, c'est elle... Alors que le gardien de l'école, un Noir, est accusé des meurtres, Frankie et son frère font naître la vérité... Rempli de petits détails quotidiens, de facture classique, parfois baroque, **Les Fantômes d'Halloween** en appelle à la nostalgie d'un cinéma révolu, de ces ghost-stories fréquentées par des fantômes aimables hantant les landes balayées par le vent, de ces histoires de spectre que l'on racontait autrefois dans les chaumières. **Les Fantômes d'Halloween** est tout simplement magnifique.

The Lady in White. USA. 1988. Réal.: Frank LaLoggia. Int.: Lukas Haas, Len Cariou, Alex Rocco, Jason Presson, Katherine Helmond... Dist.: Warner Home Vidéo.



La dame en blanc (Katherine Helmond), un spectre brisé par le meurtre de sa fille.

réalisateur
FRANK LaLOGGIA

Un cinéaste qui tourne peu n'est pas forcément un cinéaste dénué de talent. Deux films en dix ans, et beaucoup de compromissions sur pellicule poliment rejetées, Frank LaLoggia est un pur et dur, quelqu'un qui croit dans des valeurs d'un autre monde....



Frank LaLoggia

On a l'impression que *Les Fantômes d'Halloween* vous est très cher, très proche...

Le film s'inspire très étroitement de mes souvenirs d'enfance. La famille des **Fantômes d'Halloween** ressemble vraiment à la mienne. Mon père fabriquait réellement des balustrades en fer ; comme dans le film, il travaillait dans un atelier de soudure. Mes grands-parents passaient le plus clair de leur temps à se chamailler. Même la petite fille, Mary Ellen, dont Franky tombe amoureux, est conforme à la réalité. D'ailleurs un an après la sortie du film, celle-ci m'a téléphoné depuis la Floride. Je ne sais pas comment elle m'a retrouvé. En allant voir **Les Fantômes d'Halloween**, elle ne savait pas qu'elle allait figurer à l'écran, ainsi que beaucoup d'amis de notre jeunesse commune. Elle m'a avoué avoir été très troublée, très émue. Elle avait pleuré face à la reconstitution que j'avais faite de notre enfance, avec tout ce que cela implique : l'école, son atmosphère, la maîtresse. Elle était émue mais heureuse.

Les Fantômes d'Halloween évoque par sa nostalgie de l'enfance, son ambiance, *Stand by Me*. En êtes-vous conscient ?

Oui. A l'époque du casting des **Fantômes d'Halloween**, **Stand by Me** sortait justement au cinéma. Avec Lukas Haas que je venais d'engager, nous cherchions un film à voir ; il m'a proposé **Stand by Me** qu'il connaissait déjà. Je me suis donc aperçu des points communs entre **Les Fantômes d'Halloween** que j'avais écrit depuis un moment et **Stand by Me**. A la manière de Rob Reiner, je me sers de la voix-off d'un écrivain se souvenant de son enfance. Rob Reiner et moi étions branchés sur la même longueur d'ondes, sur la nostalgie de l'enfance, sur le temps qui passe.

Les Fantômes d'Halloween se distingue de l'immense majorité des films fantastiques par son contexte social en toile de fond : le début des sixties, le racisme...

Cela faisait partie de mon environnement. Mais si on considère **Les Fantômes d'Halloween** comme un film fantastique dans le sens étroit du terme, il est vrai que le contexte social est anormal, surprenant. Cependant, je ne me suis jamais dit : *"Je vais réaliser un film fantastique"*. Je tenais simplement à raconter une histoire. Et en l'écrivant, tous ces événements sociaux, politiques, s'y sont collés, le plus naturellement du monde, d'après les souvenirs que je conservais des années 60. Lorsqu'on me demande à quel genre appartient **Les Fantômes d'Halloween**, je réponds : *"C'est un film de fantôme"*. Cela ne veut pas dire qu'il s'agit d'un thriller, d'un film fantastique ou d'horreur, malgré le fait que le distributeur l'a commercialisé en tant que tel. Le film de fantôme n'appartient pas à un genre en particulier. **Les Innocents**, par exemple, est un film psychologique tandis que **La Falaise Mystérieuse** laisse, dans le final, planer un doute sur l'existence du fantôme. A l'opposé, je voulais un fantôme qui soit réel du point de vue de Frankie. En lui donnant une totale véracité lors du dénouement, j'ai pris un risque, mais Frankie doit visualiser la mère et sa fille pour grandir, évoluer, devenir plus adulte, pour éliminer l'antagonisme qui existe toujours en lui à propos de la mort de sa mère. **Les Fantômes d'Halloween** est avant tout l'histoire d'un petit garçon confronté à la perte d'un être cher, sa mère, et de la façon dont il surmonte cette disparition.

Vos fantômes n'ont que peu de traits communs avec ceux de *Ghost* par exemple. Ils évoquent ceux d'un cinéma un peu désuet aujourd'hui...



Frankie (Lukas Haas) dans le monde des gentils fantômes.

Les Fantômes d'Halloween est un film à l'ancienne, un peu démodé parce que je suis ainsi. Intentionnellement, je lui ai donné ce feeling d'une autre époque. Jamais je n'ai eu pour ambition de tourner un film moderne, des années 80. Je suis moi-même quelqu'un d'anachronique. C'est dans les années 30/40 que j'aurais dû faire du cinéma, pas maintenant. Je n'aime pas Hollywood, tous ces films qu'on dit commerciaux, qui se concrétisent uniquement parce qu'une vedette a décidé de s'y atteler. Aujourd'hui, les films sont des produits, destinés à être commercialisés comme des boîtes de céréales. Si j'étais aujourd'hui un adolescent cherchant quoi faire de ma vie, jamais je ne me lancerais dans le cinéma au vu des films que Hollywood propose au public. Durant les sixties, les années de mon enfance, je regardais les films de 1930 ou 40. Eux donnaient vraiment envie de devenir réalisateur.

Les effets spéciaux des *Fantômes d'Halloween* sont assez rudimentaires mais, paradoxalement, ils passent très bien...

Ils devaient servir l'histoire. Aucune importance à ce qu'ils ne soient pas très sophistiqués. A ce niveau, **Les Fantômes d'Halloween** ressemble aux films de fantômes que j'ai vus étant gosse. Si j'avais pu me passer d'effets spéciaux, je l'aurais d'ailleurs fait. Mais pour rendre cette histoire plus émouvante, crédible, c'était nécessaire.

Vous vous démarquez encore du lot en optant pour un croquemitaine qui suscite d'abord la sympathie de tous, de Frankie, du spectateur...

Je n'aime pas le manichéisme. Je voulais que l'audience adore ce type au début afin que sa véritable personnalité soit d'autant plus monstrueuse à la fin. Au départ, le personnage était horrible dès la première page de scénario. Je ne l'aimais pas du tout. J'essaie d'agir de même avec le film sur lequel je travaille actuellement, **Mother**, dont le "vilain" est justement une mère. Encore une fois, je la décris sous un jour aimable avant que l'on ne découvre sa psychose. Dès lors, elle désespère, se montre de plus en plus négative.

Entre votre premier film, *Effroi*, et *Les Fantômes d'Halloween*, il s'est écoulé neuf ans. Et entre *Les Fantômes d'Halloween* et *Mother* presque cinq ans...

Ma carrière fonctionne ainsi. On m'a pourtant proposé des tas de scénarios, **Spiderman, Simetierre**, mais je n'aimais pas les histoires. Je me montrais très difficile, même je suis actuellement plus flexible à la grande satisfaction de mon agent. Jamais je ne pourrai travailler sur un projet qui ne m'emballe pas. J'ai longtemps cherché des capitaux pour **The Giant**, consacré à Michel-Ange, et puis lorsque j'ai touché au but, tout l'argent s'est envolé. Actuellement donc, je m'entends très bien avec le producteur de **Mother**. On veut faire le même film. Mais s'il change d'options et me dit : *"Faites comme ça et non comme ci"*, il lui faudra trouver un autre réalisateur !

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(traduction :
Margaux MURRAY)

SALOME

Ken Russell n'en fait vraiment qu'à sa tête. Le réalisateur de **Tommy** et des **Diables**, mais aussi du **Repaire du Ver Blanc** et de **La Putain**, installe confortablement Oscar Wilde face à un décor de théâtre où une troupe d'excentriques joue sa très provocante "Salomé", interdite de représentation publique. Tandis que l'auteur flirte négligemment en compagnie d'un mignon, les comédiens massacrent ce chapitre de la Bible. Hérode est un despote dépravé, pédéraste, sa Reine une nymphomane qui s'envoie deux hallebardiers à la fois... Et Salomé un androgyne qui passe le plus clair de son temps à allumer l'énorme Hérode. Sa fameuse danse des 7 Voiles, vulgaire à souhait, se termine sur une révélation juteuse. Le reste est à l'avenant : les soldats sont des figures de bondage aux gros seins nus, le peuple juif réduit à trois rabbins nains avides (bonjour l'antisémitisme !) et les accessoires sont choisis par rapport à leur pouvoir "kitsch"... Même si visuellement cette **Salomé** tient la route, on peut se questionner sur les intentions nébuleuses d'un Ken Russell coincé entre le spectacle de cirque et le cinéma de recherche.



Oscar Wilde (Stratford Johns) et la tête de Saint Jean Baptiste pour une *Salomé* pas très catholique.

Salomé's Last Dance. Grande-Bretagne. 1988. Réal.: Ken Russell. Int.: Glenda Jackson, Stratford Johns, Nickolas Grace, Imogen Millais Scott. Dist.: Delta Vidéo.



Le héros Rutger Hauer et la traîtresse Joan Chen dans *Wedlock*.

WEDLOCK
à la vie a la mort

Depuis **Le Diamant du Nil**, Lewis Teague, un réalisateur au départ talentueux (**L'Incroyable Alligator, Cujo**), paresse derrière la caméra. Celui qui se distinguait autrefois par la nervosité de ses mises en scène est devenu un fonctionnaire hollywoodien sans la moindre ambition. Et ce n'est pas **Wedlock** qui va modifier sa déplorable image de marque. Un as de l'électronique reconverti dans le cambriolage (Rutger Hauer pachydermique), trahi par ses complices, purge une peine dans un pénitencier avant-gardiste. Les détenus portent des colliers qui fonctionnent par couples. Si l'un deux vient à trop s'éloigner de l'autre, une explosion survient et la tête du fuyard décolle des épaules. Evidemment, les tôlards ignorent qui est relié à leur collier... La description de ce milieu carcéral légèrement futuriste aurait pu donner lieu à quelques séquences bien enlevées. Mais Lewis Teague préfère se consacrer à un Black haineux et à un directeur soucieux de ses plantes et de son compte en banque, car lui aussi souhaite palper le magot que Rutger Hauer a planqué avant de se faire prendre. Evasion à deux, cavale, embuscade dans un motel, saut dans une rivière depuis une falaise... Les scènes-clichés les plus rassies pointent aussi dans **Wedlock**.

Wedlock. USA. 1990. Réal.: Lewis Teague. Int.: Rutger Hauer, Mimi Rogers, Joan Chen, James Remar... Dist.: Fox Vidéo.

DEAD BOYZ CANT FLY

L'Amérique urbaine à l'approche de l'an 2000, une zone guerrière, des milliers de meurtres, d'agressions, l'insécurité grandissante, une police qui patine dans la choucroute... Parce que son pote a été recalé pour un emploi minable, le punk Goose entreprend une petite expédition dans un building, histoire de flanquer les pétoches au rond de cuir qui l'a congédié. Le trio infernal, pris dans la spirale de la violence aveugle, dans une rage destructrice, prend quelques personnes en otages et les tue dans des excès de furie meurtrière... Intrigue simple, pour ne pas dire simpliste, personnages manichéens, ultra-violence... Howard Winters n'y va pas de main morte. Il décrit carnages et viols avec une totale absence de pudeur, de retenue. Le punk Goose, traumatisé par une mère bigote bien sûr, perd totalement les pédales, se shoote à tous les médicaments qui passent à sa portée. Il n'a aucun alibi. Ambigu et choquant, brutal et amoral, extrémiste, de confection quasi naturaliste dans l'insoutenable, **Dead Boyz Cant Fly** traverse comme une fusée la frontière du raisonnable.

Dead Boyz Cant Fly. USA. 1991. Réal.: Howard Winters. Int.: David John, Brad Friedman, Della Shepard, Ruth Collins, Jason Stein... Dist.: Antarès-Travelling Productions.



Goose, psychopathe, junkie, fou sanguinaire, violeur... Trop pour un seul homme !

réalisateur
HOWARD WINTERS

Pour avoir souffert de la violence, Howard Winters l'expose sur un écran, avec une complaisance toute avouée, une gratuité qui cherche à choquer et y parvient bien souvent. Peut-être caricatural, forcément malsain, *Dead Boyz Cant Fly* atteint le but fixé...

Vous êtes quelqu'un de bien mystérieux pour nous. D'où venez-vous ?

A la base, je suis un autodidacte : dessinateur et photographe autodidacte. En tant que photographe, j'ai fait énormément de couvertures de livres, de livres de poche. Je touchais à un peu à tous les domaines : science-fiction, romance gothique, érotisme. Je prenais des clichés et, lorsque je le jugeais nécessaire, je dessinais par dessus la photographie. J'ai même obtenu quelques distinctions dans cette profession. J'ai également travaillé dans la presse. En 1974, j'ai tout arrêté pour me consacrer à la direction artistique. D'ailleurs, sur **Dead Boyz Cant Fly**, j'ai également conçu l'affiche et le générique. Je n'ai jamais fréquenté la moindre école de cinéma, j'ai tout appris par moi-même en tournant ce qu'on peut appeler des films pour adultes exclusivement, de qualité néanmoins.



Goose drapé dans les couleurs américaines. Une insulte à l'Oncle Sam.

C'est de vous être heurté à la violence gratuite, aveugle, qui vous a poussé à réaliser ce film ?

Oui. **Dead Boyz** est né de ce que j'ai enduré. Trois loubards armés ont forcé la porte de mon domicile. La situation était très similaire à celle du film. Mais, heureusement, je suis encore là pour le raconter. Ils ont volé bien sûr, mais aussi frappé avec un pistolet. Mon fils a dû être hospitalisé. Nous avons été ligotés, on nous a menacés de mort. Cet événement m'a si profondément marqué que j'ai décidé d'en tirer ce film, en forme de cri de colère. Je tenais à ce que le public trouve la situation insupportable, qu'il la ressente, qu'il soit choqué par la violence. Même si l'histoire est un peu absurde, elle s'appuie sur une réalité que nous avons dû supporter, moi et ma famille.

La police n'a pas dû vous être d'un grand secours, car vos deux flics sont particulièrement incompétents ?

Je n'ai eu aucune nouvelle de la police pendant quatre ans. Le FBI m'a finalement contacté pour identifier un type qu'ils avaient mis derrière les barreaux pour meurtre. Le détenu avait avoué d'autres agressions, dont la mienne. Après ça, plus rien du tout. Je ne sais même pas si notre agresseur est passé devant un tribunal. Dans cette affaire, la police a été négligente. Voilà pourquoi mes flics sont de parfaits connards.

La présence d'un héros dans votre film est assez surprenante, d'autant que l'accent est mis sur des comportements plutôt pleutres...

Il n'y a pas de héros dans **Dead Boyz**, mais simplement un type qui résiste. Le héros, c'est une invention d'Hollywood. Le mien reçoit quatre ou cinq balles, mais survit. C'est une façon de rentrer dans le cadre du "happy-end" hollywoodien, de s'en moquer. Je ne suis pas stupide, je sais qu'il aurait logiquement dû mourir. Mais ce type représente en quelque sorte une idée de l'Amérique que beaucoup se font en allant voir un film.

Hollywood ou pas, *Dead Boyz* se veut délibérément choquant...

C'est bien mon intention. Je cite une phrase de Ghandi : *"Si vous n'avez pas d'expérience de la violence, vous ne pouvez pas prétendre la connaître"*. Et la majorité des gens n'ont pas été directement confrontés à la violence. S'ils y avaient goûté, ils ne seraient peut-être pas ici pour en témoigner. Mais il y a tout de même une scène que je regrette d'avoir tournée, celle du double viol dans le bureau. Elle me dérange et c'est pourquoi je l'ai coupée dans une version plus soft du film. Dans cette version allégée, la séquence de l'arrachage de

dent chez le dentiste, à la **Marathon Man**, a été atténuée, ainsi que toute la violence graphique. Selon les pays, ce sont les distributeurs qui décident de telle ou telle version. En France, vous verrez un **Dead Boyz** à demi-atténué, pas aussi violent que la copie intégrale que nous avons montrée à très peu de gens. **Dead Boyz** s'adresse à un spectateur spécifique : le jeune citadin de 14 à 30 ans, celui qui comprend le mieux la violence. J'ai projeté le film à quelques uns et ils ont ri aux moments les plus durs. Je n'avais pas prévu ce genre de réaction, mais c'est vrai que les gens doivent rire car **Dead Boyz** n'est pas aussi imperturbablement sérieux que cela. Je le vois désormais comme une comédie très noire, vraiment très noire.

Et comment s'est déroulé le tournage ? Dans une atmosphère tendue, à l'image du film ?



L'un des trois punks de *Dead Boyz*. Un petit trou et puis s'en va.

Non, pas particulièrement. Par contre, le quartier où nous tournions n'était pas très sécurisant. Comme partout à New York, il faut avoir des yeux derrière la tête. Un comédien, en sortant du plateau vers huit heures du soir, a été agressé. Il allait vers sa voiture, habillé d'un très beau costume et, vingt minutes plus tard, il est revenu ensanglanté, son costume déchiré. L'immeuble de Brooklin dont nous avions loué un étage était beau, mais les environs très dangereux. Tous les jours, je devais moi-même convoyé les rushes jusqu'au laboratoire dans une voiture, les quatre portières bouclées ! Et de peur de sortir dans les alentours, on crevait parfois de faim !
Nous avons même pris quelques risques. Pour les prises de vues de Goose sautant par la fenêtre, nous n'avions pas obtenu de permission de la police. Mon équipe a donc refusé de tourner la scène. Un mois après, je me suis furtivement glissé dans le bâtiment, avec un mannequin habillé comme Goose que j'ai ensuite balancé par la fenêtre. En bas, il y avait un opérateur, quelques assistants pour arrêter les passants. Malgré tout, trois personnes sont soudainement sorties du bâtiment. J'ai hurlé, ils se sont écartés et le mannequin s'est écrasé à quelques centimètres d'eux. Pas de doute là-dessus, New York est vraiment une ville dangereuse.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(traduction : **Margaux MURRAY**)

LA FAMILLE ADDAMS

Trois cassettes regroupant neuf épisodes à l'origine du film de Barry Sonnenlfed. Evidemment, les moyens se sont pas aussi importants, mais bon, le charme opère totalement à travers ces jeux de mots délicieusement macabres, cette profusion de situations surréalistes et burlesques à la fois, de personnages ahuris découvrant les particularités de cette singulière communauté. Un recteur contraint les enfants Addams à fréquenter l'école, Pugsley adopte les préceptes du scoutisme au grand dam de ses parents horrifiés, le gorille Gorgo trouve refuge dans la maison Addams dont il devient le nouveau majordome, l'affreux Oncle Fester amorce une histoire d'amour avec une jolie esthéticienne, les Addams découvrent que les ancêtres de leur fier voisin Pommeroy ne sont pas aussi illustres que cela, Gomez met à mal la campagne électorale d'un politicien trop zélé, un couple de jeunes mariés cohabite frileusement avec les Addams, Morticia tente de trouver un mari à la cousine empotée Melancolia et Gomez voit son union avec Morticia compromise par l'arrivée d'un soupirant très intéressé par le gisement de pétrole de la maison... Tous ces épisodes sont d'un égal niveau, ponctués d'un gag toutes les trente secondes. Les acteurs ne souffrent jamais de la comparaison avec leurs héritiers de 1992. On en vient même à regretter l'absence de quelques membres de la famille dans le film de Barry Sonnenfeld, dont la pieuvre domestique et la gloutonne plante carnivore.



La famille Addams au grand complet, version 1964.

***The Addams Family**. USA. 1964/66. Réal.: Jean Yarbrough (**Si Jeune et Déjà Psy, Gare au Gorille, Ciel mon Voisin**), Jerry Hopper (**L'Arbre de la Famille, Ca C'est de la Politique, Jalousie quand tu nous Tiens, Morticia Joue les Marieuses**), Sidney Landfield (**Tonton, Pourquoi tu Ris ?**) et Arthur Hiller (**On Va tous à l'Ecole**). Int.: Carolyn Jones, John Astin, Jackie Coogan, Ted Cassidy, Blossom Rock, Lisa Loring... Dist.: TF1 Vidéo/ Reynold Vidéo.*



Emmett Walsh, retraité empaillé par sa femme.

CONTES EPOUVANTABLES

Cette deuxième compilation de la série américaine ***Tales from the Crypt*** produite par Joel Silver, Richard Donner et David Giler, ne vaut pas, et de loin, la première, **Contes d'Outre-Tombe.** Il y avait pourtant beaucoup à attendre de Tom **Jeu d'Enfant** Holland et de Mary **Simetierre** Lambert, deux cinéastes qui ont largement fait leurs preuves au cinéma. Le petit écran ne leur porte pas réellement bonheur. Mollement, Tom Holland décrit la nuit de noces d'un couple constitué d'un bellâtre chasseur de dot et d'une riche héritière dont les traditions veulent qu'elle se débarrasse de son mari. Les tourtereaux, immobilisés par l'orage, se réfugient dans un château où tout est déjà en place pour les recevoir. Dénouement très prévisible. Avec son retraité grincheux rabaissé au rang d'animal domestique par une épouse amie des bêtes, Mary Lambert avait de quoi verser dans le sarcastique, le mordant. Niet, la mise en scène demeure désespérément sage et ce n'est pas la taxidermie finale qui lui donne davantage de volume. Heureusement, le dernier segment de ces **Contes Epouvantables** sauve in extremis l'anthologie. Pourtant mise en scène par le généralement timoré Howard Deutch (**Rose Bonbon**), l'histoire de cette prostituée (Lea Thompson) trop confiante dans son joli minois, sortant du ruisseau pour épouser un riche homme d'affaires, restitue parfaitement l'humour méchant, la noirceur jubilatoire des *DC Comics*. Evidemment, la péripatéticienne en mal d'honorabilité, à la suite du sort jeté par un prêteur sur gage, subit le vieillissement accéléré de son si beau visage. Cruel.

***Tales from the Crypt**. USA. 1989. Réal.: Tom Holland (**Lover, Come Back to Me**), Mary Lambert (**Collection Completed**) & Howard Deutch (**Only Sin Deep**). Int.: Amanda Plummer, M. Emmett Walsh, Lea Thompson... Dist.: Warner Home Vidéo.*

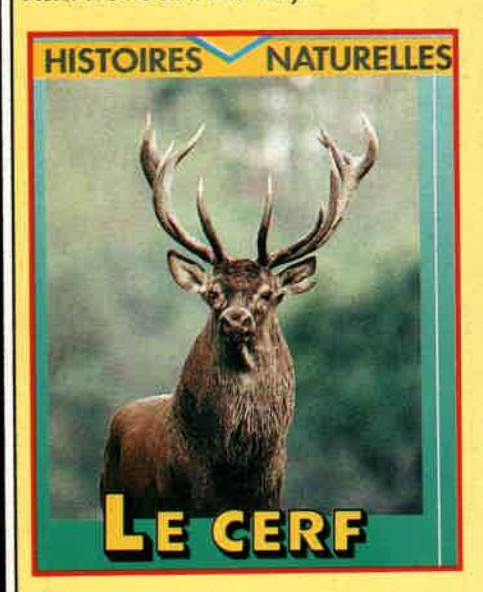
BONS BAISERS D'OUTRE-TOMBE

Un téléfilm plutôt inhabituel dans le cadre de la petite lucarne américaine. Génie de l'immobilier, homme d'affaires avide, le très arrogant Brad néglige son fils et trompe ouvertement sa charmante épouse. Mort dans la chute d'un ascenseur sur son propre chantier, il se réincarne dans la peau d'Arnold, un petit bonhomme d'aspect un peu gauche. Dès lors, Brad confesse ses erreurs du passé. Engagé comme domestique dans sa propre maison, il s'aperçoit à la fois de l'indifférence de son fils face à sa disparition, du mépris de ses "amis" et des regrets de sa femme. Totalement identifié à Arnold, il reconquiert ce que son décès lui a volé, quitte à récidiver dans ce qui l'a jadis éloigné de sa famille...
Très morale, cette histoire épingle avec humour et pertinence l'arrivisme, l'appât du gain et les magouilles immobilières. Même si la réalisation ressemble à celle de 1.000 autres téléfilms, **Baisers d'Outre-Tombe**, par ses qualités d'écriture, séduit. Et les deux envoyés du ciel, l'ange-gardien rocker et le psy indien, sont de belles initiatives.

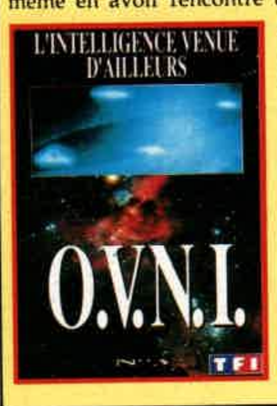
***Hi Honey, I'M Dead**. USA. 1991. Réal.: Alan Myerson. Int.: Paul Rodriguez, Catherine Hicks, Curtis Armstrong, Kevin Conroy... Dist.: Fox Vidéo.*

LA VIDEO EN FOLIE

Les soirs de blues, on ne sait trop quoi regarder à la télé. *TF1 Vidéo* a pensé à nous en éditant cette superbe K7 : *Le Cerf* !
Si vous voulez, le scénario, au départ y'a un cerf, quoi, et puis soudain une jolie cerfette (hello, ça biche ?). Et alors, après, y'a plein de petits cerfs partout. Et à ce moment-là, arrivent encore plein d'autres cerfs. C'est passionnant. Merci *TF1* ! C'était : *Le Cerf*.



TF1 Vidéo toujours, avec ce tryptique sur les O.V.N.I. reprenant les lieux communs rebattus sur le thème (voir Jacques Bergier, Guy Tarade, Adamski, etc.). On apprend que les extraterrestres sont de petite taille, dépourvus de poils, avec un petit nez et une petite bouche. Elisabeth Klarer affirme même en avoir rencontré un. La preuve, il lui a révélé que le monde mourait du déséquilibre créé par l'homme dans la nature en épuisant ses ressources. Honnête, l'argumentaire de la collection précise tout de même que personne n'a pu toutefois montrer un extraterrestre à la face du monde impatient. On respire !





C'est l'histoire d'un mec qui va voir un polar et arrive en retard à la séance. Comme il ne file pas de pourboire à l'ouvreuse, celle-ci lui révèle : "l'assassin c'est la femme de chambre". Un préambule pour aborder ce fameux **Black Werewolf**, sorti récemment chez *Impulse*. Les plus fûtés d'entre vous auront sans doute reconnu là le sympathique **The Beast Must Die** de Paul Annett, déjà sorti une foule de fois, et sous bien d'autres titres. Le problème est ici que le film se veut une énigme, façon Agatha Christie, où la révélation finale de l'identité du loup-garou intervient après un compte à rebours pendant lequel, dans la tradition des *Cinq Dernières Minutes*, le spectateur doit découvrir le suspect. Alors, intituler le film **Black Werewolf** quand on sait qu'un seul protagoniste est Noir, ça ôte quand même pas mal de suspense. Inconscience, je m'enfoutisme notoire, distraction, humour noir ? Rayez les mentions inutiles et courez vous faire rembourser.

Et pourquoi nous faisons tant de pub à *TF1 Vidéo* ? Cherchez pas, c'est tout simplement parce qu'ils nous ont envoyé leur cuvée spéciale "Une Epoque Formidable" accompagnant la sortie vidéo du film de Jugnot. Un petit vin assez fruité, ma foi, avec Jugnot sur l'étiquette, justement, et qui se laisse déguster sans modération. Editeurs vidéo, n'envoyez plus vos films, seulement les bouteilles, merci !

ARTE au banc d'essai

Fin septembre, ARTE s'installe sur le canal de *La 5*. Voulant en savoir plus, nous avons essayé pour vous l'actuel *ARTE*, sur le câble.

ARTE, images superposées, couleurs trafiquées, c'est reconnaissable (mais ne confondez pas, si vous voyez des bestioles se balader sur votre écran, c'est PLANETE). Au début, je croyais que mon téléviseur était déréglé, mais non, c'est voulu. J'imagine que le but est de singulariser une image différente, moins premier degré, en un mot plus culturelle. Si vous parvenez au début de l'émission c'est pareil : musique, intonations, graphismes, on fait plutôt dans le sophistiqué. Mais avant cela, il faut résister au générique.
De temps en temps, je me dis que je dois y arriver, et je m'accroche, mais les débats entre alternatifs allemands, avec sous-titrage en français, on n'est pas toujours bien disposé. Un jour, coup de chance, les couleurs étaient naturelles, ça se passait en extérieur, j'ai persévéré. C'était un reportage sur l'ex-URSS, enfin d'après ce que j'ai compris. Parce que les dialogues en russe, avec traductions en allemand et en français, on perd le fil. J'avoue, là aussi, j'ai craqué. Ceci dit, mon point de vue est rapide, partiel, injuste. Ma réaction est épidermique, pas statistique. Il faudrait que je regarde la chaîne plus souvent. Faudra voir, j'hésite...



Depuis que les cathos se sont payés un expert en communication, l'inénarrable Di Falco, ça médiatise à outrance dans le goupillon. Voilà-t-y pas que l'on peut désormais trouver dans nos *Carrefours* habituels un jeu de mille questions portant sur la culture religieuse avec, tenez-vous bien, Jean-Paul 2 et son orchestre en illustration sur le boîtier. Le joueur habile atteint donc sa chapelle et, en cas d'échec, il retourne au parvis sans obtenir l'absolution. On croit rêver ! Et on nous précise sur l'emballage que le Vatican a bien donné son accord. Ben, il est pas bêcheur, le Vatican, je trouve. Après les jeux, bientôt les yaourts (enrichis au St Esprit !), les produits vaisselle et pourquoi pas les armes à feu ? Avec le flingue Jean-Paul II, miracle, vous montez tout droit aux cieux !
Malgré tous ces pieux efforts les statistiques accusent une chute d'audience de l'émission *Le Jour du Seigneur* (sur *A2*, le dimanche matin, pour les masos...). Evidemment, à cette heure-là tout le monde dort, ils sont cons, eux...

A propos de pub, on me prie de faire savoir que le nouveau *Timotei* aux oligo-éléments est enrichi en oligo-éléments. S'il tombait d'autres précisions à ce sujet, je ne manquerais pas d'intervenir à nouveau dans cette rubrique...

Dossier Sexe. - Aaaahhh ! (silence dans le fond...). Le CSA dénonce actuellement la mauvaise efficacité du cryptage des films pornos diffusés sur *Canal +*. C'est vrai, il a raison, on voit presque rien et en plus on attrape mal à la tête (je parle pour les nons abonnés, là). Non, attendez, j'ai tout faux ! En fait, le CSA trouve le codage au contraire insuffisant et en appelle une fois encore à la sacro-sainte protection des mineurs (qu'est-ce qu'ils font encore debout à cette heure-là les mineurs, d'abord ?). A mon humble avis, si le CSA désire vraiment protéger la jeunesse de la véritable pornographie (pub crétinisante, mercantilisme avoué, musique tsoin tsoin, violence non simulée, jeux à la noix, séries flatte-cons, etc.), c'est très facile : il lui suffit de crypter toutes les autres chaînes !

Cet été, quelques maires interdisaient dans leur ville ces spectacles dégradants que représentent les corridas avec mise à mort. Du coup, les organisateurs revendiquent et contre-attaquent au nom d'un assez inattendu "alibi culturel". Au rayon des bonnes idées qui ne coûtent pas cher, et pour dépassionner le débat, il faudrait peut-être remplacer désormais les corridas par un lâcher de Jack Lang dans les rues de Pampelune. Plus culturel que ça, tu meurs. Non, ne me remerciez pas, je me contenterai d'un léger pourcentage sur les bénéfices, on n'est pas des boeufs...

Voici une nouvelle qu'on ne saurait qualifier de bonne ou mauvaise, mais enfin elle est vraie. Une boîte de prod' française monte actuellement le film **Don Camillo contre le Diable** ! Au programme, humour et fantastique. Mais le plus surprenant consiste dans le choix de l'acteur pour le rôle-titre : Frank Fernandel, ni plus ni moins ! On rappelle - pour ceux qui auraient la chance de ne pas s'en souvenir - qu'après nous avoir prouvé ses talents de piètre chanteur, le fils de qui vous savez avait également tenu à démontrer qu'il pouvait faire un piètre comédien. Il suffit d'évoquer avec un rien de nostalgie le mémorable **Cherchez l'Idole** pour s'en convaincre, un film phare des plus mauvais numéros d'acteurs jamais étalés sur grand écran. Allez Peppone !

Encore plus fort que *"il faut mettre un frein à l'immobilisme"*, Bérégovoy vient de nous en sortir une bien bonne. *"Il faut construire l'Europe de la France"* préconise-t-il imprudemment. On aurait plutôt pensé qu'il fallait construire la France de l'Europe, mais tout le monde peut se tromper. Le "oui" à Maastricht, c'est pas encore dans la poche, les gars !

Aussi vrai que tout corps plongé dans un liquide provoque immanquablement la sonnerie du téléphone, *Orangina* nous sort chaque été sa nouvelle danse. Cette année il s'agissait de la Salsita, diffusé 250 fois sur *A2*, ou quand le service public tente de faire aussi nul que la télé privée et y parvient parfois. Du coup, Jacques Vabre voulait lui aussi nous balancer son nouveau rythme, la Menta, heureusement passé inaperçu sur nos écrans *(- mais qu'est-ce que tu fais là, toi, au lieu d'emballer le café ? Ma, zénor Vabré, zé danse ! - C'est pas pour toi, Ducon, c'est pour les gringos, la danse...).*
Moi, c'est décidé, l'année prochaine, je lance aussi une nouvelle danse, y'a pas de raison. Les lecteurs ayant des idées sont priés de se faire connaître.

Jean-Pierre PUTTERS

OFFRES D'EMPLOI

On recherche nains toreros (mon Dieu, quelle idée !) pour une nouvelle discipline tauromachique fleurissant actuellement dans le sud de la France, en Espagne et en Colombie (Cf. reportage en juillet sur *Canal +*). Comme quoi, jeux de nains, jeux de vilains. Dans le genre, on pratique aussi le football pour non-voyant (véridique !). Pour peu que le public et l'arbitre le soient aussi, ça doit bien délirer dans le stade...

Une place à prendre à *TF1*, section banc-titre. Après le mémorable **"Laurence d'Arabie"**, voici la pauvre "Brigitte Fosset", interviewée en tant que porte-parole des intermittents du spectacle. Un enquête au cours de laquelle on évoquait notamment le "silence assourdissant de Jack Lang" sur ce douloureux sujet. Y'en a qui pourraient se taire en silence, quand même !

Qui connaîtrait un jeune homme présentant bien pour emploi de vice-président aux Etats-Unis ? (bon salaire). En effet, l'actuel n'en finit plus de dire des bêtises : "si ma fille se retrouvait enceinte, je la laisserais libre d'avorter". Le lendemain, on lisait ce démenti vigoureux de la famille : "chez nous, on est chrétien et on n'avorte pas !" De la religion ou de la démagogie, laquelle vaincra.

Au fait, la place de président des mêmes Etats-Unis reste toujours à prendre. Se présenter très vite (pas sérieux, s'abstenir...).

Urgent, 1500 postes à pourvoir chez *Eurodisney* (malgré les 5000 supressions d'emploi dernièrement annoncées). Après les promesses de départ, auxquelles chacun faisait malhonnêtement semblant de croire (sauf nous, vous noterez...), l'oncle Picsou sort ses griffes. Payer 2100 F par mois une chambre de 2,50 sur 3,50 m alors qu'on touche 5500 F net par mois, c'est un peu dur, surtout pour des salariés qui viennent d'apprendre à la fois la chute de l'action *Eurodisney* et la fermeture du New Port Bay, un des plus luxueux hôtel du site (prix d'une nuit : 1000F !). Pas grave, Mickey, t'as qu'à y mettre des Somaliens !

Il nous faut absolument un dirigeant pour le Club de Hockey de Grenoble. L'ancien avait oublié de s'inscrire auprès de la Fédération, ce qui l'élimine d'office pour la saison. Drôle ! Enfin, pour ceux qui ne sont pas hockeyeurs grenoblois, évidemment.

On recherche un concepteur pub capable de pondre un meilleur slogan pour Maastricht que "L'Europe c'est l'écu, et moi l'écu j'adore". Cela devrait pouvoir se trouver facile !

Urgent ! Recherche un critique ciné pour le *Canard Enchaîné*. Après le fulgurant "**Universal Soldier**, joué par Adolph Lundgron", voici récemment "**La Nuit Déchirée**, dont le scénario est de Stephen King, orfèvre en la matière (**Alien** and Co)" Comprenne qui peut ! Rallouch serait déjà sur l'affaire, mais il lui faudrait d'abord abattre le titulaire en place. Du coup, il hésite...

Entretien avec ALIEN 3

M.M.: Après la mode des super-héros, voici celle des super-méchants : Alien, Freddy, Jason, Leatherface, Pasqua, Luc Tarmolec, etc. Mais pourquoi tant de haine ?

A3 : Parce que les gentils, y'en a marre, vous comprenez. Dorothée, Carlos, Roch Voisine, Foucault... Toutes ces têtes de premiers de la classe, j'en peux plus. Sans compter que chez nous les présentateurs télé ont encore plus de dents que chez vous. Rendez-vous compte, dès qu'ils sourient c'est l'enfer.

M.M. : D'autant qu'ils doivent baver comme des bêtes, en plus, quelle horreur. Dites-moi, quels étaient vos rapports avec Sigourney sur le tournage ?

A3 : Distants. Si vous voulez mon avis, elle ne nous aime pas. Je ne sais pas ce que je lui ai fait. A la cantine, par exemple, elle s'arrange toujours pour passer devant moi, et alors je fais tintin pour le rab de crème caramel, évidemment. Cela ne peut plus continuer.

M.M.: C'est assez mesquin, en effet. Pourtant, vous aviez l'air plutôt intimes. Enfin, elle est bien enceinte de vous, oui ou non ?

A3 : Oh lui, hé ! D'abord, ça c'est ce qu'elle raconte. Et pourquoi pas aussi Stéphanie de Monaco et Pascal Sevran, pendant que c'est moi qui paye ? Non, si vous voulez mon avis, le vrai responsable se trouverait beaucoup plus haut placé, dans une certaine revue spécialisée de cinéma dont je tairais le nom, si vous voyez ce que je veux dire...

M.M. : Non, pas du tout, alors là, je nage en plein potage, les mecs. Mais, à propos de procréation, dans le premier ***Alien****, c'était moyennement érotique, cet oeuf à la coque (du navire... Ouarf !), un peu gerbique, même, je trouve. Et puis voilà maintenant que vous prétendez tirer comme tout le monde. Moi je comprends rien à votre système de reproduction.*

A3 : Mais nous non plus, si vous voulez savoir. C'est pourquoi vous rencontrez fort peu d'Alien dans la vie courante, finalement.

M.M. : Ah, c'est pour ça, je n'avais pas fait le rapprochement. C'est vrai qu'une fois tous les sept ans, je me disais aussi. Et le prochain, au fait, c'est pour quand ?

A3 : Alors là, y'a rien de fait. J'en ai classe de me friter toujours avec une nénette. En plus je perds à chaque fois, si vous croyez que c'est drôle. Quand je rencontre un Predator, j'ai l'air hyper-nouille. Je l'ai dit à la production : "La prochaine fois je veux Schwarzenegger, ou rien." Ou alors Van Damme à la rigueur, mais lui il a l'air toujours trop gentil, on m'accuserait encore d'être brutal.

M.M. : Ca c'est vrai, alors. La dernière fois, pour Michel Berger, on disait rien, mais vous en prendre à Arletty, franchement vous y allez un peu fort quand même. Vous manqueriez pas de fair play, par moment ?

A3 : C'est vrai que c'était légèrement injuste, mais vous savez, ça me détend tellement !

M.M. : Ah bon, si c'était pour rire, alors ça va. A propos de rire, vous avez vu le gag dans ***Predator 2*** *: le trophée de chasse, je veux dire ? Vous savez, dans le vaisseau spatial à la fin. Ouah, hé, je me suis super poilé... Le crâne de l'Alien posé là négligemment, vachement fun, is n't it ? J'étais scié en 12, moi ! Hein ? Ah bon, ah oui... C'est vrai que c'était un peu facile... Euh, moyennement drôle finalement.... Oui, franchement sinistre, même, n'ayons pas peur des mots. Aie ! mais il est con, lui hé, j'ai rien fait, moi !*

A3 : Si vous voulez jouer à ça, moi aussi je peux faire rire. C'est facile, vous savez. Tiens : permis à point, l'EF the Return, Chirac président, *Télé-Star* vaincra, vive le rap, je me shoote à Patrick Bruel, j'ai un poil à Maastricht, après la capote, le Pape interdit la *Mad Rubrik*, je vote encore P.C. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Je peux continuer, si vous voulez...

M.M. : Ah non, arrêtez, j'en peux plus. On dirait la Classe sur FR3, c'est trop cruel ! Mais, dites-moi, dans l'excellent entretien que vous avez accordé à notre confrère Pif Gadget, je lisais récemment que vous aviez un truc terrible pour palper le tiercé. C'est chié, hé ! Enfin, je veux dire, c'est plutôt curieux, non ?

A3 : Alors là, c'est super fastoche, mon vieux. Sur votre grille du jour, vous rayez trois chevaux, et c'est déjà dans la fouille. Vous savez comme moi que les chevaux rayés courent comme des zèbres !

M.M. : Ca alors, j'expérimente le truc dès dimanche prochain. Et sinon, des projets dans le futur immédiat ?

A3 : Allez aux toilettes. J'adore faire caca, il faut dire ; et puis après, je pense allez faire un tour à la rédaction d'*Impact*, paraît qu'ils arrosent leur quarantième numéro, avec moi en couverture en plus, je ne voudrais pas rater ça...

Propos recueillis par J.P.P.





Karine Etienne, Eragny S/ Oise

Après les congratulations d'usage (*arrêtez, ça va les user...*) et autre "longue vie à *Mad Movies*", je t'écris en réponse à Patrick Moreau, du n° 78. Elève dans une école de sœurs de la région parisienne, qui est d'ailleurs construite sur un ancien cimetière (imaginez le super remix de **Poltergeist** qu'on pourrait y faire !), c'est grâce à mon professeur de français que j'ai découvert Graham Masterton.
S'il fallait le comparer à Stephen King, je dirais que les deux auteurs possèdent deux styles bien différents. King joue sur la terreur psychologique et l'humour noir, alors que Masterton crée une sorte de quatrième dimension de l'horreur à laquelle il ajoute une petite dose de sexe (*pas trop pour moi, j'essaie d'arrêter, merci !*). Aussi, je pense que ses histoires sont moins facilement adaptables en raison de tous les effets spéciaux qu'il faudrait utiliser : une main grise qui râpe un homme sur un mur, des personnages brûlés vifs dans un bus, et qui continuent à sourire. Néanmoins, je pense qu'il sera un jour aussi connu que Stephen King. Il suffit d'être patient.
Avis aux critiqueurs : je trouve inadmissible que toutes ces extravagances trouvent leur place dans le courrier au détriment des lecteurs qui ont envie d'évoquer leur passion de cinéphile. Certains, tels B.S. de Montpellier ou Danièle Mètre, dans le dernier numéro, se ridiculisent par leurs propos stériles. Te laisse pas faire, J.P.P., même si on t'accuse après de refuser la critique négative, nous on s'en fout. Vive *Mad Movies*.

Si nous passons tous les avis dans ce courrier, même les plus extrémistes, ce n'est pas uniquement par honnêteté intellectuelle, mais aussi parce que ces lettres nous font souvent rire. Par ailleurs, si un lecteur nous sort une grosse idiotie, c'est lui l'idiot, pas nous. J.P.P.

Arnaud Birollaud, Gensac-la-Pallue

Si je vous écris c'est pour vous féliciter de votre revue (que je trouve "fantastique" et que je lis seulement depuis le n° 61). Mais j'aimerais aussi vous faire connaître le sujet de l'épreuve de français au baccalauréat (Académie de Poitiers), qui ne m'a pas laissé à sec :
"Je suis reconnaissant à quiconque me fait peur" déclarait Jonathan Demme, auteur du film **Le Silence des Agneaux**. Les œuvres littéraires et cinématographiques qui s'efforcent de susciter l'angoisse ou la terreur vous attirent-elles ou non ? Comment expliqueriez-vous cet attrait ?"
Voilà, fin de l'énoncé. Ainsi, je crois que je peux dire un grand merci au cinéma fantastique, aux auteurs comme Stephen King ou Thomas Harris, et bien sûr... à *Mad Movies* !
Enfin, je voudrais savoir s'il existe d'autres recueils de nouvelles de Stephen King, en dehors de *Danse Macabre* (*Night Shift*) ? Amitiés.

Dis donc, j'espère que tu as casé un maximum de fois le titre de Mad Movies dans ton sujet, sinon on ne te parle plus. Ou alors juste pour te signaler l'existence du Brumes de Stephen King, réunissant une quinzaine de nouvelles du maître, et paru en gros volume chez Albin Michel ou chez J'ai Lu en format poche. J.P.P.

J.C. Chouzenoux Marseille

Ami de la rédac, si je vous écris c'est pour réagir à l'opinion quelque peu négative d'un certain Christian Moreau (*Mad* n° 78) qui contestait le succès du King.
Mon cher Christian, je comprends que la moutarde te monte au nez. Il est vrai que Stephen King est le plus célèbre des écrivains fantastiques et que bon nombre de ses chefs-d'œuvre sont adaptés à l'écran. Mais laisse-moi te faire remarquer que l'argent n'est pas son seul but. Richard Bachman n'est pas du tout une simple machine à fric, c'est un écrivain qui depuis plus de dix ans maintenant ne cesse de hisser le fantastique au rang de grande littérature. C'est un écrivain à l'imagination débordante, sans limite, qui par son approche de la terreur et la psychologie de ses personnages constitue une véritable source de créativité, capable d'ouvrir de nouveaux horizons au cinéma fantastique. **Le Cobaye** en est une preuve. Je ne pense pas que les producteurs aient entrepris ce film à des fins strictement financières, mais qu'ils y ont aussi vu un véritable défi technique.
Sans oublier des œuvres cinématographiques comme **Simetierre**, **Carrie** ou **Shining**, qui sont d'incontestables réussites dispensant une terreur glaciale dont Bachman a le secret. Si tu as la désagréable impression de voir le King partout, ouvre les yeux, le fantastique est un créneau de plus en plus exploité et les nouvelles oeuvres du genre envahissent librairies et grandes surfaces. Quant à Graham Masterton, un excellent écrivain, je te le concède, il n'a qu'une chose à envier au King : son succès.
Un grand bravo à *Mad*, la meilleure revue fantastique du moment.

Roger Vidal, Fontainebleau

Ah non ! Qu'est-ce qui arrive à mon *Mad* ? Je vous lis depuis le n° 47, abonné depuis deux ans, et voilà... *Mad Movies* 78 ressemble à *Télé 7 Jours* ! Où sont les jeux de mots grivois de J.P.P. (*quoi ! J'ai fait des jeux de mots grivois, moi ? Quand ça d'abord... tu confondrais pas avec Jean-Pierre Papin ?*), où sont les remarques oiseuses, les fausses interviews, etc...? On ne rit plus du tout, *Mad Movies* devient trop sérieux !
Quant au courrier du précédent numéro, j'aimerais dire à Danièle Mètre qu'elle peut aller se faire voir et à B.S., de Montpellier, qui a attendu le n° 77 pour se rendre compte qu'il lisait un journal débile depuis le n° 25, qu'au concert des imbéciles il sera sûrement dans l'orchestre ! Salut les types...

Vas-y, continue, je sens que l'humour remonte, là ! Toullec est déjà sous la table (alors que, normalement, il la dépasse d'au moins une tête...). J.P.P.

Emmanuel Martin, Paris

Tout comme B.S. de Montpellier (pourquoi cet anonymat ?) je commenterais le sommaire de *Mad Movies* 78 (ben oui, un peu de neuf).
Batman en couverture. Normal, le film a l'air d'un chef-d'œuvre et c'est la même chose pour **Alien 3**.
Les Notules Lunaires. Je me marre en lisant tous les résumés de ces nanars.
Griffes du cinéphage. Bonne critique des films de l'actualité.
Articles. **Batman le Défi**. Photos sublimes, dossier passionnant, bilan exhaustif d'une réussite.
L'Homme Invisible. Bon papier, pas trop long pour un film (malheureusement) voué au bide.
Le Cobaye, **La Nuit Déchirée**, **Star Trek 6**, **Histoires de Fantômes Chinois II**, *Vidéo et débats*. Idéal pour planifier mes soirées devant les petits et grands écrans.
Courrier. Qu'est-ce qu'on se marre en lisant les conneries de B.S. de Montpellier.
Conclusion : mes 20F sont déjà prêts pour la rentrée et je vous adore.



Dessin, envoi de Eric Crampe

Emmanuel Augé, St. Léger en Yvelines

Je suis un homme heureux... Grâce à un ami, j'ai pu compléter ma collection de *Mad Movies*, c'est te dire si la vie me sourit aujourd'hui.
Contrairement à ce que constatent certains lecteurs - mais où vont-ils chercher tout ça ? - je ne trouve pas que votre magazine soit en train de baisser. Bref, de devenir ce que, je pense, vous avez toujours tout fait pour qu'il ne soit pas. Suis-je clair ? (*absolument pas, je me demande même si je ne vais pas te glisser dans la rubrique "J'ai rien compris", fais gaffe !*).
Que ces critiques trouvent un journal aussi rigolo, "familial", objectif, documenté, bien écrit et si peu cher que *Mad*, et je me fais objecteur de conscience en Ouzbékistan.
Je voudrais maintenant parler d'un monument de pellicule, le dernier Lynch, **Twin Peaks** bien sûr. Je ne sais pas ce que David a fait aux journaleux de notre pays, mais vous êtes à peu près les seuls à l'avoir apprécié, alors que tous avaient pourtant aimé la série. Je ne sais pas pourquoi ce film leur paraît "mou" ou encore "lent" (dixit *Dernière*, le journal bien connu de cinéma... et de publicité pour alcools forts). Lynch travaille tout simplement une atmosphère, il enferme ses personnages dans leur destin - que nous connaissons tous - et pose les balises de ce qui fut, mais doit être au futur dans le temps lynchien, sa série télé. Le film est noir, oppressant, dénué de la loufoquerie et de la légèreté de la série (sublime, elle aussi).
Certains passages - je ne mens pas à des fins démagogiques - m'ont arraché quelques coulées lacrymatoires (*des larmes, en quelque sorte, n'ayons pas peur des mots..*), comme la scène au "RoadHouse", par exemple, où la très vaporeuse Julee Cruise chante, ou bien la fin, d'une beauté inouïe et d'un optimisme triste et touchant à la fois (*aux larmes, citoyens !*).
Batman le Défi, lui, n'est pas un chef-d'œuvre, mais j'avoue avoir apprécié. Le premier, d'une nullité qu'on ne rencontre guère que chez Spielberg dans ses œuvres mièvres et morales, m'avait conforté dans l'idée que Batman n'était qu'un gros con en pyjama-caoutchouc. Le deuxième ne m'a pas fait changer d'avis, mais j'avoue que les dialogues sont absolument géniaux, et sortent des stéréotypes des films de super-héros. Une scène m'a marqué, le grand bal donné chez Shreck, où Keaton et Pfeiffer - géniale waow ! - se révèlent leurs identités respectives. Touchant et sincère, pas mièvre. Bien, quoi...
Sinon, j'attends **Alien 3** avec impatience, et je remercie toute l'équipe des sports de nous fournir le seul magazine lisible dans la profusion de torchons actuels. Au fait, quand est-ce que vous viendrez vous faire une bouffe chez moi ?

Alors là, mon lapin, c'est quand tu veux. Avis aux autres lecteurs qui voudraient nous inviter ou aux lectrices qui désireraient adopter un brave rédacteur nécessiteux. Pour une fois que la presse nourrirait son homme, faut pas s'en priver... J.P.P.

Monia Regui, Miré

Moi, c'est Monia, Momo pour les intimes. Cela fait plusieurs années que je lis ton magazine et je le trouve sensas et vachement humoristique. J'adore les vrais films d'horreur, qui commencent à se faire rares, et j'aimerais connaître la date de sortie d'**Evil Dead 3** dont vous parlez dans le numéro 74.
Et gros bisous bien placés à toute l'équipe de *Mad Movies*.

Ah oui, vas-y Momo... un peu plus à droite, c'est ça ! De quoi on parlait déjà ? Ah oui, ***Evil Dead 3*** *devrait sortir cet hiver, après une sélection éventuelle au Festival d'Avoriaz. J.P.P.*

Christophe Pons, Tarare

Je vous écris pour vous faire savoir que je partage le sentiment de Chantal Amine sur l'évolution de *Mad*.
Je regrette le temps où, lors de vos rétrospectives, vous vous penchiez sur les films marquants du cinéma fantastique. Vos analyses de **2001**, **Blade Runner**, **Zombie**, étaient autrement plus passionnantes que votre rubrique *Vidéo et débats* où vous présentez en toute conscience les plus mauvais films fantastiques du moment.
Twin Peaks a retenu votre attention, mais ce film que vous qualifiez vous-même de chef-d'œuvre absolu n'a eu droit qu'à deux pages dans votre n°77. Hélène Morel prouve, elle, qu'il y a des tas de choses à dire sur un tel film (contrairement à des titres comme **Mutronics**, **Freejack** ou **Universal Soldier**)
L'analyse de cette lectrice m'a paru à bien des égards plus proche de l'esprit lynchien, moins terre à terre que la vôtre. Le film de David Lynch est poétique, fou, désespéré, nostalgique, terrifiant, émouvant, religieux (le mot est lâché, je sais), mais à aucun moment malsain.
La mort-échappatoire de Laura est filmée, non à la manière clinique d'un film d'horreur, mais comme une horrible tragédie, pleurée par un chant religieux.
Twin Peaks est un drame, élevé par des considérations métaphysiques mêlant religion chrétienne (la représentation ailée de l'ange rédempteur) et indienne (le monde des esprits où peuvent se cotoyer vivants et morts).
Le passage de Laura dans l'au-delà (symbolisé par son corps dérivant sur une eau calme), le rire bouleversant de Laura quand Dale Cooper pose la main sur son épaule (il semble, par ce geste, l'alléger de toutes ses souffrances) sont des moments de cinéma inoubliables, les plus beaux auxquels j'ai assisté jusqu'à maintenant.
Twin Peaks ou la tragédie revue et corrigée par un des auteurs les plus véridiques et les plus dérangeants.
Lynch, Ferrara, Otomo et James Ellroy (Laura Palmer a bien des points communs avec Betty Short, alias le Dahlia noir !) : même combat !
Ceci dit, bravo pour votre n°78, les dossiers sur **Alien 3** et **Batman le Défi** étaient intéressants, bien faits et complets. Et grosses bises à Chantal et Hélène, deux lectrices inspirées.

Nous avons déjà dû expliquer quelque part que nous ne présentions pas les plus mauvais films dans notre rubrique vidéo, mais seulement les inédits du moment. Ceux dont personne ne parlent dans la presse. Des inédits bien sûr moins connus que les titres sortis quelques mois auparavant en salles. Mais pour ceux-là, il suffit de se reporter au numéro de Mad Movies *correspondant pour en trouver une critique. J.P.P.*

Nicolas Kannengiesser, Thionville

Je vous lis depuis le numéro 37 et je ne rate jamais un seul numéro (*nous non plus !*). Votre humour est toujours irrésistible et nous avons les mêmes goûts. Je ne vais pas à mon vidéo-club sans vous avoir lus, et je suis toujours vos conseils.
J'ai récemment acheté une K7 à la "Farfouille" qui s'intitule **Cauchemar**, de Mario Bava, avec Daria Nicolodi. J'aimerais savoir si vous connaissez ce film et, éventuellement, son titre original. Aurais-je la chance d'être publié ? Ma petite copine serait tellement contente...

Il s'agit sans doute de **Shock**, *l'avant-dernier film de Bava tourné en 1977. On savait que Dario Argento "faisait" du Bava depuis longtemps, il est fascinant de voir ce que cela donne lorsque Bava intègre à son tour Argento, ceci après la mode des* **Exorciste** *et autres* **Malédiction**. *J.P.P.*

BATMAN, SPECIALES BREVES

Sidérant, tout simplement sidérant ! **Batman le Défi** est miraculeux. Rien à voir avec le premier qui ne représentait qu'une préface. Adieu le Joker, mais bonjour le Pingouin, Catwoman et Max Shreck. Merci Tim Burton pour ce spectacle inoubliable. Merci aussi à *Mad Movies* pour ses articles. A quand **Batman**, la Trilogie ? ***Christophe Choquet.***

Un blâme pour *Mad Movies* 78 : 14 pages pour **Batman le Défi**, le film le plus pourri de l'année. Pingouin : gros bouffon. Catwoman : cabotine caractérielle. Batman : il n'y a pas de héros au numéro que vous avez demandé. Arrêtez de défendre contre vents et marées les suites débiles. ***Jean Tibet.***

Vous accordez des notes un peu trop bonnes à **Batman II**. O.K., il est nettement supérieur au **I**, mais de là à obtenir le même score que **Akira**, faut pas pousser... ***D. Berthault.***

Superbes images, mise en scène magistrale... Mais que se passe-t-il dans la tête de Tim Burton et dans vos machines à écrire qui vous servent de tête ?
Le film que je suis allé voir, c'est comment, déjà ? Ah oui, **Le Pingouin fait le Beau** ! Non, ce n'est pas un foutu titrage français, mais c'est **Batman le Défi**. Et quel défi ! Batman est-il le héros du film ou un personnage tellement transparent qu'on ne ressent rien pour lui, ni en lui. Il y a distorsion évidente avec les trois autres personnages qui, eux, sont présents. Surtout le Pingouin auquel Tim Burton semble s'attacher au détriment du reste. Décevant. ***Patrick Paul.***



Dessin de Sylvain Delzant

Nous venons de voir **Batman II** et sommes révoltés par l'aspect commercial d'une telle production. Nous crions bien fort : A mort Batman ! ***Stéphane et Alex.***

J'adore *Mad Movies*, mais là je me trouve en plein désaccord avec vous. **Batman le Défi** est mauvais, ennuyeux et manifestement bricolé pour plaire au bon gros public. Pourquoi en avoir autant parlé ? En plus nous n'étions que sept dans la salle ! ***Sophie.***

Je suis sorti de la salle abasourdi. On retrouve là le vrai Tim Burton, celui de **Beetlejuice** et d'**Edward aux Mains d'Argent**. Une caméra qui part dans tous les sens, des décors somptueux, une musique purement géniale. Je trouve Mickael Keaton bien plus motivé que dans le premier (*ah bon ?*) et Michelle Pfeiffer, formidablement sexy, joue son rôle à la perfection. Bref, je suis encore honteux d'avoir douté de ce film avant de l'avoir vu. ***Pascal Arnaud.***

Olivier Putéanus, Chelles

Par égard au lectorat encore mineur, je remplacerais tous les gros mots par des -BIP- !
Je viens de jeter un œil (d'ailleurs, si vous pouviez me le rendre...) dans le courrier des lecteurs. Aaargh ! Mais qu'est-ce que c'est que tous ces conn... (eh, mince, j'allais oublier le -BIP- !) qui osent critiquer mon journal préféré ! -BIP- ! alors, moi ça me fait rire ces gens qui achètent un journal 20 francs pour cracher dessus ? Non, mais c'est vrai, quoi, *Mad* c'est bien ! Non, très bien. Et ceux qui disent que l'humour n'y a pas sa place sont des -BIP- ! L'humour est une preuve d'intelligence, donc *Mad* est un mag intello !
J'adore toutes les rubriques de Mad, des *Notules* à *Ze Mad Rubrik* que je vénère ! C'est vrai, quoi ! *Mad* est frais, jeune, revigorant et -BIP- ! Au fait, où est passé le strip-tease des lectrices ? C'était cool après des photos de monstres baveux de pouvoir poser les yeux sur des plastiques plus attirantes ! Euh, le répétez pas à ma copine, sinon je pourrais plus acheter votre magazine !
Bon, il y a aussi les dessins. Bien, les dessins, très bien, les dessins ! J'adore. Moi-même je dessine, et je vous enverrais peut-être un jour l'un de mes gribouillages, ou je passerais vous voir. Bon, j'vas vous laisser tranquille, écrire vos meeeerveilleux articles et attendre fiévreusement la prochaine parution.

Marc Andricévic, Stains

Vos questionnaires indiquant que l'âge moyen de vos lecteurs reste constant, je me demandais ce qui les poussait à abandonner *Mad* à un certain âge pour passer sans doute au mariage, au pavillon et à la lecture de *Télérama*.
Celui qui considère le cinéma comme un simple loisir n'a rien compris ou alors il ne va voir que les Van Damme et autre soupe. Osons l'ésotérisme, l'intelligence, la curiosité, restons jeunes et fidèles à *Mad*, face à un système qui ne cultive que l'ignorance et la démagogie.

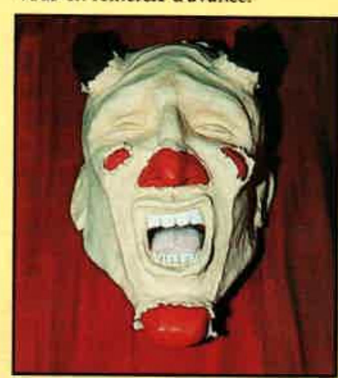
Daniel Verhaegue, Pontoise

J'ai une fois de plus constaté l'injustice du box-office en apprenant que **Twin Peaks** n'obtenait que 100.000 spectateurs. J'ai constaté aussi que pour remplir les salles, il fallait être un cyborg manipulant les gros flingues et les gags foireux, ou bien encore un Peter Pan bedonnant et retombant en enfance.
Pourtant, David Lynch se dépasse de film en film (si l'on excepte **Dune** où il n'était pas vraiment dans son élément), peu de réalisateurs pourraient en dire autant.
J'aimerais vous faire part de certaines critiques sur M.M. 78. Pourquoi remettre Batman en couverture alors que vous aviez d'autres choix (**Le Cobaye**, **Star Trek VI**, **L'Homme Invisible**, etc...). Pourquoi refaire un article (très complet d'ailleurs) sur **Batman le Défi** (*Impact* 39, M.M. 77) ?
P.S. Allez-vous au *Brady* de temps en temps ? On y voit des choses extraordinaires.

Bien sûr, le Brady fait partie de nos réjouissances coutumières. Lorsque l'ouvreuse, en retard à la séance de 14h, se décide à venir chercher son pourboire dans les rangs des spectateurs déjà installés, alors que le film vient de commencer. Ou quand un clochard brame à voix haute ses impressions assez premier degré sur ce qu'il découvre à l'écran. Et ne parlons pas traditionnels marchandages ouvreuse/client relatifs à l'éternel pourboire, dont les fracas couvrent très souvent les dialogues du film.
A ce propos, quand abandonnera-t-on enfin cette pratique honteusesement bourgeoise du pourboire ? Je n'aimerais pas plus en recevoir que je n'aime en donner. Et si les salariés ne sont pas assez payés, c'est au patron d'y remédier, et non au client. Les places de cinéma sont assez chères pour ça.
Sache enfin que Mad Movies *et* Impact *traitent souvent un même sujet, même s'ils le font de la façon la plus complémentaire possible. J.P.P.*

Alexandre Seray, Versailles

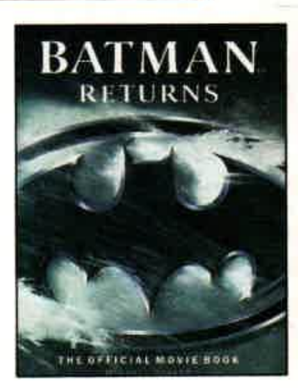
Bravo pour votre revue qui est de loin la meilleure du genre, bien que vous n'en doutiez pas un instant, n'est-ce pas ?
J'apprécie beaucoup votre rubrique des bandes originales de films. Les critiques sont courtes, efficaces, parfois dures, mais il faut ce qu'il faut. En revanche, je trouve la rubrique elle-même trop brève, il faudrait l'étoffer un peu. La musique de film joue un rôle très important, que dis-je, indispensable dans le plaisir qu'on prend à la vision d'un film. Par exemple, quand j'écoute la bande originale de **Dune** (composée par Toto) et notamment *Desert Theme*, qui est une pure merveille, je me sens comme envoûté par le plaisir que me procure cette musique. Quant à celle de **Backdraft** (composée par Hans Zimmer), elle nous transporte au cœur de l'action. On entend les flammes surgir tel un félin, et prêtes à bondir sur les héros. Rien qu'en écoutant une musique, on se replonge dans l'atmosphère d'un film. Faites l'essai avec **Le Silence des Agneaux** (par Howard Shore) et vous verrez.
Ci-joint à ma lettre, la photo d'une étape de transformation réalisée par moi. Si vous pouviez la publier, je vous en remercie d'avance.



MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



BATMAN RETURNS
The Official Movie Book
Michael Singer
Hamlyn

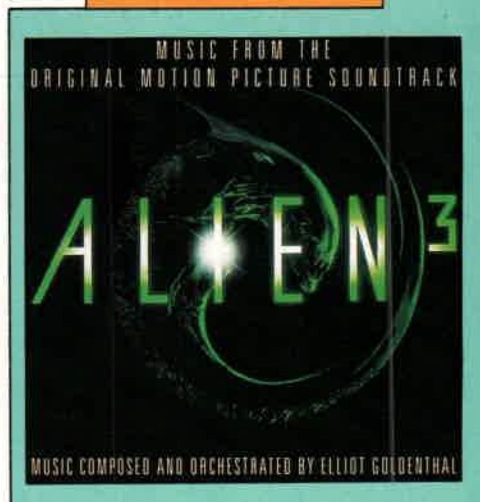
Grosse déception pour le livre officiel de **Batman Le Défi**. Le merveilleux film de Tim Burton méritait mieux que ce bouquin mal fichu, au texte baclé et à la maquette qui fait peur à voir. Certes, les photos sont magnifiques, mais elles sont souvent cachées par des textes en superposition. Mieux vaut, en toute modestie, se replonger dans notre dossier à nous, in *Mad* 78 ("*Euh, au niveau des chevilles, Rallouch, pas de problème ?*").



LE PARC JURASSIQUE
Michael Crichton
Robert Laffont

La génétique. Certains y voient une bénédiction, d'autres une menace encore plus grande que le nucléaire. Michael Crichton y voit lui un excellent de sujet de science-fiction. Dans une île isolée au large de l'Amérique du Sud, un milliardaire excentrique passionné par les dinosaures décide de créer un parc d'attraction un peu spécial puisque le spectacle est assuré par de vrais dinosaures recréés génétiquement. Mais peut-on impunément redonner la vie à des espèces disparues depuis des milliers d'années ? Et peut-on réellement contrôler un être vivant surtout s'il est aussi énorme qu'un tyrranosaure ou aussi cruel qu'un vélociraptor ?
On le voit, Crichton a préféré aborder en douce les questions de fond que pose la génétique pour faire la place belle au suspense et à l'action autour d'un groupe de personnages bien définis en proie aux énormes bestioles qui les entourent. Le livre est passionnant d'un bout à l'autre et on attend impatiemment la suite que laisse présager la fin ouverte de ce "*Parc Jurassique*" et l'adaptation qu'en tourne en ce moment Steven Spielberg.

DISQUES



ALIEN 3
Elliot Goldenthal
MCA

Bonne idée qu'ont eu les producteurs de **Alien 3** d'engager la flèche montante de la nouvelle vague de compositeurs de musique de films américains, Elliot Goldenthal (**Drugstore Cowboy** et surtout **Simetierre**). Comme le film, la musique surprend et enchante. Culotté comme pas deux, Goldenthal fait de cette BO une ode religieuse à la terreur. Une espèce d'opéra morbide entre requiem et rock'n roll trash avec des moments à couper le souffle. Etonnamment beau.



UNIVERSAL SOLDIER
Christopher Franke
Varèse

Christopher Franke, ex-membre du groupe Tangerine Dream, se lance dans une carrière solo qui débute avec **Universal Soldier**. Tangerine Dream n'avait pas l'habitude de faire dans la dentelle. C'était carré, droit, pas vraiment imaginatif, mais toujours efficace. Christopher Franke ne change rien à ses habitudes. La BO d'**Universal Soldier** ressemble comme une sœur à celle de **The Keep** composée par les Tangerine, en plus orchestral et plus puissant. Ami de la finesse et de la mélodie, passez votre chemin. De toute façon, on n'est pas là pour ça.

BATMAN LE DEFI
Danny Elfman
WEA

Après la merveille qu'il nous avait offert l'an dernier, **Edward aux Mains d'Argent**, on attendait Danny Elfman au tournant en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir nous concocter après cette BO qui l'imposait parmi les plus grands. **Batman Le Défi** ne déçoit pas, bien au contraire. Ce disque démontre l'incroyable habileté de création de ce génie. Il ne reste en effet pas grand chose du premier épisode, le thème de Batman, quelques accords, c'est tout. Elfman a tout refait. Il a suivi Burton et a accordé autant d'importance au thème du Pingouin et de Catwoman qu'à celui du de Batman, et il a surtout créé une nouvelle atmosphère entraînant Gotham City vers une apocalypse sonore et ses personnages vers un paroxysme émotionnel qui trouve son apogée dans un magnifique final. Attention chef-d'œuvre !

JEUX VIDEO



THE ADDAMS FAMILY
Super Nintendo

L'adaptation en 16 bits de **La Famille Addams** est une petite merveille. On est loin du très approximatif **Fester Quest**, premier jeu *Nintendo* inspiré de ces personnages. Ici, on touche au génie. Gomez part à la recherche de sa famille prisonnière des Goblins et autres monstres qui se cachent dans l'incroyable dédale que constitue la demeure des Addams. Graphisme plus proche de l'animation que d'un quelconque programme informatique, incroyable imagination dans la conception du jeu et des épreuves... Bref on flirte avec la perfection. Et en plus, c'est rigolo.

TERMINATOR 2
Nintendo

Très attendu par tous les afficionados du film, et ils sont nombreux, *Nintendo* sort enfin **Terminator 2**. Ce jeu de plate-forme somme toute plutôt classique se distingue des autres jeux de ce genre par le fait qu'il suit très fidèlement le déroulement du film. Chaque niveau correspond à une scène. Le premier se situe dans le café des routiers, c'est le début du film, le second dans les canaux de la ville où se déroule la poursuite en moto, et ainsi de suite... Lorsque vous avez passé cinq niveaux, vous devez affronter le T-1000. Pas fastoche !

OLYMPIC GOLD
Sega

C'était vraiment bien les Jeux Olympiques de Barcelone. Un vrai grand spectacle bourré d'émotion et de moments grandioses. *Sega* nous propose de participer nous-mêmes aux JO par l'intermédiaire d'un jeu qui réunit 7 épreuves. Pas vraiment convaincant ce jeu où l'on ne sait pas trop ce que l'on fait. Seul le tir à l'arc et le 100 mètres peuvent faire illusion. Sinon, **Olympic Gold** n'est qu'un jeu de sport en plus.

Entretien DANNY ELFMAN



A 38 ans, et en seulement une quinzaine de films, Danny Elfman s'est imposé parmi les tous meilleurs compositeurs d'Hollywood. On connaît surtout son œuvre via celle de Tim Burton, mais tout ce que fait Danny Elfman, de **Cabal** aux ***Simpsons***, vaut évidemment de l'or...

Comment êtes-vous devenu compositeur de musique de film ?

Tout a commencé en France au Grand Magic Circus de Savary. J'y jouais du violon et de la mandoline. De retour à Los Angeles, mon frère et moi avons créé une troupe inspirée par le Grand Magic Circus, The Mystic Knights of the Oigo Bongo. Je créais toutes les chansons des spectacles. Au début, je savais à peine composer. De toute façon, ça n'aurait servi à rien puisqu'aucun des membres de la troupe ne savait lire les partitions ! Je leur apprenais donc les mélodies en chantant. Plus ça allait, plus mes compositions étaient ambitieuses, et j'ai dû m'astreindre à apprendre l'écriture. Renforcé par de meilleurs musiciens, le groupe était devenu un ensemble plutôt talentueux qui jouait toutes sortes de musiques étranges. En 78, mon frère a fait un film, **Forbidden Zone**, et j'en ai écrit la musique. Une musique simple, rien d'orchestral. Par la suite, je me suis occupé du groupe rock Oigo Bongo.

Et en 85, vous êtes allé trouver Tim Burton...

Pas du tout, c'est Tim et Pee Wee Herman qui m'ont appelé pour me demander de venir les rencontrer. Apparemment, Tim était un fan des Oigo et Pee Wee connaissait le film de mon frère. Mon nom est donc sorti des deux côtés. La première fois que je les ai vus, je ne me demandais qu'une seule chose : "Pourquoi moi ?". Je n'avais jamais fait de musique orchestrale et les rockeurs sont rarement de bons compositeurs. Je crois qu'on est tombé d'accord avec Tim et Pee Wee quand je leur ai dit que mes principales influences étaient Nino Rotta et Bernard Herrmann. Ce sont leurs deux compositeurs préférés. Aujourd'hui, je suis reconnaissant envers Tim d'avoir eu le courage de m'engager, mais j'ai failli refuser à l'époque. J'avais une peur terrible de foutre en l'air leur film. J'ai accepté à la dernière minute en me disant qu'après tout, je n'avais rien à perdre. La comédie est une bonne façon de commencer. Cela permet d'acquérir un timing très précis. Et une fois ce timing acquis, j'ai pu commencer à m'amuser tout en continuant de penser que j'allais foutre leur film en l'air. Mais j'ai su que ça n'arriverait pas dès que j'ai entendu un de mes morceaux joué par un orchestre. C'était époustouflant. Vous ne pouvez pas imaginer ma réaction quand j'ai entendu la puissance que dégageait un orchestre jouant mes morceaux. C'est à ce moment que j'ai décidé de composer pour le cinéma.

Comment expliquez-vous votre parfaite collaboration avec Tim Burton ?

L'aspect le plus abstrait pour un cinéaste, c'est la musique. Le musicien doit pénétrer l'esprit du cinéaste et transformer ses idées en langage musical. Et il n'a pas le droit à l'erreur parce quand le cinéaste entend la musique, elle est terminée, et il est trop tard pour la changer. Alors pensez bien que quand un réalisateur trouve un musicien qui traduit correctement ses visions en musique, il ne le lâche pas. Quand je vois les images de Tim, j'entends presque instantanément la musique dans ma tête. Cela vient comme ça. Et il n'a pas encore été déçu du résultat !

Pensez-vous qu'un certain style est né de cette collaboration ?

Je ne sais pas. A part **Batman Le défi** qui est proche du premier **Batman**, les quatre films de Tim sont musicalement très dissemblables. En fait, même **Batman Le Défi** est assez différent de **Batman**. Je n'ai conservé qu'un tiers de la musique du premier. Les deux autres tiers vont dans des directions différentes, ceci surtout grâce à la présence de Catwoman et du Pingouin. C'était très amusant de composer le thème doux-amer de Catwoman et la mélodie aux accents grandiloquents du Pingouin. Quand vous faites une suite, en général, vous reprenez pratiquement les partitions du précédent et vous changez quelques notes. Moi, ça ne m'intéressait pas de refaire la même chose...

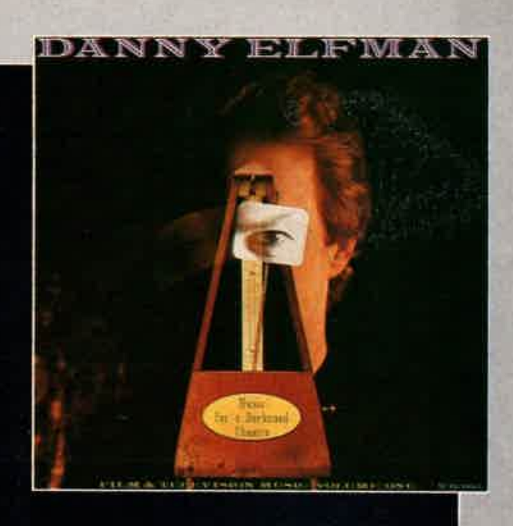
Comment avez-vous trouvé le thème de Batman ?

Quand Tim m'a fait visiter les plateaux du premier **Batman** à Londres, j'ai commencé à ressentir le feeling de Gotham City. Dans l'avion, en rentrant chez moi, le thème est venu de lui-même. J'avais peur de l'oublier avant que l'avion n'atterrisse. Alors j'ai pris mon petit enregistreur et je me suis enfermé dans les toilettes. J'ai enclenché le magnéto et je me suis mis à hurler dans le micro "Pa Pa Pa Pa... Pa" *(il se met à chanter le thème)*. Heureusement que j'ai fait ça, parce qu'une fois à terre, je ne me souvenais plus du thème. La petite musique qui passe dans les avions à l'atterrissage avait nettoyé absolument tout ce que j'avais en tête. Chez moi, j'ai mis la cassette et derrière le bruit énorme des moteurs de l'avion, on entendait juste assez le thème pour lui donner vie.

Qu'est-ce qui vous a décidé à adopter les thèmes de Catwoman et du Pingouin ?

Je devais être sûr de pouvoir entraîner les thèmes dans toutes les directions. Le thème de Catwoman devait être mélancolique, mais il fallait aussi qu'il sonne drôle, notamment dans la scène du magasin de Max Shreck. Pour le Pingouin, je désirais quelque chose d'à la fois énorme, religieux et sinistre. Le Pingouin a une démarche incroyable. Regardez la scène du cimetière, quand il se dirige vers la grille, on dirait un ténor qui s'avance sur une scène d'opéra. Quand il s'arrête, on s'attend presque à ce qu'il se mette à chanter un aria.





Vous semblez apprécier travailler avec des gens à l'imagination développée comme Tim Burton, Clive Barker ou encore Sam Raimi...

Exact, ce qui m'importe avant tout, c'est de travailler avec des gens imaginatifs. Et souvent, je prends les devants. Ainsi, ce n'est pas Sam Raimi qui m'a appelé. Quand j'ai vu **Evil Dead 2**, j'ai téléphoné à mon agent en lui disant de trouver ce gars et de me faire engager sur son prochain film, quel qu'il soit. Sam Raimi m'a fait venir sur le plateau de **Darkman** et, effectivement, il m'a fait bosser de suite. Mais pas comme musicien ! Dans le film, il y a une scène où le héros se fait copieusement arrosé par une voiture qui passe. En fait, c'est moi qui balance les seaux d'eau. Dès que Sam m'a vu, il m'a dit : "Toi, tu m'as l'air costaud. Prends un ciré." Avant même que j'ai eu le temps de dire qui j'étais, je me suis retrouvé sous une pluie torrentielle, toute une nuit, dans un froid givrant, à balancer des seaux d'eau !

Y a-t-il des films que vous regrettez d'avoir fait ?

Un seul : **Fantômes en Fête**. Au dernier moment, Richard Donner a changé son fusil d'épaule et décidé que le film devait être plus léger dans le ton, les effets et, bien sûr, la musique. C'est la seule fois où j'ai essayé de faire retirer mon nom du générique. J'en étais malade. A part ça, il y a bien deux ou trois comédies dont je ne suis pas très fier, mais quand on débute, tout est bon à prendre, et elles m'auront au moins servi à me perfectionner.

Vous travaillez sur quoi en ce moment ?

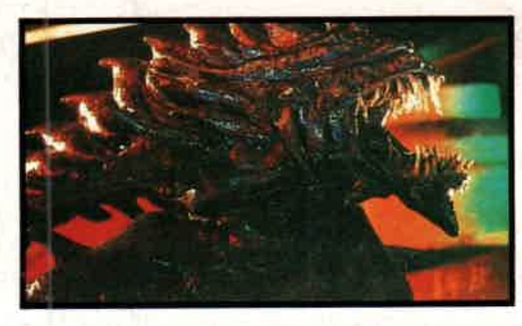
Sur six choses en même temps ! Je finis **The Nightmare Before Christmas**, un dessin animé musical produit par Tim Burton. Juste avant, j'avais terminé les thèmes de la série de dessins animés ***Batman***, ainsi que celui de ***Family Dog***, dont la diffusion commence très bientôt. J'ai commencé **Little Demons**, un film musical que j'ai écrit pour *Disney* et **The World of Jimmy Callicut**, un autre film musical à l'ancienne qui sera produit par *Interscope*. Enfin, je m'attaque à la réécriture du scénario de **Jullian**, une histoire de fantôme particulière et très très macabre que je vais diriger et qui sera produit par Tim Burton. Je crois que je commencerai le tournage d'ici un an. Je change l'orientation de ma carrière à peu près tous les six ans. Ceci dit, je ne laisserai pas tomber la composition, mais je me limiterai à un ou deux films par an. Notamment ceux de Tim.

Vous réalisez qu'avec une quinzaine de musiques de films à votre actif, vous êtes devenu l'un des compositeurs les plus estimés d'Hollywood ?

Oh non, je ne suis pas cela du tout. Beaucoup d'autres compositeurs sont supérieurs à moi. Je suis simplement content d'avoir créé une œuvre qui a sa griffe personnelle et que le public commence à reconnaître. Mon but ultime serait que des gosses écoutent ma musique et en tirent la même inspiration que j'ai pu tirer des musiques de Herrmann ou Rotta. Je n'en suis pas là, mais c'est cette idée qui me fait avancer.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH

LE TITRE MYSTERIEUX



- Vous voyez, docteur : c'est celle du fond, à droite, qui me fait mal !' Notre malheureux personnage sort d'un film qu'il vous suffira de reconnaître pour recevoir gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*.
Notre précédent titre concernait **Life on the Edge**, de Tom Burman. Parmi les premiers à nous répondre, on trouvait : Luc Trouvier (Paris), Marylène Leterrier (Dôle), Philippe Perrier (Besançon), David Guidoux (Vannes), Frédéric Desmarais (Jonzac), Arnaud Talour et Laurent Saï.

PETITES ANNONCES

Ach. affiches et tout doc sur **Alien, Aliens, Predator** et **Le Choc des Titans**. Vincent Capes, Bt H2, place Jean Macé, 30300 Beaucaire Le Gard.

Vd. VHS de **Akira** et BD de **Batman 2** et **Terminator 2**. Pascal Savard, 2 rue Lavoisier, 91080 Courcouronnes.

Ach. tout album en K7 originale des groupes techno Nitzer, Front Line Assembly et Skinny Puppy. Faire offre à Frédéric Blank, 11 av. Henri Fabre, 84100 Orange.

Ech. 60 épisodes de ***La Quatrième Dimension*** *(contre quoi ???)*. Liste sur demande. Christine au 94-63-53-30.

Vd. *Pulsar*, fanzine de SF et fantastique, BD et nouvelles, 60 pages, 30 F. Rech. dessinateurs et novellistes. Olivier Blaise, 17 parc de la Baronne, 57530 Ars-Laquenexy.

Vd. 60 à 90 F pièce 60 films VHS, nombreux jeux *Atari, PC, Amiga*, jaquettes... Liste contre 1 timbre à Frédéric Such, 79 rue Stanislas Huguetto, 83600 Fréjus.

Vd. VHS de **La Guerre des Etoiles, Casino Royale, Rage** et **Le Déclic**. Marc Meurée, 8 rue des Dames de Brianne, 69480 Anse.

Rech. jaquettes de **Simetierre, Jeu d'Enfant, L'Ambulance, After Midnight, Waxmork, Halloween 5, Darkside**. Hakim Maadadi, 6 rue de Guiglionda de Ste Agathe, 06300 Nice.

Vd. K7 Pal de **T2** (250 F), **Robin Hood** (200), **Addams Family** (350), **Basic Instinct** (350), **Rocketeer** (300) + autres *(aussi chères ?)*... Liste contre 1 timbre à Sabrien Moskala, place Delamarre, 23170 Chambon sur Voueize.

Rech. VHS japonaises sur la série des **Godzilla**. Jean-Baptiste au 62-94-49-51.

Ach. VHS (originale ou copie) de **La Dernière Maison sur la Gauche**. Hervé Frénoy, 10 rue du Canada, 75018 Paris.

Vd. séries télé (***Outer Limits, Au Coeur du Temps, Lost in Space, Star Trek***...) + 600 films SF et fantastique 1900-1970. Patrick au 82-56-35-85.

Vd. ou éch. films SF/fantastique 1900-1960. Ch. personnes collectionnant les oeuvres de H.P. Lovecraft pour échange de nouvelles. Jean-Noël Degain, la Pinède St Georges, rés. Les Oliviers, 83430 St Mandrier.

Exécute dessin de votre choix à des prix sympas d'après photo. Ludovic Balant, rés. F.S., Bt B, Ch. Bontemps, 33400 Talence.

Vd. livres de SF/fantastique + fanzines. Francis Temperville, 5 rue de Bellevue, 91400 Orsay.

Vd. à partir de 60 F pièce nbreuses VHS Secam (**Freddy IV, Total Recall, Highlander II**...). Benjamin Decobert, 31 rue Victor Provo, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Vd. 100 F pièce *Doc Savage* 1, 3, 6, 8, 9, 11, 12, 13, 18, 22 et 23. Première édition, état variable mais toujours bon *(comme pendant mes vacances, tiens !)*. Stéphane Hannequin, 2 bis rue Contant, 93220 Gagny.

Vd. nbreux "ZOID" *(euh, qu'est-ce que c'est des zoids, au fait ?)*. Rech. NAM 1 à 20 et Sp. NAM 32, 43, 44 et 45. Mickaël Lejeune, Lesporelle Bt C, 8 rue de la Verdière, 13090 Aix en Provence.

Vd. *Akira* 1 à 32, *Strange, Marvel, Sp. Strange*... Jean-Claude au 86-42-98-31.

Ch. tout doc sur les dessins animés **Cobra, Albator, Astro, Dragon Ball, Robotech**. Christophe au 66-64-82-41.

Vd. BD, mangas, CD japonais, vidéos (**Venus War, Akira**...). Patrice au 48-75-07-76.

Ach. à prix raisonnable jeux *Gameboy*. Alexandre Faurie, 41 quai des Bateliers, 67000 Strasbourg.

Vd. console *Megadrive* Jap neuve, sous garantie, 800 F. Ilan au 91-25-01-42.

Amateurs d'objets/figurines **Star Wars** et autre sci-fi, ne tardez pas ! Contact contre enveloppe timbrée à Eric Druon, 21 rue du Puits, 33000 Bordeaux.

Rech. *E.F.* 116 + H.S. 1 sur **T2** *(venir chercher ses E.F. chez la concurrence... Quelle perversité !)*. Eric Dulle, 174 rue Jules Guesde, 59210 Coudekerque-Branche.

Rech. photos de **Robin des Bois, Ma Vie est un Enfer, Crocodile Dundee II, Willow, Rambo II et III** et **Retour Vers le Futur I, II et III** *(hé, j'ai des photos de Marc Toullec, aussi, téléphone-moi, on s'arrangera...)*. Virginie Niesen, 11 rue de la Fauvette, 57100 Thionville.

Rech. absolument tout sur Sylvester Stallone. Francis Bauchet, 38 cité des Jardins, 59390 Toufflers.

Rech. tous docs sur Winona Ryder. Johan Morandeau, 9 rue Jules Vernes, Le Loroux Bottereau.

Ch. jaquettes vidéo des 3 **Star Wars**. Nicolas Kannengiesser, 9 rue des Horticulteurs, 57100 Thionville.

Vd. ou éch. nbreux romans anticipation/fantastique dans près de 80 collections. Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du poitou, 78140 Vélizy.

Vd. pin's **T2** en argent *(on avait dit que tout devait être détruit à la fin de T2. Abattez-le !)*. Faire offre à Christian Lafon, 82 rue Antonin Debidour, 24300 Nontron.

Vd. coffret **"Sueurs Froides"** de Claude Chabrol (6 K7 + boîte = 500 F). Romain au 45-24-62-15.

Ach. cartes postales d'affiches de films et personne pouvant me vendre les affiches des films récemment sortis (**Batman 2, Alien 3**...). Alexandre Metzger, 4 rue du Stade, 67510 Wingen.

Vd. nbreux *Strange, Nova, E.F.*, personnages **Star Wars** et BO en 33t. Liste contre 1 timbre à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Rech. "Conan le Destructeur" en livre de poche *(J'Ai Lu)*. Muriel Hoffmann, 7 rue Georges Ville, 75016 Paris.

Vd. *Nova* 1 à 56 + 20 autres numéros, et livres dont vous êtes le héros. Liste sur demande à Frédéric Legros, 5 allée des Tilleuls, 60110 Lormaison.

Vous cherchez des films fantastiques en K7 vidéo. Je dois certainement les avoir. Pour tout renseignement, Guillaume au 56-49-28-18.

Ach. VHS de **Bloody Bird, Flic ou Zombie, Angoisse sur la Ligne**, etc, + *Mad Movies* 22. Julien Alexandre, 14 rue des Réservoirs, 94410 St Maurice.

Ch. vidéos amateurs et fanzines pour émission fantastique (TV et vidéo), "Crépuscule". Vds *M.M., E.F* et *Toxic*. Ambroise Gabriel, 12, rue de Toul, 57800 Freyming-M.

Vd. K7 vidéo de toutes sortes, livres de poche fantastique, 33 tours et K7 audio. Liste contre un timbre. Eric Leblond, Chabonnes, 86530 Availles-en-Chatellerault.

Vd. laserdiscs NTSC : **This Island Earth, Day the Earth Stood Still, The Mummy, Outer Limits Box**..., + nbreux Hitchcock. Liste complète sur demande à Albert Bouyat, 10 rue Gustave Courbet, 75116 Paris.

Ach. BO en CD de **La Bête de Guerre**. Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.

Vd. BO, jouets, K7 vidéo sur films et séries télé, ainsi que diverses BD. Dominique Dumontet, 53 rue du Limousin, 93410 Tremblay en France.

Vd. photos d'exploitation cinéma (horreur, fantastique...), cartes postales et affiches. Allyre Pain, 13 rue du Plessis, 37300 Joué les Tours.

Vd. albums Hard/Hard-Core/Punk sur K7 à partir de 30 F. David au 35-30-10-17.

Vd. ou éch. contre vieux films fantastiques avant 1960, **Métal Hurlant** (le film), **Akira, Les Maîtres du Temps**, etc. + divers dessuins animés Marvel. Gilles, au 94-62-21-79 (Toulon).

Vd. *Strange, Fantask, Marvel, Spidey, Nova, Titans*, etc. Liste contre 3 timbres à Jean-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Rech. affiches de **Airplane 1** et **2, Naked Gun 1** et **2**, et de films avec Clint Eastwood. Phillipe Martin, 9 bis rue de Brest, 29800 Landerneau.

Collectionneur ach. K7 originale de **Le Jour où la Terre s'Arrêta**, et vd. nbreux films SF/fantastique + séries TV. Daniel au 87-58-23-52.

Ch. films Wes Craven et trilogie des M.V. de Romero + vends BO de **Bad Taste** et **Re-Animator 1** et **2**. David Michaux, 17 rue Duru, 76770 Malaunay.

Ach. sur K7 5 heures **Hellraiser III + Evil Dead III + Brain Dead**. Kristian Krogstad, 7624 Ekne, Norvège.

Ach. tout doc sur Sean Connery. Amélie Gamet, 21 rue Brézin, 75014 Paris.

Ch. VHS Secam, Pal ou NTSC de films d'animation japonais (**Venus War, Legend of the Overfiend**...). Stéphane Menjot, 5 impasse Calvinet, appt 45, 31500 Toulouse.

Vd. VHS, Laserdiscs, console *Megadrive* et docs sur Giger. Liste contre enveloppe timbrée à Lyonel Fluchot, 115 av. Mal. Lyautey, 21000 Dijon.

Vd. tout sur Michael Jackson. Liste contre timbre + ordinateur C64+disk+K7 : 800F. Tél. week-end, au 88-80-31-34.

Ach. BO **Christine** (chansons) ou éch. contre BO de **Mad Max**. Djilali Chenine, 41, Cité Soeur Elise, 23400 Bourganeuf.

Vd. collection complète de *Gore* (1 à 118). Didier Roussin au 78-58-20-83.

Vd. 35 F pièce affiches cinéma grand format. Liste contre 4 F en timbres à Dominique Besson, 71 rue de Pontoise, 95290 L'Isle Adam.

Ach. VHS et docs sur **Vampire, vous Avez Dit Vampire ? I** et **II**. Fabrice Rabelle, 5 rés. Le Floch, av. Dupuis, 02800 La Fère.

Vd BO de **T2** en compact + ach. *Starfix* H.S. SPFX n°1 ainsi que cartes postales de films. Yann Danielo, 4 rue de Charente, 44800 St. Herblain.

Jeune auteur canadien vend son premier livre fantastique. Rens. 76-23-33-85 (Jérôme).

Rech. affiches grand format des 3 **Star Wars** et **Platoon** + docs sur des top-models comme Noami Campbell *(hum, un connaisseur !)*. David Lemort, 27 rue de la Rivière, 62179 Wissant.

Vd. nbreux *Star Ciné Cosmos, Vaillance, Aventures*... Joël Vienne, 72 rue de L'Abbé de L'Epée, 59500 Douai.

Rech. vieux comics underground américains (*Zap, Weirdo, Kitchensink*...). Faire offre à Mickaël Riou, 6 rue Frédéric Mistral, 94400 Vitry/Seine.

Vds nombreux Strange. Patrick Le Mortallec, 50 avenue du Parc, 93290 Tremblay en France.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- la bagarre. Didier Rallouch, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

- correspondant (e) canadien (ne) 18-20, aimant le cinéma et les jeux vidéo. Richard Avalol *(excusez-moi si c'est pas ca, mais j'écris très mal...)*, 27 rue de la République, 11100 Montredon-Corbières *(idem...)*.

- à joindre Laurent, auteur du dessin paru dans M.M. 76, pour projet. Sacha Povse, 38 rue d'Haubourdin, 59200 Tourcoing.

- correspondant(e)s 16-19 ans aimant Spielberg, Stephen King, Jack Burton et le Fantastique en général. Y. Daure, 18 rue des Cigales, 66240 St Estève.

- correspondant(e)s 15-20 ans, français ou étrangers, parlant français ou allemand, aimant sortir, aller au cinéma. Vincent Gardoll, 83 route de St Denis, 95170 Deuil La Barre.

- correspondant(e)s aimant le hard et M.M.. Michel Girardeau, 95 rue des Epinettes, Etival Clairefontaine, 88480 Vosges.

- maquilleurs, créateurs FX et autres génies du latex pour court métrage sur Lyon. Manu au 78-52-40-30.

- amoureux de fantastique pour créer un fanzine. David Verhaeghe, 1 rue des Sources, 95300 Pontoise.

- corres. français ou étrangers, fans de gore pour échanger films et docs. André Quintaine, 7 rue A. Brian,d, 70800 St-Loup/Semouse.

- photographe amateur faisant les festivals pour acheter photos de Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue du Belvédère, 14000 Caen.

- correspondantes étrangères 17-25 ans aimant **Eraserhead, Angel Heart, Brazil**, King, Lovecraft, Tolkien... Yann Aubrée, 97 rue Pasteur, 76530 Grand-Couronne.

- corres. 12-13 ans aimant le fantastique. André Cote, 1 rue de Quéliverzan, 29200 Brest.

- 1 réalisateur, 1 monteur, 1 maquilleur bénévoles pour court métrage d'action avec les plus grandes stars européennes d'arts martiaux. Christophe Mayeux au 46-64-55-01.

- garçon 15-18 ans sympa, célibataire, fou de films d'horreur, de foot, de hard rock, pour JF mignonne et célibataire *(tu devrais passer dans le Chasseur Français, coco...)*. Lynda Trigoyen, 16 rue Lucien Sampaix, 08440 Vivier-au-Court.

- correspondant(e)s 18-20 ans aimant U2, Dire Strait, **Batman le Défi, Basic Instinct**. Christophe Rivaud, 612 rue René Thénot, 54200 Ecrouves.

- correspondants (es), 16 à 20 ans, aimant M.M. et les films fantastiques. Jean-Marie Erik, 24 rue du 11 novembre, 78700 Conflans-Ste-Honorine.

les plus grands frissons

TROIS FILMS RIEN QUE POUR VOS YEUX

CANNIBAL HOLOCAUST

dans sa version intégrale. Choc.

ANGOISSE

sélectionné au Festival d'Avoriaz. Malin.

PHANTASM 2

la suite d'un classique du Fantastique. Délirant.

36-15 FOX

